PALLI

P. I. 15. III. 8

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 15
PLUTEO III
N.° CATENA 8

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

AVIS.

C'est actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres*.

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue-Neuve des Petits-Champs, n°. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez { Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
Brunet, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES,

Tome dix-neuvieme.

Vie de PIRON, précédée de son Portrait, et suivie du Catalogue de ses Pieces.

La Métromanie.

CHEF-D'ŒUVRE

DE

PIRON.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

VIE
DE PIRON,
PAR M. RIGOLEY DE JUVIGNY. (1)

ALEXIS PIRON, né le 9 Juillet 1689, à Dijon, étoit fils d'Aimé Piron, Apothicaire, et d'Anne Dubois, sa seconde femme. Une probité inalté-

(1) Nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de donner ici la Vie de Piron, par M. Rigoley de Juvigny, son compatriote et son intime ami, qu'il a chargé, lui-même, de présider, après sa mort, à l'édition complette de ses Œuvres. M. Rigoley de Juvigny n'a rien négligé pour se montrer digne de cette confiance de Piron. Son édition de ce Poëte est aussi intéressante que curieuse; et cette Vie, qu'il a mise au-devant, renferme des particularités que l'on chercheroit vainement ailleurs. Nous en avons seulement retranché les Jugemens de M. Rigoley de Juvigny sur les Pieces de Théatre de Piron, pour placer ces Jugemens dans notre Catalogue de ces Pieces, à la suite de la Vie, et au-devant de celles de ces Pieces que nous donnons.

rable, et reconnue dans toute la Province, leur tenoit lieu de fortune. Des mœurs antiques et pures entretenoient la paix et l'union qui régnoient au sein de cette honnête famille, où les Muses n'étoient point étrangeres. Le pere d'Alexis les cultivoit. Elles aimoient à parler quelquefois avec lui le langage de l'ancienne Rome, et se prêtoient même souvent au patois du pays, qu'elles embellissoient de leurs charmes. Estimé, chéri, considéré de ses concitoyens, il parvint à l'Echevinage de Dijon. Quelques affaires qu'il eut à traiter pour les intérêts de la ville le firent connoître et lui donnerent accès auprès du Prince de Condé, dont il gagna la bienveillance et la protection, par la naïveté, la franchise et l'enjouement singulier de son caractere. Il eut également le bonheur de plaire aux deux augustes successeurs de ce Prince, qui l'admettoient familiérement à leur cour; car c'étoit encore le tems où les Grands prenoient plaisir à rechercher la société des Gens de Lettres, parce qu'alors, le savoir étant joint aux mœurs, l'estime accompagnoit toujours l'accueil honorable et les suffrages flatteurs qu'ils obtenoient, sans les briguer.

Dans ce tems-là même un Poëte célebre, l'ornement du Parnasse Latin, Santeul, avoit accompagné le Prince de Condé aux Etats de Bourgogne. Aimé Piron ne fut pas plutôt informé de l'arrivée de Santeul qu'il courut, sur le champ, lui rendre hommage ; mais ce Poëte, qui portoit à l'excès l'ivresse orgueilleuse de son art, le reçut avec tant de hauteur qu'il révolta le Poëte Bourguignon. Bientôt ses humbles égards se changerent en railleries pleines de sel. Aux complimens succéda l'ironie. Les propos devinrent enfin si vifs et si plaisans, de part et d'autre, qu'il se passa, en présence du Prince, une scene des plus comiques, dont le Poëte Latin fut plus piqué qu'humilié. Ils se brouillerent donc à leur premiere entrevue ; mais cette brouillerie ne dura qu'un moment. Un ami commun, le bon vin du pays, les réconcilia le jour même. Devoit-on s'attendre au sort funeste que cet ami préparoit à Santeul ! Tout le monde sait qu'une colique de *miserere* l'enleva, pour ainsi dire, au milieu d'un repas, où quelqu'un par plaisanterie avoit rempli son verre d'une forte dose de tabac d'Espagne, qu'il avala. L'Apothicaire Poëte fut en vain ap-

pelé au secours. Les ressources de son art devinrent inutiles. Le malheureux Santeul étoit frappé du coup mortel.

Cet événement répandit un deuil général sur le Parnasse. Aimé Piron y fit entendre ses regrets à sa maniere ; c'est-à-dire, en vers Bourguignons. Nous avons de lui, dans ce dialecte, une infinité de petits Poëmes, de Chansons, de Harangues et de Pieces fugitives charmantes, dont la plupart ont été imprimées. Il célébroit tantôt les événemens intéressans pour la nation, tels que *la naissance du Duc de Bourgogne*, *les victoires du grand Condé*, *le retour de la santé du Roi*, et tantôt les événemens particuliers à sa Province. Plusieurs autres Pieces, en vers François, pourroient encore lui faire honneur ; mais les *Noëls* qu'il composoit, en patois Bourguignon, étoient l'objet de son occupation favorite. Il en publia tous les *Avents*, pendant trente ans, de suite. Ces Cantiques respiroient l'onction la plus tendre. Il y faisoit quelquefois allusion aux événemens du jour : comme dans celui où il parle de la guerre de la succession d'Espagne, et dans celui où il forme les vœux les plus touchans pour

la prospérité de Louis XV, qui ne faisoit que de naître. Bernard de La Monnoye, avec lequel Aimé Piron fut lié de l'amitié la plus étroite pendant l'espace de quatre-vingts ans, le plaisantoit souvent, et lui reprochoit de ne pas tirer tout le parti qu'on pouvoit de la naïveté, de la finesse et de l'énergie du patois Bourguignon. Ce savant Littérateur le possédoit éminemment. Aussi Piron, dont l'amour-propre étoit de la meilleure composition du monde, passoit-il condamnation. Il s'excusoit néanmoins sur l'importunité du Libraire, et sur l'impatience des bonnes gens qui ne croyoient jamais avoir assez-tôt ses *Noëls* pour les vendre ou les chanter; mais son ami ne goûtant point cette excuse, Aimé Piron le pressa si vivement, *po l'aimor de Dieu et de fran Barôzai*, d'en composer d'autres, que La Monnoye se rendit à ses instances. De-là naquirent les fameux *Noëls Bourguignons* de cet illustre Académicien; lesquels, accompagnés de son ingénieux et docte commentaire, passeront à la postérité.

D'après ce que je viens de rapporter de l'esprit et du caractere d'Aimé Piron, on peut dire que les Muses assisterent à la naissance d'Alexis, son

fils, et que la Gaieté le reçut en venant au monde, pour ne le quitter jamais.

Son éducation fut, comme on la donnoit dans ce tems-là, savante, utile et sévere. Malgré la vivacité de son âge, Alexis en profita, et fit d'excellentes études. On voit par ce qu'il dit, lui-même, dans sa Préface de *La Métromanie*, avec quelle avidité il écoutoit ses Maîtres, et de quel enthousiasme il étoit saisi à la lecture des bons Ouvrages et à la vue des beautés que présentent les grands modeles de l'antiquité Grecque et Latine. Mais, comme il falloit songer à prendre un état utile et conforme à la médiocrité de sa fortune, ses parens s'efforcerent, par toutes sortes de voies, même par des châtimens, d'étouffer en lui cet amour poétique, qui déceloit déja le feu de son génie.

Si le jeune Piron parut se rendre aux instances de sa famille, ce ne fut pas sans se faire une extrême violence. Il trouvoit des inconvéniens à tous les partis qu'on lui proposoit. L'état Ecclésiastique étoit celui que ses parens auroient desiré qu'il choisît, comme le plus avantageux. Il ne voulut point l'embrasser, parce que, disoit-il,

l'homme le plus pur ne l'est jamais assez pour remplir dignement cet état. Qu'on ne s'imagine pas que nous lui prêtions ce langage. Nous avons trouvé, plus d'une fois, cette façon de penser consignée dans ses écrits. Au défaut de l'état Ecclésiastique, l'Art de la Médecine lui offroit encore, en perspective, un chemin, à la vérité, difficile et laborieux, mais un but utile. Il n'y vit que des obstacles insurmontables. Réfléchissant sur le prix de la vie des hommes, il s'étonnoit qu'on l'abandonnât si facilement aux incertitudes et aux conjectures hasardeuses d'un Art auquel les maux, comme des Protées, échappent, malgré l'attention la plus scrupuleuse et l'expérience la plus consommée. Il ne lui restoit donc que la profession d'Avocat. Il crut que c'étoit celle qui lui convenoit le mieux. Ce n'est pas qu'il n'y vit aussi des écueils. Il savoit que le défenseur des biens, de l'honneur, de la vie même des citoyens avoit besoin d'être doué de grands talens et de grandes vertus ; mais il pensoit qu'à un jugement sain, un esprit actif et pénétrant, une ame élevée et sensible, une droiture de cœur et un désintéressement à toute épreuve, joignant

une étude approfondie et raisonnée des loix, on pouvoit risquer de s'engager dans leur labyrinthe, en sortir triomphant et mériter un nom parmi les plus célebres Orateurs du Barreau. Ainsi, déterminé à suivre l'étude de la Jurisprudence, il partit pour Besançon, où il prit ses degrés.

De retour à Dijon, il se fit recevoir Avocat, bien résolu, pourtant, à la premiere bonne cause qu'il perdroit de renoncer à la profession. Mais, au moment même où il se préparoit à son début, un dérangement subit et imprévu arrivé dans la fortune, déja fort médiocre, de sa famille, l'éloigna, pour jamais, d'un état qui suppose, au moins, l'honnête nécessaire. Ce revers, qui influa sur tout le reste de sa vie, le toucha moins que le plaisir de pouvoir se consacrer tout entier au service des Muses. Leurs charmes trompeurs, de son propre aveu, l'avoient séduit au point qu'il ne voyoit pas de gloire plus brillante et de bien plus desirable que d'être couronné de leurs mains.

Ainsi Piron, sans expérience, s'abandonna à la douce illusion qu'il s'étoit faite. Son caractere, franc et honnête, sa conversation pleine de sel et

d'ingénuité, sa gaieté naturelle et soutenue, ses saillies, toujours neuves et intarissables, que le bon vin du pays rendoit quelquefois plus piquantes et plus vives, le firent rechercher, surtout par ces sociétés formées sous les seuls auspices du plaisir et de la liberté. Il y fut introduit par un de ses camarades de Collége, M. Jehannin, qui devint depuis Conseiller au Parlement de Dijon. C'est dans ces sociétés-là que Piron oublioit, en apparence, ses malheurs domestiques; car, malgré son humeur enjouée, il ne se livroit pas au plaisir autant qu'on l'auroit desiré. Aussi se déroboit-il souvent à l'empressement qu'on lui témoignoit de l'avoir. S'il aimoit la dissipation, il aimoit encore davantage l'étude et la retraite.

Il étoit alors dans l'âge où l'amour triomphe aisément d'un cœur, et le sien, tendre et sensible, s'étoit déja rendu aux charmes d'une de ses parentes, dont il n'éprouva que des rigueurs. Cette passion malheureuse, qui fit le tourment de ses plus beaux jours, fortifioit encore son goût pour la solitude.

Le jeune Jehannin, qui joignoit à l'esprit le

plus naturel et le plus aimable beaucoup de talens pour la Poésie, étoit, au contraire, entiérement livré à la société. Une indolence voluptueuse formoit le fonds de son caractere, qu'il ne surmonta jamais. Il souffroit impatiemment la conduite sauvage de son camarade, qu'il avoit souvent surpris égaré dans les bois, et fuyant tout commerce avec les humains. Comme il s'avisoit un jour de lui en faire des reproches, Piron, à son tour, voulut lui faire honte de sa paresse, et, prenant un ton grave et sérieux, il lui démontra, avec beaucoup de vivacité, et encore plus de fermeté, combien ce vice étoit dangereux, par la léthargie dans laquelle il retient les facultés de l'ame, par ce désordre qu'il porte dans la fortune la mieux établie, par ce dégoût qu'il répand sur les devoirs les plus indispensables; en un mot, par tous les inconvéniens qui en résultent, pour nous-mêmes et pour les autres.

Jehannin crut devoir répondre à la morale de Piron par une Ode, dans laquelle il chantoit les douceurs de la paresse et les plaisirs de l'amour. Piron reçoit cette Ode; mais quelle est sa surprise de la trouver remplie d'images indécentes et lascives,

cives, de maximes dangereuses et libertines, de vers heureux et pleins d'harmonie ? enfin l'Ode lui tombe des mains à la derniere strophe, terminée par la pensée la plus licencieuse et le mot le plus obscene. Sortant, tout-à-coup, de son étonnement, par un grand éclat de rire, piqué d'une folle émulation, et croyant que son ami lui faisoit un défi, il lui répond, sur le champ ; lui rend Ode pour Ode, et trouve plaisant de commencer sa Piece par le même mot qui terminoit celle qu'il venoit de lire. Son imagination le servit trop bien. Il mit en très-peu de tems la derniere main à l'ouvrage, l'envoya à Jehannin, et lui écrivit que c'étoit moins pour le braver et lui montrer un maître qu'il avoit composé cette Piece, que pour lui prouver combien il étoit facile de réussir dans ce genre, et pour le détourner, lui et toute Muse libertine, de la criminelle démangeaison de s'y livrer. Il le prioit sur-tout, avec instance, de jetter l'Ode au feu, dès qu'il l'auroit lue, et de ne la communiquer à personne. Le premier soin de Jehannin fut de violer le secret. Il donna l'Ode à quelques jeunes Conseillers, de ses amis, qui ne se firent point un

scrupule de la lire, à huis clos, et même en présence de l'illustre Président Bouhier. Le Procureur-Général en fut informé, et crut devoir mander Piron, qui, saisi d'effroi et se doutant qu'il étoit trahi, courut chez Jehannin pour l'accabler de reproches. Celui-ci, également alarmé, vole chez le Président Bouhier pour implorer, dans cette délicate et fâcheuse circonstance, sa protection en faveur de Piron, laquelle lui devenoit d'autant plus nécessaire, qu'alors le ministere public sévissoit, avec la plus grande rigueur, contre l'Auteur qui insultoit dans ses écrits à la Religion et aux bonnes mœurs. « Rassurez Piron, » dit le Président Bouhier. Qu'il se rende, sans » tarder, aux ordres du Procureur-Général, et » qu'il désavoue son ouvrage ; et pour peu que le » Procureur-Général insiste que Piron lui dé- » clare qui en est l'Auteur, qu'il me nomme » hardiment. La chose en demeurera là, et je » saurai rendre à Piron, en tems et lieu, ses » droits de propriété. »

Armé de cette bonne réponse, Piron se présenta devant le Procureur-Général ; non sans rougir lorsqu'interrogé quel étoit l'Auteur des

vers, il nomma le Président Bouhier. A ce nom respectable le Procureur-Général se mit à sourire, et après avoir fait une sévere réprimande à Piron, il le congédia, en lui disant qu'il n'éviteroit pas la punition que méritoit une pareille production si jamais il se rendoit coupable de sa publicité. Il finit par l'exhorter à mieux employer désormais ses talens.

Telle fut, dans la plus exacte vérité, l'origine de ce fameux chef-d'œuvre de génie et de licence, devenu malheureusement trop célebre et trop répandu ! L'Auteur, par soixante ans, et plus, de repentir et de regrets, s'étoit flatté d'en avoir effacé jusqu'au moindre souvenir ; mais ses ennemis n'en ont que trop abusé pour rendre ses mœurs suspectes, quoique cette Ode ne fût ni le fruit d'une honteuse orgie, ni la suite d'un libertinage réfléchi, et encore moins le sujet d'un prix proposé par un grand Prince, comme on a osé le débiter. L'Auteur en avoit conservé la date. Je l'ai trouvée écrite de sa main. Elle est de l'année 1710, et détruit tous ces faux bruits. Piron n'avoit alors que vingt ans. Néanmoins, nous ne cherchons point ici à le justifier d'une faute que

l'envie lui a trop souvent reprochée. Nous voulons seulement arrêter les progrès de la calomnie, afin que, si elle ne l'a pas épargné pendant sa vie, elle respecte, du moins, sa mémoire.

La réprimande sévere du Procureur-Général eut son effet. Piron s'efforça de se concilier l'estime des honnêtes gens, en faisant oublier, par sa conduite, la coupable erreur d'un moment, à laquelle son cœur n'avoit point eu de part. On l'aimoit, et c'étoit avec peine qu'on le voyoit dans l'inaction et sous le poids de l'infortune. La nature l'avoit affligé d'une vue très-foible et très-basse. Sans ce défaut, il auroit pu tirer un grand avantage d'un petit talent qu'il possédoit supérieurement. Son écriture étoit presque aussi belle que le burin; mais il se fatiguoit beaucoup le corps et les yeux en écrivant. Il fallut, néanmoins, faire usage de cette misérable ressource. Le hasard avoit conduit à Dijon un Financier fort riche. Tout le monde s'empressa de lui parler en faveur de Piron. Le Financier le prit, en qualité de second Secrétaire; et Piron lui fit le sacrifice de ses talens et de sa liberté pour deux cents livres par an. Il subit, sans murmurer, sa triste

destinée, et suivit le Financier dans une tournée, espérant que, lorsqu'il seroit mieux connu, il en obtiendroit un meilleur traitement. Cette espérance lui paroissoit d'autant mieux fondée que ce Financier, du côté de la naissance et de l'éducation, n'avoit rien de commun avec les Financiers de ce tems-là. Au desir d'amasser des richesses il joignoit le goût des Lettres, et avoit, de plus, des prétentions au bel esprit. On l'a vu même, quelquefois, suspendre ses calculs lucratifs pour descendre un moment dans l'arène, entrer en lice et disputer le prix; en un mot, il étoit *Métromane*. Piron, qu'il occupoit, le plus souvent, à copier des vers, n'étoit ni assez bas flatteur pour les trouver bons, ni même assez politique pour se taire. Quelques procédés peu convenables lui firent voir qu'on étoit blessé de sa franchise, et qu'il étoit tems de se retirer. Il le fit, sans regret, et rentra dans le sein de sa famille, avec un commencement d'expérience bien propre à lui faire comprendre pourquoi les demi-talens, et même l'ignorance trouvent des protecteurs en foule, tandis que le vrai mérite, le savoir modeste et les talens réels en manquent

presque toujours. Il en vit clairement la raison ; c'est qu'on ne protége pas ce qu'on n'a point, ce qu'on ne peut avoir et ce qu'on ne connoît pas. Ajoutons encore que l'ignorance et la médiocrité, plus accoutumées aux bassesses, par conséquent, plus souples et moins délicates sur les moyens de parvenir, affrontent aisément les obstacles et ne sont humiliées de rien ; au lieu qu'une noble fierté, naturelle à toute ame élevée, empêche l'homme honnête d'avilir son talent, en l'offrant à l'idole devant laquelle il seroit contraint de se courber, et, par conséquent, écarte loin de lui les protecteurs dont il auroit à rougir.

Piron revint à Dijon, où, malgré l'extrême rigueur de son sort, il rapporta sa gaieté toute entiere, et continua, comme auparavant, d'y mener tantôt une vie studieuse et solitaire, et tantôt agréable et dissipée. Quelque tems après son retour, en 1715, les Chevaliers de l'Arquebuse de Dijon rendirent le prix d'usage, et y inviterent les Compagnies de l'Arquebuse des villes voisines. Dans cette fête la victoire favorisa les Chevaliers Beaunois. La Muse de Piron s'égaya sur les vainqueurs, et célébra leurs exploits, dans

une Ode burlesque et satyrique. Quoiqu'il eut pris la précaution de garder l'anonyme, personne ne s'y trompa ; il passa constamment pour en être l'Auteur, et la guerre s'alluma.

Les hostilités commencerent par un déluge de couplets dont on accabla Piron ; mais malheureusement les Muses de Beaune, malgré leur organe bruyant, (1) n'étoient pas de la force de la Muse Dijonoise, dont les traits plaisans et malins rangeoient toujours les rieurs de son côté. Jamais la scene n'étoit vuide. Piron l'occupoit, sans cesse, aux dépens de ses ennemis. Il alloit dans la campagne des environs de la ville, coupant, abattant tout les chardons qui s'offroient à sa vue. « Eh ! » parbleu ! répondoit-il aux passans qui l'inter- » rogeoient, étonnés de la fureur avec laquelle il

(1) On dit en Bourgogne : *Les ânes de Beaune*, parce que ces animaux sont très-beaux et fort communs à Beaune. Ils y sont de la plus grande utilité, pour le service des vignes du canton. C'est là ce qui a donné lieu au sobriquet, qui n'est qu'une plaisanterie, puisqu'on trouve dans cette jolie ville autant d'esprit qu'ailleurs. (Note de M. Rigoley de Juvigny.)

» moissonnoit ces chardons, je suis en guerre » avec les Beaunois; je leur coupe les vivres! » On auroit pu, de part et d'autre, en demeurer là. D'ailleurs, cette Piece satyrique étoit, à tous égards, peu digne de son Auteur; et Piron avoit eu le plus grand tort de livrer indiscrettement au ridicule tous les habitans d'une ville qui a fourni plusieurs hommes célebres.

Quoi qu'il en soit, le ressentiment de l'injure dura jusqu'en 1717, que les Beaunois rendirent, à leur tour, le prix de l'Arquebuse. Piron voulut y aller. On l'avertit en vain du danger qu'il couroit; rien ne l'intimida, ni ne put le détourner de son dessein. Le jour arrivé, il partit, à pied, de Dijon pour se rendre à Beaune; et, après s'être recommandé à la Dame de ses pensées, il s'abandonna à son destin. Son ami Jehannin l'accompagna jusqu'à une demi-lieue de la ville; et Piron continua sa route seul, jusqu'à Vougeot, où il s'arrêta pour en goûter le bon vin. Là de nouveaux compagnons de voyage se joignirent à lui. On se remit en chemin, et l'on marcha le reste de la nuit. Jamais nuit ne fut

plus orageuse et plus noire. Piron en tira un mauvais augure, et n'en fut pas moins de bonne humeur.

Il étoit cinq heures du matin lorsque la joyeuse caravane arriva aux portes de Beaune. Déja les rues de la ville étoient remplies d'un peuple nombreux que les préparatifs de la fête avoient éveillé bien avant l'aube du jour. Dès que Piron se vit sur les terres ennemies, il ne fut pas le maître d'une certaine émotion qui le saisit; mais il reprit bientôt courage à la vue de la maison où il étoit attendu, et où il s'étoit ménagé des intelligences secretes, en cas de surprise. Il s'y délassa jusqu'à cinq heures du soir, qu'un bruit d'instrûmens guerriers, qui annonçoient l'ouverture du prix, le fit sortir de table, où il étoit encore avec ses amis. Il descendit dans la rue pour être plus à portée de voir défiler ces Chevaliers. Ceux de l'Arquebuse de Dijon ouvroient la marche. A peine eurent-ils apperçu Piron qu'ils s'arrêterent; et, l'ayant entouré, le presserent de venir se ranger sous leur drapeau. Les propos qu'ils avoient entendus les effrayoient pour lui. On lui dit que son arrivée avoit fait du bruit dans la ville, que

son nom voloit de bouche en bouche, et que déja une joie perfide, éclatant de toutes parts, donnoit le signal de la vengeance. Piron n'écouta rien. Il ne fut sensible qu'aux instances de ses compatriotes, et à l'amitié qu'ils lui témoignoient dans cette circonstance critique. Il les remercia, en leur disant :

« Allez ; je ne crains point leur impuissant courroux,
» Et, quand je serois seul, je les *bâterois* tous ! »

Les Chevaliers Dijonnois, voyant l'impossibilité de le déterminer à les suivre, reprirent leurs rangs, et le quitterent, à regret. Toutes les Compagnies passerent ainsi en revue devant lui. Les Beaunois fermoient la marché. Comme ils l'avoient reconnu de loin, dès qu'ils furent près de lui, ils firent briller à ses yeux quarante épées nues ; mais chaque Cavalier, en lui présentant la pointe baissée, l'honora d'un salut, auquel il répondit par une profonde inclination, deux doigts appuyés sur ses levres, en leur faisant entendre par ce signe qu'il seroit désormais plus circonspect.

Ces Cavaliers étoient suivis d'une troupe de

jeunes fantassins, le fusil sur l'épaule, marchant sur une colonne de cinq hommes de front. Un très-large ruisseau couloit dans la ville. Le fantassin qui se trouvoit sur la ligne du milieu, craignant de se mouiller, et ne voulant pas néanmoins rompre la file, marchoit les jambes ridiculement écartées sur l'un et l'autre bord du ruisseau. Cette attitude frappa Piron, et pensa lui faire enfreindre le traité de paix qu'il venoit, pour ainsi dire, de jurer dans l'instant même. Il se permit quelques saillies, qui lui attirerent, de la part de cette brave infanterie, des regards menaçans, dont il ne fit pas semblant de s'appercevoir. La marche terminée, chacun se rendit au lieu où devoit s'adjuger le prix; et la journée se passa sans aucune désastreuse aventure.

Le lendemain les plaisirs recommencerent avec le jour. Piron fut réveillé par le bruit des instrumens qui rappeloient les Chevaliers au drapeau et à de nouveaux divertissemens. Il se contenta de ceux dont il avoit été témoin la veille, et alla passer la journée chez les Prêtres de l'Oratoire, qui l'avoient invité à dîner, et où il avoit un frere. On l'y traita splendidement. Il égaya si

bien la pieuse congrégation, que, pour la première et derniere fois, peut-être, le repas fut prolongé bien au-delà du tems ordinaire, tant on prenoit de plaisir à l'entendre et à le faire causer. Il ne sortit de la Communauté qu'à huit heures du soir, pour aller à la Comédie.

Les Beaunois n'avoient rien épargné pour rendre la journée plus brillante. Ils avoient arrêté une Troupe de Comédiens, et fait dresser un Théatre dans une vaste grange. Piron, arrivé à la porte du Spectacle, ne sachant pas quelle Piece on alloit jouer, s'adressa, pour le savoir, au plus apparent de ceux qui faisoient foule, et qui, par un air plus avantageux que les autres, et donnant des ordres, paroissoit devoir être plus instruit : « *Les fureurs de Scapin*, lui dit gra» vement le jeune Beaunois. » — « Ah! Monsieur, » répondit Piron, en le remerciant, je croyois que » c'étoient *Les fourberies d'Oreste ;* » et, tout de suite, il entra se placer dans le parterre.

A peine fut-il dans la salle que tous les regards se tournerent vers lui. L'assemblée étoit nombreuse. On lui lança mille brocards, qu'il repoussa toujours, avec sa supériorité ordinaire.

Enfin

Enfin la toile se leve, et le bruit cesse jusqu'au troisieme acte; mais au moment où Scapin enferme Géronte dans le sac, un petit-maître, qui, sans doute, trouvoit cette scene attendrissante, apostropha, tout-à-coup, le parterre, qui étoit fort tranquille, d'un : « Paix-là, paix, » Messieurs! On n'entend pas. » — « Ce n'est pas » faute d'oreilles, cria Piron; » mot cruel! qui pensa faire ensanglanter la scene, et terminer la Comédie par la catastrophe la plus tragique! A ce mot, il s'éleve un murmure confus; l'indignation éclate dans tous les yeux, fixés sur Piron : on est prêt à fondre sur lui. Déja le petit-maître, transporté de fureur, alloit, suivi de beaucoup d'autres, s'élancer du Théatre au milieu du parterre, l'épée à la main, lorsqu'un génie bienfaisant rétablit heureusement le calme. Le petit-maître remit son épée dans le fourreau, reprit sa place, Scapin son rôle, et Géronte, qui, par prudence, et à tout événement, étoit sorti de son sac, y rentra, au grand contentement des Spectateurs.

La Piece finie, Piron jugea bien qu'il n'y avoit de salut pour lui que dans la fuite. Il n'attendit pas que la toile fût baissée. Il s'empressa de

sortir, espérant se sauver, à la faveur de la nuit. Il s'échappa donc, avec la vîtesse d'un homme qui se sent poursuivi. Il l'étoit, en effet, car à l'instant il fut atteint par une troupe de jeunes gens, l'épée à la main. Alors il redouble sa course, et fait bientôt perdre la trace de ses pas. Comme il n'entend plus de bruit, il croit ses ennemis bien loin. Il s'arrête un moment pour respirer, et se félicite déjà d'avoir échappé au plus grand danger, lorsque le voilà, de nouveau, assailli par cette jeunesse furieuse, prête à le percer de mille coups. Piron voit le péril qui le menace. Fort et vigoureux, il soutient le choc avec courage, rompt deux ou trois épees; mais, accablé par le nombre, il alloit infailliblement succomber, si le Maire de la ville, devant la maison duquel cette scene se passoit, ne fût accouru à son secours, et ne l'eût arraché des mains de ses ennemis. Il le retira chez lui, où il passa le reste de la nuit, et il sortit de Beaune aussi-tôt qu'on en eut ouvert les portes.

Ainsi se termina cette fameuse aventure, dont le héros se plaisoit, encore long-tems après, à raconter, en riant, les détails; aventure qui au-

roit pu, néanmoins, devenir funeste, si sa conduite et ses mœurs eussent prêté des armes à la vengeance. On fit encore des couplets contre lui; mais comme il n'y a que des coups à gagner dans ce genre d'escrime, et que Piron devenoit, de plus en plus, à charge à ses parens, après avoir, en vain, employé tous les moyens de se passer d'eux, il résolut enfin de venir à Paris pour y tenter fortune.

Il abandonna donc, en 1719, avec le plus grand regret, les foyers paternels, et se rendit à Paris, sous les seuls auspices de la Providence; c'est-à-dire, sans argent, ni crédit. Avant que de quitter Dijon, M. de Berbisey, alors premier Président du Parlement, et le Marquis de Montmain lui donnerent des lettres de recommandation pour différentes personnes. Mais on sait, par expérience, combien il est rare que ces sortes de recommandations produisent leur effet. Les lettres du Marquis de Montmain étoient adressées à ses deux beaux-freres, le Comte (1) et le Chevalier de Belle-Isle.

(1) Le Comte de Belle-Isle devint depuis Duc de Belle-Isle, Maréchal de France et Ministre de la Guerre.

Piron se présenta d'abord chez le Comte. La réception qu'il lui fit fut courte. A peine eut-il lu la lettre de son beau-frere, qu'il dit à Piron d'aller trouver le Chevalier, que, pour lui, il n'avoit besoin de personne. Le Comte et le Chevalier de Belle-Isle étoient alors occupés de projets de fortune et d'élévation, que leurs talens, leur mérite personnel et les circonstances réaliserent depuis.

Le Comte et le Chevalier de Belle-Isle mettoient à profit l'intervalle du repos que la paix laissoit à la France; et chacun, de son côté, l'employoit à s'instruire, soit dans l'art de la guerre, soit dans l'art de la politique. Ils concertoient ensemble l'objet de leurs études; et, dans le silence du cabinet, ils approfondissoient la science si difficile de connoître les hommes; science qui fait seule les habiles négociateurs et les excellens Ministres. En un mot, tous leurs travaux tendoient à se rendre utiles à leur patrie, et à mériter, par-là, les honneurs et les dignités auxquels ils aspiroient.

Le Chevalier de Belle-Isle avoit rassemblé une multitude de Mémoires manuscrits, de Projets,

de Négociations, de Traités, &c. Piron se présenta chez lui comme il commençoit à faire transcrire cette immense collection ; mais il ne put pénétrer jusqu'à lui. Le Chevalier, sans avoir égard à la lettre de son beau-frere, qu'on lui remit, sans s'informer autrement de Piron et sans le voir, lui fit dire que son écriture lui convenoit, et qu'il lui paieroit son travail sur le pied de quarante sols la journée.

Qu'on juge de l'étonnement, ou plutôt de l'abattement de l'ame de Piron à cette proposition ! Néanmoins, il l'accepta, pressé par la nécessité. Un valet-de-chambre le mena prendre possession de son nouvel état, le conduisit dans une espece de galetas, à peine lambrissé, et l'installa vis-à-vis d'un de nos Césars, à quatre sols par jour. C'étoit un très-honnête soldat aux Gardes-Françoises, qui écrivoit passablement bien, et auquel vingt sols que lui donnoit le Chevalier de Belle-Isle, ajoutés à sa paye ordinaire, faisoient un bien-être qui le rendoit heureux.

Piron, pour se consoler de son sort, se ressouvint, sans doute, en ce moment, qu'Apollon, étant exilé de l'Olympe, fut forcé, tout Dieu

qu'il étoit, à faire le métier de maçon, chez Laomédon. Il s'arma donc de courage, et se mit à copier. On s'apperçut aisément de la beauté de l'écriture, et l'on remarqua, sur-tout, l'intelligence et la correction du nouveau copiste; ce qui mettoit une grande différence entre lui et son compagnon de cabinet. Cela supposoit encore une éducation soignée et quelques études. Cependant, on n'en fut pas plus curieux de s'informer quel pouvoit être cet Ecrivain. On se contenta seulement de renvoyer le soldat aux Gardes, et de charger Piron de toute la besogne. On lui en donna même pour l'occuper, au moins, pendant dix ans.

Déja six mois s'étoient écoulés sans que Piron eût entendu parler encore du salaire d'un travail si rebutant et si triste pour un homme de génie qui s'y voit condamné. Cependant, ses besoins augmentoient, et son crédit diminuoit. Il résolut enfin de solliciter son paiement, et fit demander, à cet effet, au Chevalier, qu'il n'avoit pu voir encore, une audience, qui lui fut refusée. Désespéré de ce refus, il eut recours au chien favori du Chevalier. Il s'étoit attaché à Piron de

façon qu'il ne le quittoit presque pas de la journée. Piron imagina d'entourer le collier du chien d'une Piece de vers, dans l'espérance que le Chevalier jetteroit, au moins, les yeux dessus, et seroit, peut-être, curieux d'en connoître l'Auteur. Il fut encore trompé dans son attente. Huit jours se passerent sans que le fidele animal lui apportât la moindre nouvelle consolante. Alors réduit aux abois, pressé, de toutes parts, son hôte lui refusant et l'asyle et la subsistance, Piron chargea, de nouveau, le chien, son seul ami, d'une autre Piece de vers, où il peignoit si vivement sa détresse que, pour cette fois, le moyen réussit. Il fut payé. Croira-t-on que ni le Chevalier, ni son Secrétaire ne soupçonnerent Piron d'avoir fait ces vers ? Il paroît, du moins, qu'ils n'y firent aucune attention, puisque le Secrétaire du Chevalier, en apportant à Piron son salaire, garda sur ses vers le plus profond silence. Piron ne chercha pas davantage à se faire connoître ; et vraisemblablement il eût été toujours ignoré, sans une occasion où son secret lui échappa tout naturellement.

Le Secrétaire du Chevalier de Belle-Isle se

croyoit Poëte ; et son coup d'essai n'étoit pas moins qu'une Tragédie. Comme il étoit très-empressé de la lire à quelques-uns de ses amis, il pria Piron de lui prêter, pour une matinée, la chambre où il travailloit, et l'invita même à la lecture de ce chef-d'œuvre. L'Auteur n'y avoit appelé que des gens qui ne se connoissoient gueres mieux en Pieces de Théatre que tant d'autres qui s'arrogent tous les jours le droit de juger, en dernier ressort, des Ouvrages d'esprit, et dont les suffrages font éclore tant de réputations éphémeres. Le seul auditeur qu'il eût à craindre étoit Piron, et il ne s'en doutoit pas. Aussi se mit-il à lire avec la plus grande confiance.

Dès la premiere scene Piron l'interrompit pour lui en faire remarquer les défauts. L'Auteur, d'un air dédaigneux, fit signe au critique de se taire, et continua sa lecture jusqu'à la fin du premier acte. Alors Piron, profitant du moment d'intervalle, reprit sa critique, et après avoir démontré en quoi pêchoit le style et la conduite des scenes qu'il venoit d'entendre, il parla si disertement de l'art des vers et des regles du Théatre qu'il étonna toute l'assemblée. L'Au-

teur confondu, mais sentant toute la force et la justesse de la critique, ferma son cahier, à la hâte, prit congé de son Aristarque, sans lui répondre, et sortit avec ses amis qu'il emmena. Si ce Poëte eût eu malheureusement l'orgueil ordinaire des demi-talens, avec quelle hauteur n'eût-il pas traité Piron ? Il vint, au contraire, le trouver le soir même, et lui dit : « Je rougirai » toute ma vie du mauvais rôle que j'ai joué de- » vant un homme tel que vous. Vous m'avez ou- » vert les yeux sur les défauts de ma Tragédie : » elle est au feu. Je vous prie de l'oublier, et de » m'en garder un secret éternel. » Piron, touché de cette noble franchise, guérit, du mieux qu'il put, la blessure qu'il avoit faite à l'amour-propre de l'Auteur ; et celui-ci, qui étoit encore plus honnête homme que Poëte, devint son ami pour toujours. Une circonstance lui fournit l'occasion de prouver à Piron l'estime qu'il avoit conçue pour lui, et l'idée qu'il avoit de son talent. Le feu avoit consumé, au mois de Décembre 1719, une partie de la ville d'Arcy-sur-Aube, et le même malheur, arrivé au mois d'Avril 1727, l'avoit entiérement détruite. Un particulier gé-

néreux, M. Grassin, la rétablit à ses dépens. Les habitans d'Arcy voulant témoigner leur gratitude à leur bienfaiteur, avoient fait élever une Colonne afin de perpétuer à jamais la mémoire d'un pareil bienfait. Ils s'adresserent à M. Blin (c'étoit le nom du Secrétaire du Chevalier de Belle-Isle) pour leur composer l'inscription qu'ils vouloient graver sur cette Colonne. Mais loin de se faire valoir, M. Blin leur proposa Piron, comme le Poëte le plus capable de remplir leurs vues. Piron, sollicité, se défendit long-tems. Enfin il se rendit aux instances des habitans de la ville d'Arcy, auxquels il donna cette belle inscription, qu'on ne se lasse point d'admirer.

La flamme avoit détruit ces lieux;
Grassin les rétablit par sa munificence.
Que ce marbre, à jamais, serve à tracer aux yeux
Le malheur, le bienfait et la reconnoissance!

Piron demeura quelque tems encore chez le Chevalier de Belle-Isle à travailler beaucoup et gagner peu. La méfiance continuelle où il étoit de ses talens lui rendoit nécessaire son malheureux esclavage. Mais enfin, pressé par M. Blin,

et par quelques autres amis, d'essayer son génie, il laissa copier à d'autres les rêveries politiques du Comte de Boulainvilliers, qui l'avoient si peu enrichi et si mortellement ennuyé.

Il est bien rare qu'un homme de génie songe à faire fortune. Si Piron eût été tourmenté par la soif des richesses, il l'auroit peut-être satisfaite aussi facilement que tant d'autres; car c'étoit le tems du fameux système de Law, où la Fortune, conduite par la Folie, s'étoit élevé un temple fantastique, au milieu de la rue Quincampoix. Ce temple fut bientôt assiégé par une foule innombrable d'adorateurs, de tout pays, de tout sexe, de tout rang et de tout état. C'est là qu'en un instant l'aveugle Déesse dépouilloit, avec le plus cruel caprice, les uns de leurs propres biens, et combloit les autres de richesses; et que, dans le délire inoui dont elle avoit frappé la multitude, elle élevoit au plus haut, ou précipitoit au plus bas de sa roue ceux qui le méritoient le moins.

Piron vit tout ce désordre. Il entendit les plaintes et les gémissemens des malheureux, et fut témoin de la joie insensée des nouveaux parvenus, sans se douter d'où pouvoit provenir un

renversement si étrange. Libre et rendu à lui-même, il ne songea qu'à tirer parti de ses talens.

La Foire Saint-Germain étoit alors fort fréquentée. Le jeu, les parties de plaisir qui s'y formoient, les différens Spectacles, et, sur-tout, l'Opera-Comique, y attiroient beaucoup de monde. L'Opera et le Théatre François étoient presque déserts. Les Comédiens Italiens, se morfondant sur celui de l'Hôtel de Bourgogne, étoient venus chercher fortune à la Foire, et en occupoient le Préau. Rivaux jaloux, ils mirent tout en usage pour nuire à leur voisin, l'Opera-Comique, dont ils usurpoient le domaine. Mais le succès de ce dernier Spectacle, où la gaieté étoit encore aiguisée par la malignité des Vaudevilles courans, rendoit inutiles tous les efforts des différens Théatres, ligués contre les Entrepreneurs. En vain, sur les clameurs de leurs ennemis, leur avoit-on interdit la parole; les Acteurs savoient en éluder la défense, tantôt en faisant descendre du ceintre leurs rôles, tantôt en les portant au haut d'une perche, écrits en gros caracteres, avec les airs des Vaudevilles notés.

notés. Les violons donnoient le ton, et des gens gagés et répandus, sans qu'on s'en doutât, dans le parquet, l'amphithéatre et les loges, se mettoient à chanter, accompagnés de l'orchestre, et entraînoient ainsi le public, qui faisoit *chorus* avec eux.

On ne doit point être étonné de l'affluence de monde qu'attiroit la singularité de ce Spectacle. Si l'on abandonnoit pour courir aux folies de Momus les chef-d'œuvres de Corneille, de Racine, de Moliere et de Crébillon, cette préférence avoit, du moins, alors son excuse dans l'ivresse de l'extrême gaieté que ce Spectacle faisoit naître, au lieu que rien ne peut excuser aujourd'hui le mauvais goût qui prefere aux productions du génie les Drames insipides, nés du cerveau glacé du bel-esprit moderne.

Enfin les Comédiens François obtinrent, en 1722, un Arrêt qui restreignoit l'Entrepreneur de l'Opera-Comique au seul jeu des voltigeurs et des danseurs de corde. Francisque en avoit alors l'entreprise; et au moment même où cet Arrêt lui fut signifié, il arrivoit de Lyon, presque ruiné par un incendie considérable, dans lequel il avoit

perdu tous ses effets. L'espérance de rétablir ses affaires, fondée sur la recette que devoit lui produire la Foire de cette année, s'évanouit à la vue du fatal Arrêt. Cependant, à force de sollicitations et de protection, on lui accorda, pour toute grace, un seul Acteur parlant sur la scene. Cette grace n'en étoit point une, par la difficulté, l'impossibilité même de trouver, d'une part, un Auteur capable de composer une Piece raisonnable en un seul monologue, et, de l'autre, un Acteur qui pût la jouer à lui seul.

Les Auteurs attachés à ce Spectacle étoient principalement Le Sage, qu'on appeloit le Moliere de la Foire, Lafond, Autreau, d'Orneval et Fuzelier. Deux de ces Auteurs, Le Sage et Fuzelier, avoient préparé des Pieces pour l'ouverture de l'Opera-Comique; mais, instruits de la défense portée par l'Arrêt, ils avoient donné leurs Pieces aux Marionnettes. Francisque eut en vain recours à eux dans ces circonstances : ils refuserent impitoyablement de travailler pour son Théatre. Plus embarrassé que jamais, et ne sachant plus à qui s'adresser, il se rappelle qu'on lui a parlé de Piron. Il vole chez lui, se présente

et lui dit : « Je suis Francisque, Entrepreneur de » l'Opera-Comique. La Police me défend de faire » paroître plus d'un Acteur parlant sur la scene. » MM. Le Sage et Fuzelier m'abandonnent. Je » suis ruiné si vous ne venez à mon secours. » Vous êtes le seul homme qui puissiez me tirer » d'affaire. Tenez, voilà cent écus ; travaillez, » et comptez que ces cent écus ne seront pas » les seuls que vous recevrez. » Il dit, et, sans attendre de réponse, sort de la chambre, tire la porte et s'enfuit, laissant Piron dans une surprise aisée à concevoir.

Comme l'Opera-Comique étoit la seule ressource sur laquelle Piron avoit d'abord jetté les yeux, il ne balança pas à saisir l'occasion que le hasard lui présentoit. Il commença par mettre à part les cent écus que Francisque lui avoit laissés, ne voulant point en disposer qu'il ne fût certain de les avoir gagnés. Ensuite rêvant un peu au sujet qu'il vouloit choisir, celui d'*Arlequin Deucalion* lui parut propre à remplir exactement les conditions imposées par l'Arrêt et les vues de l'Entrepreneur. La Piece fut achevée en deux jours. Les momens étoient précieux, et Fran-

cisque n'en avoit point à perdre. Le troisieme jour il vient savoir si l'on songe à lui : « Te- » nez, lui dit Piron, voilà la Piece et votre ar- » gent. Si l'Ouvrage est bon, vous serez toujours » à tems de me payer ; s'il est mauvais, jettez-le » au feu. » Francisque, loin de le prendre au mot, le força non-seulement de garder les cent écus, mais en ajouta cent autres, et le pria de venir, sur le champ, avec lui, distribuer les rôles.

A ce trait de générosité, de justice même, de la part d'un Histrion, Piron réfléchit, en soupirant, sur le sort qu'il avoit ci-devant éprouvé ; et vit bien que ce n'est pas toujours des gens riches, ou de ceux qui jouent les premiers rôles dans le monde que le mérite doit attendre sa récompense et sa considération: Il se livra donc à Francisque, qui n'eut point à se repentir de son généreux procédé. *Arlequin Deucalion* eut le plus grand succès, et fut cause que Piron consacra, pour un tems, ses travaux à l'Opera-Comique. Quelques-unes des Pieces qu'il donna par la suite eurent l'avantage d'être embellies par plusieurs morceaux de musique de son illustre compatriote Rameau, ce grand et profond Musicien, auquel

tous les efforts de ses détracteurs injustes, le fol enthousiasme des novateurs et leurs ridicules échos ne pourront jamais arracher le sceptre de l'harmonie, ni ravir la gloire d'être l'Orphée de son siecle....

Comme Piron traversoit le Théatre à la fin de la premiere représentation d'*Arlequin Deucalion*; la Marquise de Mimeure et la Marquise de Colandre l'appellerent pour lui faire compliment sur le succès de sa Piece, et lui demander, en même tems, comme certain Cardinal à l'Arioste, *où il avoit pris tant de folies ?* (1) Il alloit leur répondre lorsqu'il apperçut par-dessus la tête de ses deux Dames un Auteur, élevant subitement la sienne, et qui l'apostropha ainsi : « Je me félicite, Monsieur, d'être pour quelque chose » dans votre chef-d'œuvre ! » — « Vous, Monsieur, lui répondit Piron ; eh ! quelle part, s'il » vous plaît, pouvez-vous y avoir ? » — « Quelle » part ? Qu'est-ce que ces deux vers que vous » faites dire à votre Arlequin, lorsque vous le

(1) Ce fut le Cardinal d'Est qui fit cette question à l'Arioste, à l'occasion de son Poëme de *Roland furieux*.

» faites tomber de dessus Pégaze ? » (1) — « Je » l'ignore, dit Piron ; je les possédois de rémi- » niscence ; et, craignant d'en fâcher l'Auteur, » avant de les employer, j'ai demandé à tout ve- » nant d'où ils étoient, à qui ils appartenoient, » et personne, je vous jure, n'a pu me le dire, » ni voulu se les approprier. Je les ai hasardés » comme deux inconnus. Seroient-ils, malheu- » reusement de vous ? » — « Quittons le sar- » casme, interrompit l'Auteur, en colere, et » dites-moi ce que je vous ai fait pour me tour- » ner ainsi en ridicule ? » — « Pas plus, répon- » dit Piron, que La Motte à l'Auteur du *Bour-* » *bier.* » (2) A cette réplique l'Auteur baissa la

(1) Ces deux vers, qui sont ceux-ci :

« Oui, tous ces Conquérans rassemblés sur ce bord,
» Soldats sous Alexandre, et Rois après sa mort, »

étoient les deux premiers d'*Artémire*, seconde Tragédie de Voltaire, qui n'eut que huit représentations, sans succès, en 1720, et qui n'a point été imprimée. Piron les fait dire à Arlequin Deucalion, dans la quatrieme scene de la petite Piece de ce nom, lorsqu'Arlequin, voulant composer des vers tragiques, est monté sur Pégaze, qui rue, s'abat et le jette en bas dès qu'il a prononcé ces deux vers.

(2) C'est une Piece satyrique que Voltaire avoit publiée contre Houdart de La Motte.

tête et disparut, en disant : « Ah ! je suis *embour-* » *bé* ! »

Cette légere vengeance de la part de Piron étoit une suite de ce qui lui étoit arrivé chez la Marquise de Mimeure, où il étoit reçu et traité avec amitié ; car son honnêteté, ses mœurs simples et douces et son excellent caractere l'avoient fait admettre, depuis long-tems, dans la bonne compagnie. D'ailleurs, il avoit été honoré de l'amitié du feu Marquis de Mimeure.

Piron avoit coutume d'aller presque tous les matins au Bois de Boulogne, pour y rêver à son aise. Ses distractions l'entraînoient souvent dans les endroits les plus écartés du Bois, et sa mauvaise vue l'empêchoit de reconnoître son chemin ; en sorte qu'il étoit quelquefois quatre ou cinq heures du soir quand il le retrouvoit. C'est ce qui l'avoit engagé à prendre la précaution de porter toujours avec lui un morceau de pain et un flacon de vin, qui lui servoient de ressource lorsqu'il lui arrivoit de s'égarer.

Un jour qu'il passoit devant l'hôtel de la Marquise de Mimeure pour se rendre à sa promenade ordinaire, il voit qu'il est heure de pouvoir faire

sa cour à la Marquise. Il entre : on l'annonce. « Soyez le bien venu, lui dit la Marquise. Vous » desirez, depuis long-tems, de faire connois- » sance avec Arouet ; le hasard vous sert à mer- » veille : il est ici. Entrez dans ma chambre, » vous le trouverez auprès du feu, qui m'at- » tend. » Piron y court, tout joyeux, apperçoit M. Arouet, plongé, jusqu'aux épaules, dans un large fauteuil, les jambes écartées, et les talons posés sur l'un et l'autre chenet. Une légere inclination de tête fit les frais du salut qu'il rendit à Piron, pour cinq ou six révérences de la part de celui-ci, qui ne laissa pas, quoiqu'un peu humilié de cet accueil sauvage, de tirer un fauteuil et de s'asseoir, le plus près qu'il put de la cheminée.

Après un assez long silence, Piron qui avoit la plus grande envie d'entendre et de faire causer M. Arouet pour l'admirer, rompit le silence, le premier. Il entama la conversation. A deux ou trois réponses nonchalamment, et comme à regret prononcées, succede un nouveau silence ; quelques paroles jettées au hasard et de loin en loin seulement. La conversation tombe enfin

tout-à-fait. Piron veut en vain la ranimer par quelque trait intéressant. Soin inutile ! on ne lui répond rien. Il ne peut tirer M. Arouet de sa distraction ou de sa profonde taciturnité. Leur entretien commence à prendre alors toute la tournure de celui de Panurge avec l'Anglois. (1) L'un tire sa montre, l'autre sa tabatiere. Celui-ci prend les pincettes ; celui-là du tabac. L'un éternue ; l'autre se mouche. Enfin l'un se met à bâiller d'une si grande force que Piron en alloit faire autant, lorsque M. Arouet tire de sa poche une croûte de pain et la broie, sous ses dents, avec un bruit si extraordinaire qu'il étonna Piron, lequel, sans perdre de tems, tire son flacon de vin et l'avale d'un trait. Loin d'applaudir à cet heureux impromptu, et de s'écrier, comme l'Anglois : *Ecce plusquam salomon hic*, M. Arouet s'en offense, et dit, d'un air sec, à Piron : « J'entends, Monsieur, raillerie, tout comme » un autre, mais votre plaisanterie, si c'en est » une, est très-déplacée ! » — « Ce n'en est

(1) Œuvres de Rabelais, tome second, livre premier, chapitre dix-neuvieme. *Comment Panurge fait Quinault l'Anglois qui arguoit par signes.*

» point une, Monsieur, répondit Piron. Le » pur hasard a part à tout ceci. » M. Arouet l'interrompit alors pour lui dire qu'il sortoit d'une maladie qui lui avoit laissé un besoin continuel de manger. « Mangez, Monsieur, mangez, ré- » pliqua Piron, vous faites bien ; et moi, je sors » de Bourgogne, avec un besoin continuel de » boire, et je bois. » M. Arouet sourit, se leva et sortit.

Piron, demeuré seul, réfléchit, tout à son aise, sur les caprices des grands hommes, qui mêlent toujours à leur grandeur quelques petits grains de singularité. La Marquise de Mimeure vint interrompre ses réflexions. « Arouet, en sor- » tant d'avec vous, m'a demandé, dit-elle, quel » étoit ce grand fou d'ivrogne que j'avois auprès » de mon feu ? Auriez-vous bu si matin ? » — « Oui, Madame, répondit-il ; témoin cette bou- » teille vuide, en lui montrant son flacon ren- » versé. » Il lui raconta, tout de suite, la scene qui venoit de se passer. La Marquise s'en amusa, et fit remplir le flacon de Piron, qui s'en alla gaiement retrouver sa Muse au Bois de Boulogne.

Ce jour-là même il s'égara dans le Bois, et n'en sortit qu'à quatre heures du soir, si las de sa promenade qu'il fut obligé de se reposer sur un banc tenant à un des piliers de la porte de la Conférence. (1) A peine est-il assis que, de droite et de gauche, il est salué par tous les passans qui entroient et sortoient, à pied, à cheval, ou en voiture. Piron d'ôter son chapeau, plus ou moins bas, suivant la qualité apparente des personnes. « Oh! oh! disoit-il, en lui-même, je » suis beaucoup plus connu que je ne le pensois! » Que M. Arouet n'est-il ici pour être témoin de » la considération dont je jouis dans ce moment; » lui devant lequel je me suis presque prosterné » ce matin, sans qu'il ait daigné autrement y » répondre que par un léger mouvement de » tête. » Pendant qu'il faisoit ces réflexions, le monde alloit et venoit, à la fois, tant qu'à la fin l'exercice du chapeau devenoit très-fatigant pour

(1) Cette porte, qui est à l'occident de Paris, au bord septentrional de la Seine, a été rebâtie depuis, sous une autre forme qu'elle n'avoit alors, et l'image de la Vierge qui y étoit en a été ôtée.

Piron. Il l'ôta tout-à-fait, se contentant de s'incliner devant ceux qui le saluoient. Une vieille femme survient, qui se jette à ses genoux, les mains jointes. Piron surpris et ne sachant pas ce qu'elle veut : « Relevez-vous, lui dit-il, bonne » femme, relevez-vous. Vous me traitez en faiseur de Poëmes épiques, ou de Tragédies. Vous » vous trompez ; je n'ai pas encore cet honneur-là. Je n'ai fait parler, jusqu'à présent, que des » Marionnettes. » Mais la vieille restant toujours à genoux, sans l'écouter, Piron croit appercevoir qu'elle remue les levres et qu'elle lui parle. Il se baisse, s'approche et prête l'oreille. Il entend, en effet, qu'elle marmotte quelque chose entre ses dents ; c'étoit un *Ave* qu'elle adressoit à une image de la Vierge, placée directement au-dessus du banc où Piron étoit assis. Alors il leve les yeux, et voit que c'est à cette image que s'adressoient aussi tout les saluts qu'il avoit pris pour lui. « Voilà bien les Poëtes ! dit Piron, en » s'en allant. Ils croient que toute la terre les » contemple, ou qu'elle est à leurs pieds, quand » on ne songe seulement pas s'ils existent ! »

Depuis la premiere entrevue de Piron avec M.

M. Arouet, celui-ci avoit rendu plusieurs visites à la Marquise de Mimeure, laquelle, chaque fois qu'elle en trouvoit l'occasion, disoit du bien de Piron. M. Arouet, par un petit ressentiment du passé, l'écoutoit impatiemment, feignoit de douter et s'échappoit en propos peu flatteurs pour l'absent, auquel ils étoient rendus dans toute leur candeur. Piron les prenoit toujours en riant. A la fin il ne lui fut plus possible de s'en amuser.

Un jour M. Arouet arrive chez la Marquise de Mimeure d'un air triomphant, tenant à la main le scandaleux chef-d'œuvre dont Piron s'étoit rendu coupable, et qu'il croyoit enseveli depuis quinze ans dans l'oubli le plus profond. Dès la porte de l'appartement de la Marquise, M. Arouet s'écrie : « Madame, voici du neuf. Il y a bien un » peu de gravelure ; mais un bon esprit comme » le vôtre n'est pas à cela près ; » et, de suite, il se met à déclamer la premiere strophe, continue hardiment la lecture de la seconde, malgré l'étonnement de la Marquise, qui lui ordonne en vain de se taire. Il n'en fait rien : elle se bouche les oreilles ; il éleve la voix davantage. Elle appelle ses gens : il en rit, poursuit jusqu'à la fin,

et gagne la porte, en disant à la Marquise : « C'est pourtant l'Ouvrage de cet innocent que » vous appelez votre grand bénet ! »

M. Arouet n'avoit pas fait encore trois pas dans la rue qu'il rencontra Piron, face à face. Celui-ci, charmé de cette rencontre, lui dit qu'il venoit de chez lui pour lui porter une Epître, en vers marotiques, sur sa convalescence. « Je la crois » bonne, répondit M. Arouet, car je n'ignore » pas ce que vous savez faire. Je viens, dans le » moment même, d'en entretenir la Marquise » de Mimeure. Entrez chez elle ; vous serez bien » reçu ! »

Piron entre, en effet ; et, à peine l'a-t-on annoncé : « Je songeois à vous faire fermer ma » porte, lui dit la Marquise, en le voyant. » — « A moi, Madame ! Qu'ai-je donc fait qui ait » pu m'attirer votre disgrace ? » — « Une Ode » abominable, que ce fou d'Arouet, à qui je ne » le pardonnerai jamais, vient d'oser me réciter » toute entiere ! » — « Ah ! le traître ! » s'écria Piron, frappant des mains, et courant, comme un furieux, par la chambre. « Ecoutez, re- » prit la Marquise, d'un ton plus radouci ; vous

» voilà pour vous justifier. Vous êtes franc et » naïf : peut-être cette Ode n'est pas de vous. » Arouet est malin. Je croirai ce que vous m'en » direz, car je me sens disposée, sur la connois- » sance que j'ai de vos deux caracteres, à croire » que ce n'est qu'une imposture. » — « Dites » une méchanceté, Madame. Plût à Dieu que » ce ne fût qu'une imposture ! Oui, je le vou- » drois pour toutes choses au monde ! mais pour » rien je ne voudrois avoir menti ! Ne me disgra- » ciez pas pour une premiere folie de ma jeu- » nesse, hélas ! bien criminelle ! Je ne l'ai que » trop expiée, et par le désaveu que la peur et la » honte m'arracherent devant notre Procureur- » Général, et par le repentir sincere que j'en » conserve depuis quinze ans ! » En prononçant ces mots il étoit si pénétré, si ému, si tremblant, que la Marquise en fut touchée. « Asseyez-vous » là, grand nigaud ! lui dit-elle. Dans le fond, » j'en dois plus vouloir au délateur qu'au péni- » tent. Il est vrai, je l'avoue, qu'à votre air de » simplicité je ne vous aurois jamais cru capable » d'un tel écart ; et il ne me falloit pas moins que » votre aveu pour me désabuser. » Piron acheva

de se justifier pleinement, en racontant à la Marquise ce qui avoit donné lieu à cette Piece scandaleuse, qui faisoit et feroit toujours le tourment de sa vie, lui disoit-il.

Piron ne disoit que trop vrai, comme on le verra par la suite ; et si M. Arouet s'en étoit servi uniquement en plaisantant, et pour désabuser la Marquise de Mimeure sur la bonhommie et la simplicité de Piron, des ennemis plus cruels en ont abusé pour le perdre de réputation. Mais n'anticipons point sur ce qui nous reste à dire de la vie de cet homme célebre. Content du pardon qu'il venoit d'obtenir de la Marquise de Mimeure, et des témoignages de bonté dont elle l'honora dans cette circonstance, il reprit sa belle humeur, et parvint à effacer, sans peine, les impressions fâcheuses qu'elle auroit pu conserver sur son compte.

Il continua de travailler pour l'Opera-Comique ; et si les lauriers que lui offroit cette carriere étoient peu dignes d'être cueillis, il y trouvoit, du moins, de quoi satisfaire les besoins de la vie. Il n'avoit point, d'ailleurs, cette bonne opinion de soi-même qui donne de l'audace aux

sots. Sa modestie, au contraire, étoit si grande qu'il fallut toutes les sollicitations et les encouragemens de ses amis, et, sur-tout, du grand Crébillon, pour lui faire prendre un essor digne de son génie.

Il abandonna donc les jeux de Momus pour parcourir une plus noble carriere ; mais ce ne fut pas sans crainte et sans inquiétude. La Comédie des *Fils ingrats*, qu'il donna en 1728, et dont il changea depuis le titre en celui de *L'Ecole des Peres*, fut son premier essai sur la Scene Françoise....

Piron, en 1730, fit paroître *Callisthène*, Tragédie, qui n'eut qu'un médiocre succès....

Piqué du jugement qu'on avoit porté de *Callisthène*, Piron s'en vengea gaiement comme à son ordinaire, par une Piece charmante, intitulée *La Calotte du Public*. Quoiqu'il eût gardé l'anonyme, on le reconnut aisément, à ce tour d'esprit original qui lui étoit propre, à une foule d'épigrammes et de traits plus vifs et plus plaisans les uns que les autres, dont cette innocente satyre étoit assaisonnée. Comme il s'en défendoit dans un soupé avec ses amis, ils lurent cette Piece

devant lui, en y mêlant, malicieusement, des fautes grossieres, que Piron corrigeoit à mesure, avec un mouvement d'humeur qui déceloit trop bien l'amour-propre affligé d'un Auteur; mouvement que saisit, sur le champ, l'un des convives, M. Collé, auquel Piron avoua qu'il étoit, en effet, l'Auteur de cette *Calotte*.

M. Collé, plein de feu, d'esprit et de gaieté, fort jeune alors, content d'être le favori d'Erato et le chantre des Plaisirs, ne songeoit point encore aux lauriers qu'il a cueillis depuis, ni à la réputation qu'il s'est acquise dans la république des Lettres. Le hasard lui avoit fait lier la connoissance la plus intime avec Piron. Leurs caracteres sympathisoient si bien qu'ils ne se séparoient gueres lorsqu'il s'agissoit de quelque partie de plaisir. Ils alloient souvent dîner ensemble chez Gallet, Marchand Épicier, le meilleur Chansonnier que la France ait eu, depuis l'origine du Vaudeville jusqu'à sa destruction, arrivée vers le milieu du siecle, sous le despotisme des bouffons d'Italie.

Gallet, qui savoit balancer son intérêt et son plaisir, également et pour l'un et pour l'autre,

invitoit fréquemment Piron et M. Collé, et ne manquoit jamais de leur associer quelques uns des Commerçans avec lesquels il étoit en relation d'affaires. Il y trouvoit son compte. Ses confreres, sortant de table, animés par la bonne chere et par la joie, riant encore des contes, des bons mots et des saillies de Piron, étoient moins difficiles, mieux disposés, et les négociations s'entamoient ou se terminoient toujours à l'avantage de l'Amphitrion. Piron s'apperçut un jour de ce manége; et, avant de se mettre à table, tirant M. Collé à l'écart, il lui dit, à l'oreille : « Mon cher ami, je crois que cet » homme-ci me prête sur gages ! » D'après cette idée, il monta si bien son imagination que le crédit de Gallet haussa, en raison du plaisir qu'il avoit procuré à ses convives.

L'esprit et le génie sont de toutes les conditions. Il suffit de les cultiver pour se distinguer, et pour se mettre même au-dessus de la profession à laquelle souvent la nécessité, plutôt que le goût et l'inclination, nous attache et nous lie. Gallet, Marchand Épicier, étoit, en même tems, le nourrisson des Muses. A ce titre, on

l'avoit admis dans une Société de Gens-de-Lettres, dont étoient aussi Piron et M. Collé. Ils se rassembloient, deux fois la semaine, à souper chez une Dame, belle autrefois, mais qui n'ayant plus d'autre rôle à jouer dans le monde que celui de dévote ou de bel-esprit, avoit préféré ce dernier, comme plus amusant.

Un jour que Piron, Gallet et M. Collé s'étoient fait attendre pour souper, on se mit à table plus tard qu'à l'ordinaire, et avec un plus grand appétit. Tout annonçoit la présence du plaisir, et tout invitoit à s'y livrer, sans contrainte. La gaieté s'empara des convives, dès le premier service. La chere étoit délicate et fine; les vins excellens, de toute espece. L'hôtesse, qui avoit réellement de l'esprit, faisoit les honneurs du repas avec des graces qui ajoutoient encore à ses attentions; et ses yeux sembloient reprendre leur empire par mille propos aimables qu'ils inspiroient. Jamais Piron ne fut plus brillant, plus varié, plus fertile en bons mots. C'étoient des éclairs continus, entremêlés des joyeux couplets et des impromptus de Gallet et de M. Collé, qui s'attaquoient et se répondoient alternative-

ment. Pour intermede, un Champagne mousseux et frais pétilloit dans les verres, remplis aussi-tôt que sablés, faisoit oublier l'heure, et ranimoit, à chaque instant, le plaisir et la joie.

La nuit étoit déja fort avancée, et l'on ne songeoit pas encore à sortir de table. Enfin, on se leve et l'on se sépare, en se faisant les plus tendres adieux, avec promesse de renouveller souvent cette joyeuse orgie. Les trois amis sortirent ensemble. Quand ils furent au coin de la rue de Harlay, sur le quai des Orfévres, Piron voulant congédier ses deux compagnons, s'arrête, tout-à-coup, et leur montre le chemin qu'ils doivent prendre pour gagner le quartier Saint-Eustache, où ils logeoient, et se dispose à s'en aller seul dans le fauxbourg Saint-Germain, où il demeuroit. Loin d'y consentir, Gallet et M. Collé s'obstinent à ne le point quitter, et veulent le reconduire, malgré lui. Grand débat, des plus comiques, de part et d'autre. Ils lui représentent tous les dangers auxquels il s'expose, lui racontent mille histoires de voleurs, cherchent à l'intimider, lui rappellent l'heure qu'il est, lui font remarquer la profonde obscurité de la nuit.

Vaines représentations ! Il persiste, sous divers prétextes, à s'en aller seul. Il leur donne, surtout, pour raison, qu'il a dans la tête une Piece de vers, qu'il veut composer en chemin. Nouvelles instances de la part des deux amis : « Son» ge donc, mon cher Piron, lui dirent-ils, avec » une effusion de cœur que le vin rendoit encore » plus tendre ; songe donc que tu as un habit de » velours tout neuf, (1) qu'au premier coin de » rue le premier voleur qui te rencontrera, trom» pé par l'apparence, en te voyant si bien vêtu, » te prendra pour un Financier, t'attaquera et te » tuera, pour avoir ton argent et ton habit ! » Quelle douleur d'apprendre demain matin » que.... » —— « Ah ! Messieurs, interrompit » brusquement Piron, c'étoit mon habit que » vous vouliez reconduire ? Que ne le disiez-

(1) Nous avons déja donné un court extrait de cette anecdote, dans la Vie de La Fosse d'Aubigny, Auteur de la Tragédie de *Manlius*, tome quatrieme des Tragédies de notre Collection, à l'occasion du Commissaire, La Fosse, son frere, chez lequel furent conduits dans cette joyeuse nuit nos trois facétieux amis Gallet, Piron et Collé.

» vous plutôt ! Tenez, le voilà. Quand les vo-
» leurs me verront en chemise, ils ne m'attaque-
» ront plus ! » En un clin d'œil l'habit est à bas, tombe aux pieds de Gallet et de M. Collé, et Piron part comme un éclair. Après un instant de surprise, ils ramassent l'habit, se mettent à courir après Piron, lui criant qu'il va s'enrhumer. Mais le tems qu'ils avoient perdu à s'étonner, Piron l'avoit employé à gagner le bout du quai. Il revenoit même sur ses pas, escorté d'une escouade de guet, qui voyant un homme, en chemise, courant à toutes jambes, l'avoit interrogé, et, sur ses réponses, le crut effectivement dépouillé par des voleurs.

L'escouade en fut convaincue, dans l'instant même, à la rencontre de deux hommes courant, avec un habit qu'ils emportoient. On les entoure. On demande à Piron si ce ne sont pas là les voleurs qui l'ont dépouillé ? Il répond que oui. Aussi-tôt on reprend l'habit qu'on lui rend, et l'on arrête Gallet et M. Collé. Gallet, auquel une nuit passée au Châtelet pouvoit faire grand tort dans son commerce, ne se soucioit point de suivre l'aventure jusqu'au bout. Il veut expliquer

le fait ; mais la garde est sourde, et lui dit de marcher. Il résiste ; on lui présente les menottes. Cette offre lui fait prendre son parti ; il marche. Quant à M. Collé, le guet lui ayant demandé son épée, il la remit entre les mains du bas-officier, avec la même fierté et en prononçant les mêmes paroles que le Comte d'Essex, dans la Tragédie de ce nom, (1) lorsqu'il remet la sienne. Aussi-tôt on les conduit chez le Commissaire.

Piron, en pleine liberté, marchoit à la tête de l'escouade, à côté du Sergent, qu'il questionnoit comiquement, en chemin, sur le sort des deux voleurs ; et le Sergent lui répondit, très-sérieusement : « Ils seront pendus, s'il ne leur

(1) « Mon épée !... Et l'outrage est joint à l'injustice ?...
» . . . . . .
» . . . . . Prenez,...
» Vous avez dans vos mains ce que toute la terre
» A vu, plus d'une fois, utile à l'Angleterre !
» Marchons ! . . . . . »

Scene huitieme du second acte de la Tragédie du *Comte d'Essex*, de Thomas Corneille, tome neuvieme des Tragédies de notre Collection.

» arrive

» arrive pas pis ! » Cependant, voyant qu'il étoit tems de ne pas pousser plus loin l'aventure, Piron voulut changer de ton, et persuader, tant au Sergent qu'à l'escouade, que ces deux Messieurs étoient ses amis, qu'ils venoient de souper ensemble, et que c'étoient de très-honnêtes gens. Le guet n'en veut rien croire. Piron se fâche, et se met en devoir de faire relâcher les deux prisonniers. « Maintenant que vous avez votre habit, » lui dit-on, ce sont d'honnêtes gens et vos » amis ! Vous voulez sauver des voleurs ? Pa- » tience ! vous allez voir que M. le Commissaire » va envoyer vos amis en prison ! » Comme ce colloque finissoit, on arrive à la porte du Commissaire, qui étoit couché ; mais son Clerc ne l'étoit pas encore.

Qu'on se figure, en présence de ce Clerc, nos trois personnages, dispos, gaillards, aimant à rire, sortant de faire bonne chere et ayant la tête un peu échauffée ; on aura l'idée de la scene qui se passa. D'abord le Sergent commence son rapport ; mais il est si plaisamment interrompu, et à tant de fois, par Piron, qu'il ne peut l'achever. Alors Piron, prenant la parole, fait un récit

fidele et succint du prétendu délit. Malheureusement le Clerc, difficile à persuader, traite l'histoire de mensonge et l'historien d'imposteur, prend sa plume, ordonne qu'on réponde, et déclare qu'il va dresser procès-verbal. « Tout » comme il vous plaira, dit Piron. Dépêchez-» vous; je vous aiderai à le mettre en vers, si » vous voulez. » Parler de vers à ce Clerc, c'étoit lui parler hébreu; aussi répliqua-t-il : « Pas » tant de verbiage; procédons, et commençons » par vous. Votre nom? » — « Hé le vôtre? ré-» pond Piron. » — « Ah! vous plaisantez la » justice! réplique le Clerc. » — « Je ne plai-» sante point la justice, poursuit Piron; mais » je vous trouve plaisant, vous, de vouloir savoir » mon nom, avant que je sache le vôtre! » Le Clerc, dont l'esprit n'étoit pas des plus déliés, traite le propos de *rébellion à justice*, et menace Piron de l'envoyer en prison, lui-même. A la fin Piron se nomme. Le Clerc continue de l'interroger, et lui demande : « Quel est votre état? » Que faites-vous? » — « Des vers. » — « Qu'est-ce que des vers? Vous moquez-vous » encore de moi? » — « Je ne me moque point!

» Je fais des vers ; et, pour vous le prouver, j'en » vais faire, tout-à-l'heure, sur vous, pour ou » contre, à votre choix. » — « Je vous ai déja » dit que je n'entendois rien à tout ce verbiage ; » et si vous me poussez à bout, vous pourrez » bien vous en repentir! »

Le Clerc ayant cessé d'interroger Piron, entreprit Gallet, auquel il fit également décliner son nom ; puis, élevant la voix : « Quelle est » votre profession ? que faites vous ? » — « Des » Chansons, Monsieur, répond, modestement, » Gallet. » — « Oh ! pour le coup, je vois » qu'il faut nécessairement éveiller M. le Com- » missaire ! » — « Ne troublez point, Mon- » sieur, le repos de M. le Commissaire, répar- » tit, respectueusement, Gallet ; laissez-le dor- » mir. Vous êtes si fort éveillé que vous valez, » à vous seul, sans compliment, *un Commis-* » *saire*, *deux Commissaires*, *trois Commissaires* » *ensemble*. (1) Au reste, rien n'est plus vrai ; » je fais des Chansons, et vous devez même, si

(1) Refrain d'un ancien Vaudeville, souvent employé dans les Opera-Comiques.

» vous avez du goût, savoir par cœur la derniere » qu'on chante, depuis un mois, dans les rues, » et dont voici le refrain; « et, tout de suite, Gallet chante :

« Daphnis m'aimoit,
» Me le disoit
» Si joliment
» Qu'il me plaisoit
» Infiniment ! »

» Vous voyez, ajouta-t-il, que je ne vous en » impose point ? Je suis réellement Chanson- » nier, et, de plus, (en faisant au Clerc une » profonde révérence) Marchand Épicier, en » gros, pour vous servir, rue de la grande » Truanderie. »

A peine Gallet eut-il cessé de parler, que M. Collé, saisissant la parole, pour ne pas donner le tems au Clerc de l'interroger : « Je vais, » lui dit-il, vous éviter la peine de me faire des » questions. Je m'appelle Charles Collé ; je de- » meure rue du jour, Paroisse Saint-Eustache. » Ma profession est de ne rien faire, dont ma fa- » mille enrage ; mais lorsque les couplets de

» Monsieur sont bons je les chante. » Aussi-tôt M. Collé se met à chanter :

« Avoir, dans sa cave profonde,
» Vin excellent, en quantité;
» Faire l'amour, boire, à la ronde,
» Est la seule félicité.
» Il n'est point de vrais biens au monde
» Sans vin, sans amour, sans gaîté ! »

Puis, en montrant Piron : « Et quand Monsieur » fait de bons vers je les déclame ; » et, soudain, il déclame, avec emphase :

« J'ai tout dit ; tout, Seigneur : cela doit vous suffire.
» Qu'on me mene à la mort ; je n'ai plus rien à dire. »

En achevant ces mots, M. Collé s'avance, en héros, vers la garde, qui rioit, à gorge déployée, de ce burlesque interrogatoire. Le Clerc seul, loin de rire, pâlissant de colere, devient furieux, se leve et court éveiller le Commissaire. Piron lui crie, d'un ton railleur : « Eh ! Mon- » sieur, ne nous perdez pas, nous sommes des » enfans de famille ! »

Le Commissaire étoit si profondément endor-

mi qu'on eut toutes les peines du monde à le tirer de son lit. Pendant qu'on l'attendoit la scene avoit changé de lieu et se passoit dans la cour. Piron, le principal héros de la Piece, soutenoit merveilleusement son caractere, et ne laissoit point refroidir l'action. Il y jettoit, à toute minute, l'intérêt le plus vif et le plus piquant. Les voisins, depuis le haut de la maison jusqu'en bas, étoient à leurs fenêtres, une lumiere à la main, et faisoient avec les gens du guet, retentir l'air de si grands éclats de rire que ce bruit, mieux que les efforts du Clerc, réveilla le Commissaire. Il descend, tout chancelant, bâillant encore et se frottant les yeux. Sa maison illuminée du haut en bas, sa cour remplie de monde, les rires immodérés des voisins, hommes, femmes, enfans et domestiques, tout en chemise, (1) la garde presque pâmée, et se tenant les côtés à force de rire, nos trois acteurs, au milieu, debout, dont l'un parlant avec une admirable volubilité et les deux autres l'écoutant,

(1) Cette scene se passoit vers la fin du mois de Mars, en 1731. (Note de M. Rigoley de Juvigny.)

dans des attitudes grotesques et comiquement sérieuses, tout cela lui paroît un songe : il ne sait où il est, se frotte, de nouveau, les yeux, les ouvre de toute leur grandeur, promene ses regards incertains à droite, à gauche, de tous les côtés, bâille, pour la derniere fois, et se réveille, enfin, tout-à-fait : « Ouf ! voilà bien du » bruit ! Qu'est-ce que tout ceci ? voyons. » Alors s'adressant à Piron : « Qui êtes-vous ? votre » nom ? » — « Piron. » — « Quel est votre » état ? » — « Poëte. » — « Poëte ? » — « Oui, Monsieur, Poëte. Eh ! où vivez-vous » donc pour ne pas connoître le Poëte Piron ? Je » le passois à votre Clerc. Quelle idée aurai-je de » vous, d'ignorer mon état quand je me nomme ? » Oui, Monsieur, mon état est d'être Poëte, » état le plus grand, le plus noble, le plus su- » blime que les hommes puissent embrasser, » quand c'est du génie qu'ils le tiennent ! Quelle » honte pour un Officier public de ne pas con- » noître le Poëte Piron, Auteur des *Fils ingrats*, » applaudis, si justement, de tout Paris ! de » *Callisthene*, qu'il a si injustement sifflé ! » comme je viens de le prouver au Public, par

» des vers, qui valent une démonstration! (1) » Piron auroit poussé plus loin cette véhémente tirade, si le Commissaire, avec une sorte de vivacité, assez plaisante, ne l'eût interrompu, en lui disant : « Que parlez-vous de Pieces de Théa- » tre? Savez-vous que La Fosse est mon frere, » qu'il en a fait d'excellentes et qu'il est l'Au- » teur de la belle Tragédie de *Manlius?* Com- » ment la trouvez-vous? Hein? Oh! mon frere » étoit un homme de beaucoup d'esprit! » — « Je le crois, Monsieur, car le mien n'est qu'une » bête, quoique Prêtre de l'Oratoire et que je » fasse des Tragédies, » répond Piron, avec une sorte d'enthousiasme risible, et se donnant, en même tems, des louanges outrées. Ce trait assez vif, et très-cavaliérement exprimé, ne fâcha point le Commissaire La Fosse, qui le prit en galant homme. A la contenance des Acteurs, à la gaieté de leurs propos, il ne fut pas long-tems à percer le mystere de toute cette aventure. Il se la fit raconter par Piron, et s'en amusa beaucoup.

(1) *La Calotte du Public*, Satyre en vers de huit syllabes.

Après quoi il renvoya ces Messieurs, en leur faisant la politesse de les prier de venir chez lui, le samedi suivant, dîner et manger des huitres. « Ah ! mes amis, dit Piron, en sortant de la » maison du Commissaire, rien ne manque plus » à ma gloire ; j'ai fait rire le guet ! »

La nouvelle de cette joyeuse nuit se répandit bientôt par toute la ville. Le Commissaire La Fosse en fit le lendemain son rapport à M. Hérault, alors Lieutenant de Police. Ce Magistrat connoissoit beaucoup Piron, avec lequel il avoit dîné quelques jours auparavant. Il le manda pour savoir jusqu'aux plus petites particularités de l'histoire, et voulut en divertir sa famille. Piron se rendit aux ordres de M. Hérault, lequel affectant un air grave et sévere, en le voyant paroître, le traita d'abord de tapageur, et lui ordonna de rendre compte de sa conduite et du bruit qu'il avoit fait la nuit précédente. Piron ne se démonta pas. Sa mauvaise vue l'empêcha de reconnoître les personnes qui étoient dans le cabinet ; et, s'imaginant être devant un Juge assis dans son tribunal, il commença et poursuivit si comiquement son récit, jusqu'à la fin, que la

gravité de ses auditeurs se démentit, de maniere qu'un éclat de rire général se fit entendre, et M. Hérault, après avoir ri, tout à son aise, dit : « C'est fort bien fait, mon cher Piron ; mais » convenez que vous mériteriez une bonne ca- » lotte pour cette folie ? » — « Eh ! qui seroit » assez hardi, Monsieur, répliqua Piron, pour » m'en donner une, quand votre chapeau m'en » tient lieu ? » Effectivement, il présenta, dans le moment même, le chapeau de M. Hérault, qu'il avoit pris, par mégarde, pour le sien, le jour qu'il avoit eu l'honneur de dîner avec ce Magistrat.

C'est ainsi que tout offroit également à Piron l'occasion de déployer son extrême gaieté ; gaieté franche et naturelle, doux bienfait de la Providence, avec lequel il supportoit les rigueurs du sort et vivoit content de son travail et du produit de ses Pieces de Théatre. Il eût réussi, peut-être, à rendre, par la suite, ce produit plus utile pour lui et même pour ses confreres, s'il eût voulu suivre, à l'occasion de *Callisthene*, les conseils de La Motte et de M. de Voltaire. Tout le monde sait la modicité du prix qu'on met aux

veilles d'un Poëte Dramatique, même le plus accrédité. *Brutus* et *Inès de Castro* devoient suivre immédiatement *Callisthene*. Les célebres Auteurs de ces deux Tragédies murmuroient, depuis long-tems, comme bien d'autres, de l'inégalité d'un partage où le profit demeuroit entiérement aux Comédiens. M. de Voltaire, que son admirable et prodigieuse fécondité rendoit plus intéressé qu'aucun autre à faire cesser l'injustice, ne voulut pas, néanmoins, hasarder la premiere tentative. Il invita, par écrit, Piron à se trouver chez La Motte. Piron s'y rendit. M. de Voltaire lui fit part de son projet, qu'il lui détailla; et après l'avoir instruit de la conduite qu'il devoit tenir avec les Comédiens, il le sollicita de ne point leur livrer sa Tragédie de *Callisthene* qu'il ne les eût forcés à prendre des arrangemens plus convenables aux intérêts des Gens-de Lettres. Il mit beaucoup de chaleur, ainsi que La Motte, dans les raisons qu'ils alléguerent pour lui persuader que c'étoit à lui à entamer cette affaire. Piron les écouta froidement tous deux, et parut étonné qu'on l'eût choisi pour faire cette démarche, lui qui n'avoit encore qu'une réputation naissante,

tandis que La Motte et M. de Voltaire, sur-tout, comme seul possesseur de la scene tragique, pouvoit parler en maître et donner la loi. Il déclara donc formellement qu'il ne se chargeroit point de cette proposition. M. de Voltaire insista vainement, en lui disant qu'il ne devoit pas négliger ainsi son propre avantage, « car, ajouta-t-il, » vous n'êtes pas riche, mon pauvre Piron! » — « Cela est vrai, répliqua Piron; mais je m'en » moque! c'est comme si je l'étois! » Sur quoi il prit congé de ces Messieurs, en vrai Poëte, plus avide de gloire que d'argent.

Il étoit lié alors avec une Société de Gens-de-Lettres qui se réunissoient, réguliérement toutes les semaines, pour souper, à frais communs, chez Landel, Traiteur, rue de Bussi. *Le Caveau* étoit le nom qu'ils avoient donné au lieu de leur assemblée. On peut se former une juste idée de ce lieu d'après l'agréable description qu'en a faite, comme témoin, M. Saurin, dans une charmante Epître qu'il a adressée à M. Collé.

Là s'étoit formé une espece d'aréopage, que le haut rang qu'occupoient dans la république des Lettres la plupart de ceux qui le composoient

rendit

rendit bientôt célebre. Quelques Amateurs y étoient admis ; mais l'entrée n'en étoit pas accordée indistinctement à tout le monde. Elle étoit principalement interdite aux talens vains, faux, orgueilleux et jaloux. Comme on n'y élevoit point d'idole, le peu d'encens qu'on y brûloit étoit toujours pur. La louange étoit aussi sévere que la critique. On y lisoit ses Ouvrages, non avec l'emphatique impudence de l'orgueil, mais avec le ton de la modestie et de la méfiance de soi-même. On vous écoutoit sans prévention, et l'on vous jugeoit sans partialité. Malheur au mauvais Ouvrage soumis à la censure de ce tribunal ! L'appui des femmes, quelque puissant qu'il soit, devenoit inutile, et le zele enthousiaste des prôneurs gagés, intéressés ou prévenus, n'en imposoit point. On ne laissoit aucun repos à l'Auteur qu'il n'eût ou tout-à-fait condamné, lui-même, son Ouvrage à l'oubli, ou qu'il ne l'eût rendu digne de voir le jour par les corrections indiquées nécessaires. Il falloit que l'amour-propre le plus fier se tût ; et pour peu qu'il osât se révolter, il étoit aussi-tôt assailli, confondu par une grêle d'épigrammes, plus vives les unes

que les autres. Au reste, l'amitié si sévere dans l'intérieur de cet aréopage, déployoit au dehors toute sa sensibilité à la nouvelle d'un succès mérité. Avec quelle joie il étoit partagé! De quels éloges on accompagnoit ceux du Public! Avec quel intérêt, quelle chaleur on repoussoit les critiques injustes! Quels soins on apportoit à excuser et non à soutenir les défauts qu'il est quelquefois impossible à un Auteur d'éviter! En un mot, il ne s'agissoit plus de juger, d'éclairer son ami, son rival, son concurrent; il s'agissoit de le soutenir, de l'encourager, de le défendre et de l'applaudir avec le Public. Tel étoit l'esprit de cette Société, où regnoient une gaieté, une franchise, une bonhommie même dont on ne trouvera point d'exemple ailleurs.

C'est là que Crébillon, le Tragique, l'illustre Auteur de *Rhadamiste et Zénobie*, que M. Crébillon, son fils, le Pétrone du siecle, que M. Bernard, le Peintre de l'Amour et des Graces, que La Bruere, l'émule de Quinault, M. Gresset, le chantre ingénieux et charmant de *Vert-Vert*, M. Collé, l'Anacréon de nos jours, et une infinité d'autres Gens-de-Lettres distingués

entouroient Piron, l'animoient, faisoient éclore de son imagination cette foule de bons mots, ces saillies pleines de feu qu'on ne se lassoit point d'entendre. C'est là que docile à la critique de ses égaux il ne rougissoit point d'avouer qu'il en profitoit. Il dut, en effet, plusieurs de ses succès aux avis qu'on lui donna. Combien d'autres que lui y trouverent le même avantage ! La Noue et La Bruere y lurent, l'un sa Tragédie de *Mahomet II*, l'autre son Opera de *Dardanus ;* et les changemens qu'on leur indiqua assurerent le succès des deux Pieces.

N'imaginons pas, néanmoins, qu'on mît un appareil pédantesque ou de l'importance dans tout ce qui se passoit ou se disoit au Caveau. Le ton dominant de cette Société étoit une gaieté vive et piquante. Tout ce qui interrompoit, mal-à-propos, cette gaieté, étoit puni du ridicule. Parloit-on trop long-tems de soi ? s'avisoit-on de disserter du ton d'un bel-esprit, ou d'entamer un conte languissant et sans sel ? on appeloit aussitôt le garçon Traiteur, auquel on versoit rasade, pour boire à la santé du fat, du bel-esprit ou du conteur ennuyeux ; et cette santé portée termi-

noit la louange, la dissertation et le conte. Comme il n'y avoit point là d'Amphitryon auquel il fallût plaire, on ne s'efforçoit point d'avoir de l'esprit, ou de faire parade de science. Un trait, une saillie, une vérité naïve étoient mille fois mieux accueillis que toutes les pensées philosophiquement alambiquées, ou exprimées en jargon emphatique. La critique étoit, à la vérité, sévere, mais enjouée. Le plaisir et la liberté étoient les Divinités tutélaires du Caveau. On y célébroit, sans excès, et Comus et le Dieu du vin. S'élevoit-il, par hasard, quelque dispute, ce qui arrivoit très-rarement, elle étoit appaisée aussi-tôt par les accens les plus harmonieux : Jélyote chantoit, et le calme renaissoit à sa voix. (1)

Les talens, l'esprit, les autres agrémens, naturels ou acquis, qui pouvoient faire illusion ailleurs, ne suffisoient pas pour être admis ou con-

(1) M. Jélyote (célebre haute-contre, de l'Académie Royale de Musique) joignant à son art enchanteur un savoir agréable, des connoissances utiles et beaucoup d'esprit, faisoit un des principaux agrémens de cette Société. (Note de M. Rigoley de Juvigny.)

servé dans cette Société. Il falloit y joindre encore une réputation sans tache, et se comporter d'une maniere à ne pas s'exposer à la perdre. La moindre action malhonnête en excluoit pour toujours. Un des associés en fit la triste épreuve. Convaincu d'avoir prêté à usure, il reçut un billet conçu en ces termes : « Monsieur * * * est » prié de dîner tous les Dimanches par-tout ail- » leurs qu'au Caveau. » M. de Crébillon, le fils, fut l'inventeur de cette singuliere invitation.

On continua de s'assembler comme à l'ordinaire ; mais le Caveau, devenu trop fameux, ayant excité la curiosité de la Ville et de la Cour, ne subsista gueres que jusqu'à la fin de 1739. Quelques Seigneurs de la Cour, voulant s'amuser, formerent un jour la partie d'y venir. Ils arriverent comme on étoit à table. La Société les invita à prendre place ; mais, par hauteur, ils refuserent de s'asseoir, et, par leur attitude et leur contenance, ils sembloient dire : « Allons, com- » mencez ; divertissez-nous. » Leur dédain fut puni par le silence le plus absolu ; et ils se virent forcés de s'en aller, sans avoir joui de la satisfaction qu'ils s'étoient promise. Ils devoient pour-

tant bien penser que chaque membre de la Société du Caveau étoit plus fait pour rire des sots que pour les faire rire. Le désagrément que l'on venoit d'essuyer déplut si fort que la Société cessa de se réunir, et, dès ce moment, le Caveau fut détruit pour toujours.

Tant que subsista ce joyeux comité, où l'on faisoit, à table, et en riant, la guerre aux sots écrits, il fut utile à Piron, qui, loin de se décourager du peu de succès de *Callisthene*, fit de nouveaux efforts pour la scene tragique. L'heureuse simplicité du sujet ne suffit pas pour réussir; il faut encore que l'objet en soit intéressant. Mais Piron toujours persuadé que cette simplicité seule avoit nui à sa premiere Tragédie, en imagina une plus compliquée.... (Il fit paroître *Gustave-Wasa*. Cette seconde Tragédie réussit infiniment mieux que sa premiere, et elle s'est conservée au Théatre. Elle ne fut cependant pas encore, tout-à-fait, à l'abri de la censure des Aristarques difficiles.) Mais Piron berna ses critiques; et, à sa maniere, il les terrassa avec les armes légeres de l'épigramme. Glorieux des suffrages constans du Public impartial, il saisit cette

occasion de rendre ce même Public le confident et le dépositaire de la reconnoissance éternelle qu'il consacroit à son illustre bienfaiteur, en dédiant sa Tragédie de *Gustave* à M. le Comte de Livry. Il ne se contenta pas même de cette premiere dédicace. Son cœur s'épancha, de nouveau, long-tems après la mort de cet homme bienfaisant, dans une *Epître adressée à sa Mémoire*, et qu'il mit à la tête de cette Tragédie, lorsqu'il publia une partie de ses Ouvrages, en 1758. Cette Epître, pleine de feu et de sentiment, montre quels étoient l'esprit et l'ame de Piron, et combien il étoit digne d'être aimé.

M. le Comte de Livry, qui se l'étoit particuliérement attaché, par des bienfaits, avoit voulu que Piron choisît un appartement dans son Château de Livry, et avoit ordonné qu'on lui obéît et qu'on le regardât comme le maître du Château. La premiere fois qu'il prit possession de cet appartement, ne voulant pas manger seul, et cherchant à égayer son repas, Piron engagea la Concierge, Janséniste outrée, à lui tenir compagnie à table. On imagine aisément quel devoit être le sujet de leur conversation. Piron affectoit

d'être le plus décidé Moliniste, et la dispute s'échauffoit au point que, souvent, les domestiques accouroient au bruit. La Concierge, assez instruite, s'étoit mis en tête de le convertir. Plus elle le pressoit, plus il la contrarioit, et lui faisoit, coup sur coup, les raisonnemens les plus comiques et les objections les plus plaisantes, dont le refrain étoit toujours : « Chacun a son » goût, Madame Lamarre ; pour moi, je veux » être damné ! » A peine huit jours s'étoient écoulés que le Comte de Livry, ennuyé de ne pas voir Piron, et voulant savoir s'il se plaisoit à Livry, vint le surprendre, à l'heure du dîner, et arriva dans l'instant même que la dispute ordinaire finissoit. Après l'avoir embrassé : « Eh ! « bien, *Binbin*, (1) lui dit-il (c'étoit un nom » d'amitié qu'il lui donnoit ordinairement) com- » ment te trouves-tu ici ? Es-tu content ? Te » sert-on bien ? » —— « Oui, Monsieur le » Comte, répondit Piron ; mais Madame La- » marre ne veut pas.... » —— « Comment, mor-

(1) Nom mignard, en Bourguignon, et qui signifie *Bénigne*, *Bénin*. (Note de M. Rigoley de Juvigny.)

» bleu ! elle ne veut pas ? Je prétends que tu sois » ici le maître, comme moi-même. Entendez-vous, Madame ?.... et si Monsieur me porte » la moindre plainte !.... En un mot, je veux....» — « Calmez-vous, Monsieur le Comte, lui dit » Piron, et daignez, je vous prie, m'entendre » jusqu'au bout. Madame Lamarre ne veut pas » que je sois damné. » — « Eh ! pourquoi, s'il » vous plaît, Madame ? reprit le Comte. N'est-» il pas le maître ? De quoi vous mêlez-vous ? » Encore une fois, je vous le répete, je veux qu'il » fasse ici sa volonté. Ce n'est pas à vous à y » trouver à redire. » Madame Lamarre n'osa pas répliquer, et se contenta de prier pour la conversion du Poëte Moliniste.

L'*Astrée*, de d'Urfé, avoit fait, autrefois, les délices de Piron. Le séjour champêtre de Livry lui en rappela le souvenir, et réveilla son goût pour la Poésie Pastorale.... Il composa *Les courses de Tempé*, et hasarda cette Piece sur le Théatre François, en la faisant accompagner par *L'Amant mystérieux*, Comédie faite d'abord pour l'amusement de la Société de M. le Comte de Livry. Jamais inquiétude n'égala celle de Piron à la

premiere représentation de ces deux Pieces, qui virent le jour en même tems, avec un succès bien différent. Sa crainte redoubla à la chûte de *L'Amant mystérieux*, qui précédoit *Les courses de Tempé.* Mais le Public couronna la Pastorale, par la même équité avec laquelle il venoit de condamner la Comédie....

Si *L'Amant mystérieux* fit essuyer à Piron les désagrémens d'une chûte, il s'en releva, en 1738, avec le triomphe le plus complet et la gloire la plus durable. Malgré les Comédies de Regnard, le seul Auteur digne, depuis Moliere, d'occuper ce qu'on appelle proprement la scene comique, Thalie regrettoit encore tous les jours la perte de ce grand homme, que personne ne remplacera jamais, lorsque Piron conçut le dessein de sa *Métromanie*, ce chef-d'œuvre qu'on peut placer à côté des meilleures Pieces de Moliere, et celui de tous les Ouvrages de Piron qui porte davantage l'empreinte du génie....

La reconnoissance avoit déterminé Piron, vers l'année 1735, à faire un voyage à Bruxelles, pour y voir un étranger dont il avoit reçu une lettre-de-change assez considérable, en remer-

ciement d'un exemplaire de la Tragédie de *Gustave*, que Piron lui avoit envoyé. Il crut ne pouvoir pas se dispenser d'aller lui en faire ses remerciemens sinceres, avec d'autant plus de raison que cet étranger l'avoit toujours traité avec beaucoup de bonté chez M. le Comte de Livry, où ils s'étoient vus anciennement.

Dans le peu de séjour que Piron fit alors à Bruxelles, il se lia d'une amitié intime avec l'illustre et trop malheureux J. B. Rousseau. Celui-ci lui fit donner sa parole de revenir le voir et le consoler. Il entretint depuis, avec lui, un commerce de lettres réglé, et, dans toutes, il le pressoit d'exécuter sa promesse. Piron se rendit aux instances de Rousseau en 1740. Il l'avoit déja bien observé dans son premier voyage. Il sonda, pour ainsi dire, son cœur dans le second voyage qu'il fit à Bruxelles; et il y réussit d'autant plus aisément que Rousseau ne pouvoit se séparer de Piron, qu'ils passoient ensemble des journées entieres, et qu'il le regardoit comme un Ange consolateur, que la Providence lui avoit envoyé dans une terre étrangere, pour adoucir l'amertume et les ennuis de son exil.

Le chagrin avoit aigri ce grand homme, mais ne l'avoit point abattu. Piron, dans une lettre qu'il écrivit à la Marquise de Mimeure, dont les anciennes bontés pour Rousseau ne s'étoient pas refroidies, parle, avec éloge, de sa piété, avoue qu'elle lui a paru solide et sincere, et soutient qu'il n'étoit pas coupable des infâmes couplets qui causerent ses malheurs. Ce jugement de Piron n'est point suspect; car il ajoute, avec sa franchise ordinaire, qu'il l'avoit étudié soigneusement : « et, malgré sa dévotion, continue-t-il, » j'ai vu qu'il tenoit encore un peu aux premieres » idées dont il forma ses épigrammes; car il me » donna la matiere d'un conte assez gaillard, que » je mis en vers, par complaisance pour lui, et » dont il me parut content. »

Piron, dont le cœur n'a jamais été souillé par le venin de l'envie, ni resserré par la bassesse de la jalousie, regarda constamment Rousseau comme le génie le plus rare et le plus grand Poëte de la France, et qui lui fera le plus d'honneur dans la postérité. Il le quitta avec regret, et revint à Paris. Rousseau, de son côté, avoit conçu pour Piron la plus haute estime. On le

voit

voit par les lettres qu'il lui écrivoit, et que Piron avoit conservées. On le voit encore par celles qu'il adressoit à ses amis, et sur-tout à Racine, le fils, auquel il parle du plaisir qu'il avoit de posséder Piron.

C'est à l'occasion d'une de ces lettres, en date du 24 Juillet 1740, imprimée, page 419 du tome troisieme de la superbe édition *in*-4°. des Œuvres de J. B. Rousseau, donnée par M. Séguy, en 1743, que Piron se brouilla avec l'Abbé Desfontaines. Ce célebre critique, en rendant compte de cette édition, rapporte ainsi la lettre, dans ses *Jugemens sur quelques Ecrits nouveaux*, tome premier, lettre C, page 69 : « Je possede » ici, depuis quelques jours, un de mes compa- » triotes au Parnasse, M. Piron, que le Ciel » semble m'avoir envoyé pour passer le tems » agréablement, dans un séjour où je ne fais » qu'assister, tristement, aux plus grands repas » du monde. M. Piron est un excellent préser- » vatif contre l'ennui ; mais, &c. » Ce fatal *mais*, auquel, malicieusement ou non, le critique s'arrête, au lieu d'achever la phrase : « Mais » il retourne à Paris, et je vais retomber dans

» mes langueurs ; » ce fatal *mais*, dis-je, irrita Piron, et fut l'origine des épigrammes sanglantes dont il accabla l'Abbé Desfontaines, et que tout le monde sait par cœur. Ce qu'il y eut de plus plaisant, c'est qu'après avoir répandu dans le Public la premiere de ces épigrammes, Piron alla voir l'Abbé Desfontaines. Il le trouva avec deux Jésuites. Le Journaliste, pâlissant de colere, en le voyant, s'écria : « Etes-vous assez hardi de » vous présenter à ma vue après l'horrible épi- » gramme que vous avez faite contre moi ? « — « Horrible ? dit Piron ; comment vous les faut-il » donc ? Elle est pourtant fort jolie ! » Ce sang-froid redoubla la colere de l'Abbé, et fit partir d'un grand éclat de rire les deux Jésuites qui étoient présens. « Point d'emportement, ajouta » Piron. Crier et jurer ne remédient à rien ; l'épi- » gramme n'en est pas moins faite. Mais, puis- » qu'elle vous fâche, je vous propose un arran- » gement. » — « Eh ! quel est-il ? » — « Le » voici. Vous écrivez au Public toutes les semai- » nes ? Mandez-lui, la premiere fois, que l'épi- » gramme en question a été faite, on ne sait par » qui, ni contre qui, il y a cinquante ans ; et

» tout sera dit. » — « A la bonne heure ! Don-
» nez-la moi. » C'est où Piron l'attendoit. « Je
» vais vous la dicter, » lui répondit-il ; et l'Abbé de l'écrire aussi-tôt, commentant, de son côté ; et le Poëte, du sien, chaque vers de l'épigramme. Je ne crois pas qu'il y ait au Théatre une meilleure scene, une situation plus piquante et plus comique que celle qu'offrirent alors nos deux Auteurs. Les commentaires ne finissoient point. Mais ce qui choquoit sur-tout l'Abbé dans cette épigramme, c'étoit ce vers :

« Que fait le bouc en si joli bercail ? » (1)

« Y pensez-vous, disoit-il à Piron, est-ce que je
» suis un bouc ? Otez, ôtez ce bouc ! » — « Cela

(1) Voici quelle étoit cette épigramme.

« Un Écrivain fameux par cent libelles,
» Croit que sa plume est la lance d'Argail.
» Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
» Il est planté comme un épouvantail.
» Que fait le bouc en si joli bercail ?
» S'y plairoit-il ? Penseroit-il y plaire ?
» Non : c'est l'eunuque au milieu du sérail ;
» Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire ! »

» ne se peut, répliquoit Piron, sans rompre la » mesure ; mais vous êtes le maître de ne pas » écrire le mot tout entier. Mettez seulement : » Que fait ce B.....? le vers y sera toujours, et » le Lecteur y suppléera. » Il fallut enfin que l'Abbé Desfontaines laissât l'épigramme telle qu'elle étoit. Piron le quitta, en lui promettant que tant qu'ils vivroient, l'un et l'autre, il lui en apporteroit une tous les matins ; et il lui tint parole.

La réticence dont s'étoit servi l'Abbé Desfontaines en rapportant, par extrait, la lettre de J. B. Rousseau à Racine, le fils, avoit, sans doute, quelque malignité ; mais devoit-elle lui attirer une correction aussi sanglante de la part de Piron, lui qui n'avoit jamais été choqué des critiques assez vives de quelques-uns de ses Ouvrages, faites par ce même Journaliste ? Il paroît qu'il ne fut donc offensé que du double sens que présentoit cette réticence ; et il est certain que dans cette occasion il se montra plus jaloux de la réputation d'honnête homme que de celle d'Auteur. Au reste, malgré le sel qu'il mettoit dans ses épigrammes contre l'Abbé Desfontaines,

il ne l'en regardoit pas moins comme un bon Ecrivain, un excellent Critique, plein de goût et de raison, auquel la république des Lettres devoit la plus grande reconnoissance pour avoir combattu, avec autant de courage que de succès, le néologisme et les écarts du bel-esprit moderne. La mort de cet Aristarque célebre, arrivée en 1745, peu de tems après sa querelle avec Piron, n'éteignit point la vengeance des autres Auteurs : Piron est le seul qui n'ait point troublé sa cendre, et qui l'ait même regretté.

Une forte constitution, une santé robuste, une gaieté inaltérable, promettoient à Piron les plus longs jours ; mais aussi peu fortuné qu'il l'étoit, comment envisager la vieillesse sans la redouter ? La Providence lui ménageoit une ressource dans un mariage avantageux, à considérer la position où il se trouvoit, et qu'il contracta, à son retour de Bruxelles, avec la Demoiselle Marie-Thérese Quenaudon, âgée de cinquante-trois ans, et qu'il avoit connue chez la Marquise de Mimeure. Cette Demoiselle jouissoit de deux mille livres de rente viagere, ou environ, auxquelles le généreux Comte de Livry ajouta, par le contrat

de mariage, six cents livres de rente, aussi viagere, au profit de Piron.

Le lien qui serra leur union fut celui de la simple et pure amitié. Piron sentit alors, pour la premiere fois, la douceur d'être à l'abri de l'inquiétude, dans un âge où l'on a le plus besoin de secours, où tout le monde vous abandonne, surtout quand on n'a rien à laisser à la cupidité, qui ne meurt point. Jamais deux personnes ne furent mieux assorties. Madame Piron avoit beaucoup d'esprit et de gaieté. Elle étoit très-versée dans la connoissance de nos anciens Romanciers, dont elle possédoit supérieurement le vieux langage. Elle imitoit leur style, à s'y tromper. Les beaux-esprits qu'elle voyoit chez la Marquise de Mimeure consultoient souvent son goût sur leurs Ouvrages. Avec une compagne de ce caractere, Piron ne pouvoit manquer d'être heureux.

Rien ne troubla son bonheur pendant les quatre premieres années de son mariage. C'est dans ce tems qu'il composa sa Tragédie de *Fernand Cortès*, le dernier de ses Ouvrages Dramatiques, et qui fut jouée, pour la premiere fois, le 8 Janvier 1744 (avec peu de succès)....

Piron aimoit la gloire, sans néanmoins en être jaloux au point d'en perdre le repos. Mais, tandis qu'il se consoloit du peu de réussite de *Fernand Cortès*, la fortune lui préparoit des peines autrement sensibles que celles qu'il avoit éprouvées jusqu'alors.

Il falloit user d'une grande économie pour pouvoir vivre honorablement avec le modique revenu dont Piron et sa femme jouissoient. La moindre dépense extraordinaire étoit capable non-seulement de les gêner beaucoup, mais encore de les déranger. Forcés de déménager trois fois, en très-peu de tems, Madame Piron regrettoit les frais que ces déplacemens successifs et imprévus occasionnoient. Le dernier déplacement, sur-tout, lui causa le plus grand chagrin, parce qu'il s'agissoit encore moins d'intérêt pécuniaire que de procédé.

Une espece d'ami, homme de qualité, au bonheur et à la fortune duquel Madame Piron avoit contribué, voyant sa répugnance à changer si souvent de maison, lui offrit un appartement dans son hôtel. Il mit au loyer un prix assez honnête. L'appartement demandoit quelques dé-

penses indispensables, et même assez fortes, avant que de pouvoir être occupé. M. et Madame Piron firent ces réparations à leurs frais. A peine en avoient-ils joui six mois que le propriétaire leur donna congé, sous prétexte que sa belle-mere trouvoit à redire qu'il logeât un Poëte chez lui. Il disoit vrai; mais n'auroit-il pas dû combattre la ridicule aversion de cette femme pour les Poëtes? Il agit, au contraire, avec ses hôtes comme s'ils eussent été des étrangers, et les pressa vivement de sortir de leur appartement. Ce procédé fit une impression si profonde sur Madame Piron, que, de ce moment-là même, son esprit se troubla. Son mari tenta vainement de la tranquilliser : elle étoit frappée; et son triste état, auquel se joignit, quelques jours après, une paralysie, parut bientôt sans remede.

C'est alors que Piron connut, pour la premiere fois, la tristesse. Affligé de ce cruel accident, qui n'avoit pas altéré la douceur du caractere de sa femme, il ne voulut jamais l'abandonner à des soins étrangers. Continuellement occupé d'elle, et secondé de sa niece, (devenue depuis Madame Capron) il lui administroit les

secours dont elle avoit besoin, et n'épargnoit rien pour lui rendre sa situation moins malheureuse.

Cependant, son revenu, trop modique, ne pouvoit suffire à la dépense qu'exigeoient les remedes et les soins nécessaires à la malade. Il se voyoit à la veille de la perdre, et, avec elle, le revenu qu'elle avoit apporté, lorsque le Maréchal de Saxe informé du sort qui menaçoit Piron, lui envoya cinquante louis. Il accompagna le présent d'une lettre si honnête et si obligeante que Piron ne put refuser; car il étoit fort éloigné de mendier des bienfaits: il conservoit même une certaine fierté, qui, dans une ame naturellement élevée, loin de s'affoiblir, se fortifie par l'adversité. On peut dire aussi qu'il étoit accoutumé aux soins que la Providence avoit toujours pris de lui, et il en eut bientôt de nouvelles preuves.

Au mois de Septembre 1750 il reçut un billet anonyme par lequel on le prioit de se rendre chez le Notaire Doyen. Il s'y rend. Le Notaire lui présente à signer la minute d'un contrat de 600 livres de rente viagere, constituée à son profit, comme en ayant fourni les fonds. A ces mots, Piron

s'imagine que le Notaire se trompe, et lui dit qu'il n'a fourni aucun fonds, et qu'il n'a même jamais possédé une somme aussi considérable. Le Notaire l'assure qu'il ne se trompe point, et il le prie de signer la minute du contrat, sans craindre aucune méprise. Piron, étonné, le questionne en vain : il lui nomme toutes les personnes qui l'honorent de leurs bontés. A toutes ces questions le Notaire ne répond qu'en lui disant de ne pas chercher à pénétrer le mystere, qu'il l'ignore, lui-même, et remet entre ses mains la grosse du contrat, et la premiere année d'avance de sa rente.

Piron, voulant connoître son bienfaiteur, court chez tous ses amis, ses protecteurs, ses connoissances, publier son agréable aventure, la raconte aux uns et aux autres, dans l'espérance que quelqu'un se trahiroit. Quinze jours se passent sans qu'il puisse rien découvrir. Enfin, désespéré de voir ses recherches inutiles, il prit le parti d'écrire, le 15 Septembre 1750, à l'Auteur du Mercure, en le priant de rendre sa lettre publique ainsi que sa reconnoissance. Ce qui fut fait dans le Mercure d'Octobre suivant, page 201.

Par ce moyen il laissoit à son bienfaiteur invisible le plaisir de jouir, en secret, de toute la noblesse de son procédé, et en même tems la satisfaction de voir qu'il n'avoit pas obligé un ingrat. Cette lettre ne produisit aucun éclaircissement; et Piron est mort sans avoir eu la consolation de connoître l'auteur d'une si belle action. C'étoit M. le Marquis de Lassay. Je le sais de la personne même à laquelle il avoit remis les deux mille écus, formant le capital des 600 livres de rente viagere. Cette personne respectable, à plus d'un titre, et qui m'honore de son amitié, depuis long-tems, ne m'a révélé ce secret qu'après avoir appris que Piron, à sa mort, m'avoit fait le dépositaire de ses Ouvrages. Ce secret fait tant d'honneur à la mémoire de M. le Marquis de Lassay, et son acte de bienfaisance est si noble et si rare que je me fais un devoir de le révéler, à mon tour, au Public.

Ce secours inespéré qui assuroit à Piron 600 livres de rente viagere, outre celle que lui avoit constituée le Comte de Livry, étoit une ressource pour lui sur le déclin de ses jours. Rien ne prouve mieux l'intérêt qu'il inspiroit à ceux qui

le connoissoient particuliérement que ces bienfaits multipliés, sans être sollicités ou achetés par de serviles hommages, puisqu'on lui épargnoit même l'embarras du remerciement. Il n'eut pas la satisfaction de partager long-tems avec sa femme cette petite augmentàtion de fortune. Elle mourut le 15 Mai 1751, environ huit mois après. Tout le monde a été témoin de la douleur que cette perte lui causa, et des larmes sinceres et durables qu'elle lui fit répandre.

Il n'en est pas des peines du cœur comme de celles de l'esprit. Celles-ci sont susceptibles de soulagement. Le plus léger rayon d'espoir, le moindre événement heureux les suspend ou les dissipe. Mais quand le cœur est profondément affligé, le calme ne s'y rétablit pas aisément; et tout, jusqu'à la joie même, semble redoubler sa tristesse et nourrir sa douleur. Il lui faut un long tems avant qu'il puisse goûter quelque consolation. Tout ce que Piron avoit souffert depuis sa naissance, du côté de la fortune, n'avoit pas altéré sa gaieté naturelle; où, du moins, s'il s'étoit livré quelquefois à de tristes réflexions, son caractere original n'en avoit pas souffert.

Mais

Mais le chagrin que lui causa la mort de sa femme absorba son ame toute entiere. Il étoit né pour sentir, plus qu'un autre, combien il est difficile de supporter la privation des douceurs mutuelles, réservées aux liens heureux d'une union fondée sur l'amitié, l'estime et la reconnoissance.

Madame Piron jouissoit d'une grande considération parmi les personnes qui aimoient son mari. Elle avoit gagné l'estime de Madame de Tencin, qui se connoissoit en mérite, et dont la maison étoit ouverte à quelques Gens-de-Lettres, qu'elle appeloit *ses Bêtes*. Piron étoit du nombre, et faisoit les beaux jours de cette ménagerie. Chacun y parloit son langage. C'étoit là que le bel-esprit, devenu Géomettre, expliquoit son systême des mondes, quittoit et reprenoit, tour-à-tour, le compas et la lyre; que le Métaphysicien analysoit le cœur et l'esprit, d'une maniere si subtile, et dans un jargon si précieux qu'on ne l'entendoit pas, et qu'il ne s'entendoit peut-être pas lui-même; c'étoit là que l'Antiquaire vouloit fixer le tems, éclaircir les ténebres des siecles fabuleux, et ne manquoit pas d'ajouter

ses propres conjectures à d'autres conjectures plus antiques; c'étoit là que l'Historien, aussi brusque que la vérité, dont il affectoit d'être le partisan, traçoit les portraits d'*Acajou* et de Louis XI, puis, comme Philosophe, méditoit les *Considérations sur les mœurs*, et *Les Confessions du Comte de* * * *; que le docte Médecin parloit la langue de tous les Savans, et très-peu celle de son art: enfin c'étoit là que se rassembloient les beaux-esprits du tems et les Savans à prétentions. Madame de Tencin, digne de les présider, n'y étoit point un personnage muet. Elle payoit, comme les autres, son tribut par des Ouvrages pleins d'esprit et d'agrémens. Souvent même elle inspiroit *ses Bêtes;* et Piron a composé pour elle plusieurs Pieces charmantes.

Ce fut chez elle que feu M. Languet, Curé de Saint-Sulpice, rencontra Piron, sans le connoître. Elle le lui présenta comme un compatriote, qui faisoit honneur à la Bourgogne, et le nomma. « Quoi! c'est vous, Monsieur Piron? dit le » Pasteur. Je suis ravi de vous voir! N'êtes-vous » pas le fils d'un Piron, Apothicaire à Dijon, » et que j'ai beaucoup connu? Il avoit les bras

» si longs !.... » — « Ah ! Monsieur le Curé, » que vos mains n'étoient-elles au bout, répartit » Piron ! mon sort seroit bien différent ! » M. Languet continua, en riant de l'exclamation : « Mais il y a long-tems que vous demeurez sur » ma Paroisse, et il est étonnant qu'à titre de » compatriote et de paroissien vous ne soyiez pas » venu me voir, et que je ne vous connoisse » point !.... » — « Cela n'est pas si étonnant que » vous le pensez : c'est que vous connoissez » mieux vos vaches (1) que vos brebis, lui ré- » pondit Piron ! » M. Languet trouva, comme les autres, la plaisanterie très-bonne, et invita Piron à le venir voir souvent. Il n'en manqua pas l'occasion ; et, depuis, il eût immortalisé cet illustre et pieux Pasteur, par l'Ode qu'il a intitulée *Le Temple de Saint-Sulpice*, si les charités et les grands établissemens que ce Pasreur a faits

(1) Allusion au revenu que la Communauté de l'Enfant Jésus, fondée par cet illustre Pasteur, sur sa Paroisse, tire d'une certaine quantité de vaches, dont le lait sert à faire le plus excellent beurre. (Note de M. Rigoley de Juvigny.)

pour la Religion n'avoient pas irrévocablement assuré son immortalité.

Malgré les droits incontestables de Piron aux honneurs littéraires, sa modestie, autant que son indifférence, l'en avoit toujours éloigné; mais ses amis et ses protecteurs s'en occupoient pour lui. La mort de l'Abbé Terrasson laissa, en 1750, une place vacante à l'Académie Françoise. Plusieurs Académiciens, et, sur-tout, MM. de Fontenelle, de Boze, l'Abbé Sallier et Crébillon, pere, engagerent Piron a se présenter, quoiqu'ils n'ignorassent pas toutes les plaisanteries qu'il se permettoit, et, sur-tout, le propos qu'il tint un jour à un de ses amis, en passant dans le Louvre : « Tenez, voyez-vous ? » lui dit-il, en lui montrant l'Académie Fran» çoise; il sont là quarante, qui ont de l'esprit » comme quatre ! » Ils étoient trop sensés pour lui en faire un crime, et ils rioient les premiers de ce bon mot. Ils le déterminerent à faire les visites d'usage, en l'assurant que si, contre leur attente, il n'avoit pas les voix à cette élection, il les auroit toutes à la suivante, sans exiger de lui de nouvelles démarches.

Il remplit donc le cérémonial accoutumé, non avec cette gravité religieuse qu'observent ordinairement les candidats, mais très-gaiement, et, peut-être, un peu trop cavaliérement, au gré de quelques Académiciens austeres sur l'étiquette. Entre autres plaisanteries, il laissa chez un des trente-neuf électeurs, Nivelle de La Chaussée, son billet, sur lequel étoient écrits ces deux vers amphigouriques, tirés de je ne sais quelle Piece de ce triste pere du comique larmoyant :

« En passant par ici j'ai cru de mon devoir
» De joindre le plaisir à l'honneur de vous voir. »

Des visites si peu sérieuses n'indisposerent ouvertement personne contre lui ; du moins, il le crut. On l'assura même que les suffrages se réunissoient en sa faveur. Le Directeur de l'Académie, lui-même, acheva de le persuader, en lui disant de prendre tout le tems nécessaire pour composer son Discours de réception. Piron l'en remercia, et lui répondit : « Ne vous inquiétez » point de cette corvée. Nos deux Discours sont » déja faits. Ils seront prêts du jour au lende- » main de mon élection.... » — « Comment cela ?

» lui demanda le Directeur, d'un air surpris. »
— « Comment cela ? répartit Piron. Le voici.
» Je me leverai ; j'ôterai mon chapeau, puis, à
» haute et intelligible voix, je dirai : *Messieurs*
» *grand merci !* Et vous, sans m'ôter votre cha-
» peau, vous me répondrez : *Monsieur, il n'y a*
» *pas de quoi.* » A ces mots, le Directeur partit d'un faux éclat de rire, lui tourna le dos, et le laissa dans l'incertitude de savoir s'il avoit bien ou mal pris la plaisanterie, et s'il ne s'en serviroit pas pour lui nuire auprès de ses confreres.

Quoi qu'il en soit, le jour de l'élection arrivé on y procéda ; et, contre toutes les apparences, qui étoient pour Piron, l'Abbé de La Bletterie fut élu. Piron, de ce moment, se crut dégagé pour toujours ; mais, quelques heures après, on vint lui dire que la nomination de l'Abbé de La Bletterie avoit déplu au Roi, et que l'Académie avoit ordre de procéder à une autre élection. Comme l'exclusion n'avoit été donnée à l'Abbé de La Bletterie que pour cause de jansénisme, Racine, le fils, digne, à toutes sortes de titres, du fauteuil académique, et qui faisoit aussi des démarches pour l'obtenir, se

retira, dans la crainte qu'étant également soupçonné d'être Janséniste, il n'essuyât le même désagrément.

Ces deux concurrens écartés, le champ de bataille demeuroit à Piron. On lui persuada de ne pas désemparer. Il céda; mais à regret. L'exclusion de l'Abbé de La Bletterie et la retraite de Louis Racine firent du bruit. Les agréables de la Cour et de la Ville en plaisantoient, et rioient sur-tout de voir l'Écrivain licencieux l'emporter sur deux rigoristes avérés. Ces propos étant parvenus jusqu'à Piron, il se hâta de fermer la bouche à ces mauvais plaisans. Il écrivit à l'Abbé Sallier, et lui envoya son désistement, en le priant de le faire agréer à l'Académie. A peine sa lettre étoit-elle partie que M. Melot, son compatriote, Garde des Manuscrits de la Bibliotheque du Roi, l'un des plus savans hommes de l'Europe, le plus modeste, en même tems, et le plus estimable, arrive chez Piron, les larmes aux yeux, et lui apporte une lettre de M. Boyer, Évêque de Mirepoix, écrite à l'Abbé Sallier, par laquelle il chargeoit cet Académicien « d'engager

» Piron à renoncer à son droit, et d'attendre la » ptemiere place vacante, et pour cause ; qu'il » pouvoit l'assurer, en même tems, qu'il seroit » alors le premier à lui donner sa voix. » M. Melot, porteur d'une nouvelle qu'il croyoit devoir affliger Piron, fut bien soulagé quand celui-ci lui dit : « J'ai tout prévu. Vous trouverez à votre » retour chez l'Abbé Sallier la lettre que je » viens de lui écrire, en lui envoyant mon désis- » tement ; et par-là vous verrez que la prudence » du Poëte égale la délicatesse du Prélat. » Les choses en demeurerent là, et M. de Mairan fut élu.

Il est aisé de voir qu'on avoit desservi Piron auprès de M. l'Évêque de Mirepoix. Nivelle de La Chaussée, ennemi déclaré de Piron, tint sur son compte, au Prélat, des propos plus que désavantageux. Il appuya sur le scandale et l'indécence de ses écrits licencieux, et eut la mauvaise foi de taire le repentir sincere qui devoit les lui faire pardonner. La délation réussit, et Piron s'en embarrassa peu. Il n'imaginoit pas qu'il auroit encore à la redouter par la suite.

Trois ans après, au mois de Mai 1753, M. Languet, (1) Archevêque de Sens, mourut. Nouvelle place vacante à l'Académie Françoise. Piron étoit bien éloigné de songer à se remettre sur les rangs ; lui qui, dans tous les tems, avoit montré la plus grande indifférence pour les honneurs académiques. Cependant, ses amis, ses protecteurs et les Académiciens, eux-mêmes, le solliciterent si vivement de reprendre ses droits, qu'il eut la foiblesse d'y consentir. On lui dit, au surplus, qu'il n'auroit aucune démarche à faire, que toute l'Académie étoit si parfaitement d'accord à son sujet qu'elle l'exemptoit de faire les visites accoutumées. Vaincu par tant d'instances, il attendit tranquillement son sort, sans le desirer, ni le craindre, et il fut élu, d'une voix unanime.

Il y avoit néanmoins un faux frere, qui porta l'Ode licencieuse de Piron à l'Évêque de Mirepoix, lequel, déja prévenu par Nivelle de La Chaussée, alla sur le champ chez le Roi, pour

(1) Frere du Curé de Saint-Sulpice, dont il a été parlé plus haut.

le supplier de faire casser l'élection. Le Roi lui en ayant demandé la raison : « La voilà, Sire, dans » cet écrit scandaleux que j'apporte à Votre Ma- » jesté. » Le Prince, ne sachant pas ce que cet écrit contenoit, ordonna au Prélat de lui en faire la lecture, afin de condamner et d'exclure l'Auteur en connoissance de cause. L'Evêque déploie l'écrit, en suppliant le Roi de le dispenser de faire la lecture d'une Piece qui blesse cruellement la pudeur. Sa Majesté prit alors le papier, et dit à l'Évêque d'écrire à l'Académie qu'elle eût à lui rendre compte de cette élection.

Le Président de Montesquieu, Directeur de l'Académie alors, fut député vers le Roi. Sa Majesté lui dit qu'il falloit nommer un autre sujet que l'Auteur de l'Ouvrage licencieux qu'on lui avoit remis. M. de Montesquieu, qui aimoit Piron, et qui depuis cette malheureuse exclusion n'a cessé de l'appeler son cher Confrere, voulut hasarder de le justifier ; mais le Roi ne répondit rien.

Désespéré de ce mauvais succès, qui perdoit à jamais Piron, il vola chez la Marquise de Pompadour, et après lui avoir cité plusieurs exemples

d'Académiciens, ses Confreres, qui n'auroient jamais été admis si on les eût traités avec la même rigueur, après s'être cité lui même pour exemple, il ajouta : « Quoi! Madame, en nommant, tout » d'une voix, le pauvre Piron, sans qu'il y eût » songé, nous avons cru lui faire un honneur ex- » traordinaire, et nous ne lui aurions attiré » qu'une disgrace affreuse, capable de le con- » duire au tombeau! Ah! daignez réparer le torr » que l'envie lui a fait, et prenez-le sous votre » protection, en diminuant aux yeux du Roi une » faute que la haine a trop envenimée! » La Marquise n'eut pas besoin d'être sollicitée davantage. Elle en parla au Roi, le même jour, avec l'intérêt le plus vif; et Sa Majesté ayant demandé ce que pouvoit valoir une place de l'Académie Françoise, elle accorda sur sa cassette à Piron une pension annuelle de mille livres. Celui-ci ignoroit encore tout ce qui s'étoit passé lorsqu'il reçut une lettre d'un de ses protecteurs, qui avoit montré le plus de zele pour son élection. Cette lettre portoit : « Je vous félicite, mon cher Piron, » de ce que vous n'avez pas à vaincre votre répu- » gnance; et je vous demande pardon de l'avoir

» combattue quelques momens. Vous aviez bien » raison, et vous voilà ce que vous vouliez être ; » c'est-à-dire, libre. Que la joie que vous en aurez » vous rende aussi gai que la crainte d'être élu » vous avoit rendu triste et morne ! » C'étoit lui annoncer, assez clairement, que sa nomination n'auroit pas lieu. Sur ces entrefaites arrive chez Piron l'Abbé Trublet, qui lui confirme, en soupirant, qu'il n'a plus d'espérance. « Grand » merci, l'Abbé ! lui dit Piron. Je vous ai enfin » corrigé de la fureur de porter de mauvaises » nouvelles ! Embrassez-moi, félicitez-moi et me » contez comment les choses se sont passées ? » L'Abbé commençoit à peine son récit qu'on apporte, de la part du Président de Montesquieu, un billet à Piron. Il s'empresse de l'ouvrir, le lit, et, transporté de joie : « Ah ! dit-il à l'Abbé » Trublet, vous me cachiez la moitié de mon » bonheur. Tenez, lisez ; M. de Montesquieu » m'annonce que le Roi m'a gratifié d'une pen- » sion de mille livres, sur sa cassette, pour me » dédommager de la place de l'Académie. » L'Abbé Trublet l'embrassa et le félicita sur cette agréable nouvelle. Quelle douce satisfac-

tion

tion, en effet, pour Piron ! Ce bienfait accordé par le meilleur des Rois consola le Poëte persécuté, et pénétra son cœur d'une éternelle et respectueuse reconnoissance.

A cette faveur royale se joignit un honneur extraordinaire, que l'Académie n'avoit encore accordé à personne. Sensible à tout ce qui étoit arrivé à Piron, au sujet de son élection, elle lui députa quatre Académiciens, MM. de Mairan, Mirabeau, l'Abbé du Resnel et Duclos, pour lui témoigner l'intérêt qu'elle prenoit à la grace que le Roi venoit de lui accorder, et, en même tems, le regret sincere qu'elle avoit de ne pouvoir pas, suivant le vœu général de la Compagnie, le compter au nombre de ses membres. Les députés eurent lieu d'être satisfaits de la maniere reconnoissante et respectueuse avec laquelle il les reçut; mais ils ne purent s'empêcher de lui marquer leur surprise de sa sérénité. « Elle n'est » point héroïque, Messieurs, leur dit-il, puisque » tout se termine à une faveur royale, que je » n'ai pas plus sollicitée, ni espérée que ma no» mination, et que j'ai encore moins méritée » que ma disgrace. »

Peu de jours après cette députation, comme il étoit à dîner, on frappa à sa porte. Le domestique ouvre, et trouve un homme rangeant des bouteilles. Piron se leve de table, voit les bouteilles, interroge le porteur. Une voix de Stentor lui crie, du bas de l'escalier : « Prenez toujours » et buvez. Ce sont quarante bouteilles de vin » d'Espagne, le plus exquis.... Porteur acheve et » descends vite ; je t'attends. » — « Mais encore » faut-il savoir de quelle part ? demande Piron à » la voix. » Point de réponse. Le porteur finissant de poser les bouteilles reprend sa hotte et s'enfuit.

Cette aventure jette Piron dans le plus grand étonnement. Ce n'est pas qu'il ne fût accoutumé, comme on l'a déja vu, à des bienfaits anonymes. Cependant, il se baisse et compte les bouteilles : « Quarante bouteilles, s'écrie-t-il ! On en donne » douze, vingt-quatre, cinquante ; mais qua- » rante ! ce nombre n'est point ordinaire : il » cache absolument un mystere qu'il faut que je » devine.... Quarante bouteilles ! Ce ne peut » être qu'un présent des Quarante de l'Académie, » ou une galanterie Espagnole faite à une Muse

» Bourguignonne ! » Parmi les quarante bouteilles il s'en trouva une dont le goulot étoit cassé net, et, cependant, elle étoit bouchée comme les autres. « Oh ! pour le coup, dit Piron, cette » bouteille confirme ma conjecture. Elle est le » contingent du Président de l'Académie nais- » sante de Berlin, l'illustre Géometre Mauper- » tuis, lequel étant en froid avec moi, depuis » quelque tems, aura voulu calculer la somme » du plaisir qu'il est forcé de me procurer, à » l'exemple de ses Confreres, en me fournissant » son quarantieme, moins un goulot. Ce pro- » blême est aisé à résoudre ! »

Plein de son idée, il écrit à l'Académie, et commence sa lettre par ces beaux vers que La Fontaine met dans la bouche du paysan du Danube : (1)

« *Romains, et vous, Sénat, assis pour m'écouter,*
» *Je supplie, avant tout, les Dieux de m'assister.*
» *Veuillent les immortels, conducteurs de ma langue,*
» *Que je ne dise rien qui doive être repris !*

(1) Fable septieme de son onzieme Livre.

» *Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits.*
» *Rien qui ne gâte une harangue....* »

« Messieurs, depuis que, de votre mouve-
» ment, vous daignâtes m'honorer de vos suf-
» frages, et que, par vos officieuses représenta-
» tions, il a plu au Roi, qu'on avoit indisposé
» contre moi, de substituer à l'honneur, peu
» mérité, que vous m'avez fait, des bontés en-
» core moins méritées, je vous dois des remercî-
» mens, et je les médite; mais souffrez que je les
» differe encore quelque tems, et que je m'oc-
» cupe aujourd'hui tout entier de l'objet qui me
» fait prendre la liberté de vous écrire. Je reçois,
» dans le moment, quarante bouteilles de vin
» d'Espagne, sans avoir pu me procurer la satis-
» faction de savoir à qui je suis redevable d'un
» cadeau si galant et si fort de mon goût. Je suis,
» à la vérité, dans la singuliere habitude de cette
» espece de torture. En bon Philosophe, je tâche
» de m'y faire, et je m'y fais. Mais ici un peu
» fondé sur les circonstances, je m'avise, et je
» me plais dans l'idée que c'est vous, Messieurs,
» qui vous êtes divertis à faire cette galanterie Es-

» pagnole à une Muse Bourguignonne. Ma mo-
» destie, néanmoins, me jette dans l'incertitude,
» et c'est la premiere fois que je ne veux point
» l'écouter. Je suis trop glorieux des bontés que
» vous me témoignez. Il ne me reste qu'une
» grace à vous demander, c'est de me continuer
» ces mêmes bontés après ma mort. Daignez être
» les dépositaires de mes dernieres volontés. Je
» les joins ici, telles que la franchise, dont j'ai
» fait profession toute ma vie, me les a dictées.
» J'emporterai dans le tombeau la reconnoissance
» éternelle que vous m'avez inspirée. Heureux de
» mourir après vous avoir donné des preuves du
» profond respect avec lequel je suis, Messieurs,
» votre admirateur, Piron. »

Son testament étoit à la suite de cette lettre. Le voici.

« Je me recommande à la postérité. J'espere
» plus dans son indulgence que dans celle de mes
» contemporains. Comme j'ai toujours fui la
» vaine gloire, et que je crains qu'une main
» amie ou ennemie ne barbouille mon tombeau

» d'une platte ou méchante épitaphe, je veux » qu'on n'y grave que celle-ci :

» Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
» Pas même Académicien. » (1)

« Je laisse mes Ouvrages en proie à tous les » Journalistes, de quelque pays, profession, qua- » lité et secte qu'ils soient, sauf l'hypotheque » des Satyriques, des Critiques, des Compila-

(1) Piron avoit d'abord fait son épitaphe de cette maniere :

« Ci-gît.... qui ? quoi ? Ma foi ! personne, rien.
» Un qui, vivant, ne fut valet, ni maître,
» Juge, Artisan, Marchand, Praticien,
» Homme des champs, Soldat, Robin, ni Prêtre,
» Marguillier, même Académicien,
» Ni Franc-Maçon. Il ne voulut rien être,
» Et véquit nul ; en quoi, certe, il fit bien ;
» Car, après tout, bien fou qui se propose,
» Venu de rien, et retournant à rien,
» D'être, en passant, ici-bas quelque chose. »

« Pour le soulagement des mémoires, et pour le » mieux, il avoit cru, disoit-il, devoir réduire cette » épitaphe aux deux vers rapportés ci-dessus. »

» teurs, des Plagiaires et des Commentateurs. Le » grand Corneille ne leur étant point échappé, il » y auroit de l'indécence à moi, du ridicule » même, de ne pas me laisser tourmenter, fouiller » et saisir par ces Barragers. »

« Je légue aux jeunes insensés qui auront la » malheureuse démangeaison de se signaler par » des écrits licencieux et corrupteurs ; je leur » laisse, dis-je, mon exemple et mon repentir » sincere et public. »

« Je laisse, enfin, mon cœur à l'immortelle » Académie Françoise, et la supplie de vouloir » bien recevoir à gré ce petit diamant, assez » précieux par sa rareté, n'y ayant chez le Mogol » même aucuns joyaux qui vaillent un cœur » vraiment reconnoissant. »

Sa lettre et son testament écrits, il prend son verre rempli de vin d'Espagne, et, s'adressant à sa niece : « Voilà, dit-il, mes grandes affaires » faites. Dût ce verre de vin terminer ma vie, » j'aurois, du moins, le plaisir de la finir aussi » délicieusement que ce drôle d'Anglois qui, » ayant le choix du genre de sa mort, aima mieux » se noyer dans une tonne de malvoisie que de

» se faire ouvrir les veines, comme Sénèque! »
Puis après avoir bu la moitié de son verre :
« Quel parfum, s'écria-t-il!

» Ah! qu'il est bon! c'est la liqueur choisie,
» Le pur nectar, la céleste ambroisie
» Qu'on sert aux Dieux dans leur félicité!
» Boire à longs traits de cette malvoisie,
» C'est partager leur immortalité! »

La niece rioit de tout son cœur de la gravité comique avec laquelle il rendoit ses actions de graces. « Mais, mon oncle, lui dit-elle, si ce » n'est pas l'Académie qui vous a fait ce cadeau, » voilà toutes vos belles actions de graces per- » dues? » —— « Non, ma fille, non; que ce » soit l'Académie ou tout autre qu'elle, j'aime- » rois mieux ne boire que de l'eau toute ma vie » que de passer pour un ingrat! »

Il persista donc à vouloir que les quarante bouteilles de vin d'Espagne fussent un présent de l'Académie Françoise, et il envoya sa lettre de remercîment à l'Abbé Sallier, son compatriote et son ami. L'Abbé vint, sur le champ, le désabuser, et rire avec lui de sa plaisante erreur. Dès que Piron fut certain qu'il s'étoit trompé dans

ses conjectures, il jetta ses soupçons de reconnoissance sur M. le Comte de Maurepas. Ils étoient d'autant mieux fondés que ce Ministre, protecteur né des Sciences et des Lettres, avoit toujours honoré Piron de ses bontés.

Tant d'intérêts réunis en sa faveur le dédommageoient bien d'être privé d'une place à l'Académie Françoise, dont il suffit d'être reconnu digne, quand même on ne l'obtiendroit pas. Il est difficile, d'ailleurs, d'avoir de meilleurs titres pour arriver au Temple de Mémoire que son *Gustave* et sa *Métromanie*. Au reste, si la postérité, pour sauver un nom de l'oubli, n'avoit jamais consulté que les registres de l'Académie, que seroient devenus tant de noms, vraiment immortels, qui ne s'y trouvent point inscrits ? Il en est souvent des honneurs académiques comme de certaines charges ou dignités dont les droits et les prérogatives ne s'étendent pas au-delà de la vie du titulaire. Ainsi, quoiqu'il soit glorieux d'obtenir les premiers honneurs de la République des Lettres, si l'on veut survivre à cette gloire, il faut qu'elle soit acquise par un mérite réel et des talens distingués. Elle eût été la récompense

de Piron, si la haine et la jalousie ne la lui eussent pas arrachée. La conduite que l'Académie tint à son égard, dans cette fâcheuse circonstance, fut bien flatteuse pour lui, et digne de cette Compagnie également illustre et respectable. La dispense qu'elle lui accorda de faire les visites d'usage est une grace qu'elle n'avoit encore accordée qu'à Bernard de La Monnoye, son compatriote et l'ami intime de son pere.

La pension de mille livres que le Roi venoit d'accorder à Piron le mettoit en état d'attendre d'autres graces. Il y avoit quarante ans, et plus, que ce Poëte étoit célebre lorsque le Privilége du *Mercure* fut donné à Boissy, au mois d'Octobre 1754. Le Roi eut la bonté de se ressouvenir du Poëte Bourguignon, et de lui assigner sur le produit du *Mercure* une pension annuelle de 1200 livres, pour en jouir du premier Janvier 1755. Cette pension fut portée à 1800 livres, en 1758, et fixée enfin à 2000 livres, en 1761. Ces graces lui furent annoncées successivement par M. le Comte de Saint-Florentin, depuis devenu Duc de La Vrilliere, à la protection duquel non-seulement Piron, mais un grand nombre de Gens-

de-Lettres ont dû les récompenses qu'ils ont obtenues.

Qui n'eût pensé être pour jamais à l'abri des coups de la fortune avec une pension de 2000 livres ? Cependant le *Mercure* tomba dans un tel discrédit que les pensions cesserent d'être payées. Les intéressés tinrent entr'eux plusieurs assemblées pour trouver les moyens de soutenir cet Ouvrage périodique ; mais Piron leur répétoit toujours : « Eh ! Messieurs, comment voulez-» vous que ce qui est *au-dessous de rien* (1) pro-» duise quelque chose et vous fasse vivre ? Ce-» pendant, si, pour le bien commun, il faut » faire quelque réduction sur les pensions, je » consens qu'on commence par la mienne, qu'on » la supprime même toute entiere ; quelque be-» soin que j'en aie, je la sacrifierai, de tout » mon cœur. Je ne l'ai point demandée, parce » qu'il ne m'est jamais venu dans la pensée que » je la méritasse ; et j'aime encore mieux ne rien

(1) C'est la qualification que La Bruyere donnoit au *Mercure*, et que Piron se plaisoit souvent à répéter.

» avoir que de mériter rien, ici sur-tout où, » tiré en ligne pour 2000 livres, je ne saurois ser- » vir qu'à nuire. » Quelle différence de ce langage, si modeste et si simple, dans la bouche d'un homme qui avoit fait ses preuves de génie, et qui étoit alors âgé de soixante et treize ans, au langage présomptueux de certains talens très-douteux, et d'un mérite souvent équivoque, qui briguent et obtiennent de pareilles récompenses! On n'accepta point la proposition de Piron, et l'on attendit des jours plus heureux.

Les obstacles qui avoient éloigné Piron de l'Académie Françoise n'empêcherent point l'Académie de Dijon de l'adopter. La Capitale de la Bourgogne voyoit, avec complaisance, la gloire de son nouveau Lycée devenir, de jour en jour, plus brillante, par le nombre de Savans illustres qui en faisoient l'ornement, lorsqu'en 1731 on proposa à Piron d'y venir prendre place. Il pleuroit encore la mort de sa femme, et un an presqu'écoulé n'avoit point suffi à sa douleur. Peu sensible à tout ce qui pouvoit flatter son amour-propre, il répondit modestement aux propositions qu'on lui fit, et refusa constamment un

un honneur auquel, selon lui, il ne pouvoit, ni ne devoit prétendre.

Cependant, plus l'Académie de Dijon acquéroit de célébrité, plus elle étoit jalouse du choix de ses Membres, destinés à soutenir et à augmenter sa gloire. Elle regrettoit de ne pas voir inscrit sur ses registres le nom d'un compatriote tel que Piron. Elle redoubla donc ses instances en 1762 : elles furent si pressantes, et, en même tems, si honorables pour lui qu'elles l'ébranlerent. M. de Brosses, alors Président à Mortier, et qui est devenu depuis Premier Président au Parlement de Dijon, se trouvant à Paris, l'alla voir. La visite de ce savant Magistrat, également recommandable par son étude profonde des Loix et par son intégrité, par ses connoissances, par la variété, le nombre et l'utilité de ses curieux et savans écrits, acheva de le déterminer. Il accepta l'honneur que l'Académie vouloit bien lui faire, et il y fut reçu le 11 Juin 1762. Ce qui le flatta le plus fut de voir son nom mêlé à ceux des Bouhier, des Crébillon, des Buffon, qui feront, à jamais, la gloire non-seulement de la Province de Bourgogne, mais de la France en-

tiere. (1) Eh ! quelle Province, quelle Ville autre que la Bourgogne et Dijon peuvent se vanter

(1) Quand Piron eut été admis à l'Académie de Dijon, il écrivit au Président Richard de Ruffey (du Parlement de Bourgogne, et Membre de cette même Académie) : « Eh ! quelle place voulez-vous que j'occupe » dans notre Académie, parmi tant de génies origi» naux et sublimes, qui y répandent le plus grand » éclat? Notre bonhomme Rameau, avec la plus pe» tite dose de gros sens commun, tout brut et sans ma» nége, n'a-t-il pas, de son seul génie, écrasé tous les » Troubadours de Provence et d'Italie ? Notre fier Cré» billon, (devant Apollon soient ses mânes !) avec une » très-légere étincelle de ce que le vulgaire appelle es» prit, et n'ayant que son génie, tout nud, ne laisse» t-il pas un aspic dévorant, et le vautour de Promé» thée au cœur envieux?.... Je ne vous parlerai point » de M. de Buffon; cet homme de génie appartient à » l'univers. J'entends les Normands se vanter d'avoir » produit Malherbe, Saint-Évremond, Chaulieu, Fon» tenelle; pas un mot de Corneille!.... » (Note de M. Rigoley de Juvigny.)

L'univers entier déplore, en effet, actuellement la perte de M. de Buffon. Cette perte, que l'on vient de faire, tout récemment, doit affliger particuliérement la Bourgogne, parce qu'il lui avoit consacré une grande partie de son tems, qu'il alloit passer à étudier et à

d'avoir donné naissance à un si grand nombre d'hommes illustres et véritablement grands ? Cette Province est la seule, si l'on veut parcourir tous les Arts, toutes les Sciences, toutes les branches diverses de la Littérature, qui ait à se glorifier, à l'exemple de la Grece et de l'ancienne Rome, d'avoir produit, dans tous les genres, des génies du premier ordre. Le bel-esprit ne paroît pas avoir encore ravagé cette heureuse contrée. C'est aux ombres immortelles des Bossuet, des Bouhier, des La Monnoye, des Crébillon, des Piron, à veiller sur elle, et à la défendre des attaques de cet ambitieux ennemi du génie !

Quelle influence, en effet, ces excellens mo-

---

peindre la nature, avec des couleurs aussi vraies, aussi variées, aussi admirables, et qui dureront autant qu'elle, dans le sein de sa famille, dans le lieu où il prit naissance et où il avoit de superbes et immenses possessions ; mais la France, l'Europe et le monde entier, qu'il nous a si bien fait connoître, et dont il étoit si bien connu, si révéré et si chéri, regretteront, à jamais, ce grand homme, si justement célébre, à tant de titres.

deles ne doivent-ils pas avoir sur les esprits ? Qui ne brûlera pas comme eux du desir d'illustrer sa Patrie ? Quelle élévation leur renommée ne doit-elle pas porter dans l'ame de celui qui a eu le bonheur de respirer, en naissant, le même air qu'ils ont respiré ? En un mot, quel pouvoir leur exemple n'aura-t-il pas sur l'amour-propre honnête qui fera ses efforts pour les imiter, les suivre, les égaler, les surpasser même, s'il est possible ? C'est ainsi que le cœur de Piron s'enflamma. Cette foule de Savans, de tout rang et tout état, frappa ses premiers regards. Dès-lors il jura de suivre leurs traces, et remplit son serment, malgré les obstacles que la fortune ne cessa de lui opposer.

Jamais l'amour de la Patrie n'eut plus d'empire sur un cœur que sur le sien. Glorieux d'être né Bourguignon, il conçut, malheureusement trop tard, le dessein de faire l'éloge des Hommes illustres de sa Province ; mais il n'a fait qu'ébaucher cet Ouvrage, qu'il commença dans un tems où il étoit presqu'aveugle. On doit regretter qu'il n'ait pu l'achever. Il s'étoit fait une si haute idée de l'état d'Homme de Lettres, qu'on ne

doit point être étonné de la fierté avec laquelle il en soutenoit la noblesse. Il ne souffrit jamais qu'on osât la rabaisser en sa présence ; et c'est ce qu'il fit sentir à un grand Seigneur, dans l'appartement duquel il étoit près d'entrer, au moment où celui-ci reconduisoit une personne qualifiée. « Passez, Monsieur, dit le maître du lo» gis à la personne qui s'arrêtoit par politesse ; » passez, ce n'est qu'un Poëte. » —— « Puisque » les qualités sont connues, répartit Piron, je » prends mon rang, » et il passa le premier. Il ne devoit point à la réflexion de pareilles réparties : elles lui étoient inspirées, sur le champ, par cette élévation qui régnoit naturellement dans son ame.

Si l'éducation qu'on reçoit sous des maîtres habiles consiste dans les leçons de sagesse et de vertu qui forment le cœur, et dans les bons préceptes qui développent l'esprit et le rendent propre à embrasser les sciences humaines, si à ces leçons et à ces préceptes l'éleve joint des dispositions heureuses, et que, pour surcroît d'encouragement, il trouve encore au sein de sa famille des modeles et des exemples, personne ne reçut

une meilleure éducation et n'en profita mieux que Piron. Malgré les peines qui traverserent les trois quarts de sa vie, il perfectionna ses talens naturels par l'étude des grands modeles de l'antiquité Grecque et Romaine. La langue d'Homere lui étoit aussi familiere que celle de Virgile. Il paroît donc que ceux qui lui reprochent une certaine dureté de style et un défaut de goût et d'harmonie se trompent en l'attribuant à son peu d'éducation. Ils abusent de l'aveu qu'il a fait souvent, non pas de son peu d'éducation, mais d'une privation de fortune, qui ralentit ses progrès. S'il eût été privé de goût, s'il eût méconnu l'harmonie, auroit-il senti si vivement celle qui fait le charme de la Poésie d'Homere, de Virgile et d'Horace ? auroit-il admiré Corneille ? auroit-il éprouvé ce doux ravissement que produisent les vers de Racine, qu'il savoit par cœur ? Il admiroit son style inimitable, qu'on ne trouve depuis dans aucun de nos Poëtes, sans exception, et qu'aucun de nos Poëtes à venir ne ressuscitera peut-être jamais. Cette dureté prétendue, qu'une critique injuste et jalouse exagere, et qu'elle a aussi reprochée à Crébillon, tient à la maniere

forte dont ils concevoient leurs pensées. C'est même ce qui distingue particuliérement le génie, de l'esprit. Le génie ne produit que des beautés mâles, dont les graces nerveuses rejettent tout ornement qu'elles ne tiennent pas de la nature. L'esprit, au contraire, ne produit que des beautés délicates, soumises aux caprices des goûts divers, et dont les graces molles et fugitives ont besoin de toutes les ressources de l'art pour séduire et pour plaire. Les unes sont de tous les tems et de toutes les nations, et arrachent, comme malgré nous, notre admiration; les autres dépendent des lieux, des tems et des circonstances, et le goût qui les admet est inconstant comme elles.

Un reproche que l'on fait encore à Piron tombe sur les premieres Sociétés qu'il fréquenta, et dans lesquelles il contracta, dit-on, cette âpreté, cette rudesse qui choque si fort ses critiques trop délicats. Le ton de la Société peut influer, sans doute, sur ce que le vulgaire appelle, communément, l'esprit; mais ce ton ne change rien au génie. L'esprit imite et le génie crée. L'un est un miroir qui reçoit et réfléchit la lumiere. Le génie

est une flamme divine qui la produit et la répand. Piron, à soixante ans, avoit le même génie qu'à vingt ans, avec cette différence essentielle qu'il l'avoit fortifié par l'expérience et par l'étude.

Ce n'est, en effet, que dans la solitude et le silence du cabinet qu'on peut nourrir son génie, par une réflexion profonde sur soi-même, et épurer son goût par la méditation continuelle des bons Auteurs, anciens et modernes. Quiconque, avec des dispositions heureuses, s'en tiendroit à ne voir et à ne consulter que ce qu'on nomme, souvent mal-à-propos, la bonne compagnie, courroit risque de s'égarer. Je dis plus, la fréquentation prématurée du grand monde, outre qu'elle détourne de l'étude, ne fait que des hommes vains, parce qu'on se hâte d'enivrer de louanges les talens précoces, sous prétexte de les encourager.

Piron fut assez heureux pour n'être point gâté par la fausse louange. Il n'eut d'autre aiguillon que sa verve, et d'autre encouragement que sa propre volonté. Aussi fut-il toujours modeste. Si les Sociétés que la Province lui offrit d'abord n'avoient ni le brillant, ni la légéreté de celles de

Paris, il y rencontroit, du moins, les Bouhier, les Dumay, (1) les La Monnoye et beaucoup d'autres Savans avec lesquels il s'instruisoit ; et, sans doute, ces Sociétés valoient bien la bonne compagnie de la Capitale, où l'on fait si souvent la guerre au bon goût et au bon sens. Au reste, si ses rivaux eussent eu à vaincre, comme lui, les obstacles qu'il a vaincus ; si, comme lui, ils eussent été forcés de lutter, sans cesse, contre la fortune, je doute qu'ils les eussent surmontés avec autant de courage, de gloire et de vraie philosophie.

La célébrité qu'il s'étoit acquise depuis qu'il avoit quitté Dijon, engagea l'Éditeur de la *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne* à lui demander qu'il composât l'article concernant Piron, le pere, et, en même tems, qu'il voulût bien aussi

(1) L'Abbé Dumay, Aumônier des Pages de la grande écurie du Roi, et Chanoine de la Cathédrale d'Arras. Il étoit de Dijon, et Membre de l'Académie de cette Ville, dans laquelle il alloit passer une partie de l'année. Pendant son séjour à la Cour, il se trouva à portée de rendre plusieurs services à Piron, son compatriote et son ami.

faire celui qui le regardoit, lui-même. Il s'en défendit long-tems. On lui écrivit lettres sur lettres, auxquelles il ne répondit point. Enfin l'Editeur le pressa tant qu'il lui envoya seulement l'article de son pere, très-bien fait et très-ample. A l'égard du sien, il étoit en deux lignes. La vraie modestie rend ordinairement l'amour-propre muet. Mais, par une mal-adresse, qu'on ne sauroit comprendre, et qu'on ne peut excuser, l'Éditeur de cette *Bibliotheque*, au lieu d'y insérer ces deux articles, tels qu'ils étoient, s'avisa d'en substituer deux autres, si secs et si décharnés que Piron en fut piqué. Il ne s'en vengea pas autrement qu'en communiquant les siens, tels qu'il les avoit composés, à l'Abbé Desfontaines, au moment où ce Journaliste alloit rendre compte de la *Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne*. Le Critique en profita, et les inséra dans sa feuille, en reprochant à l'Éditeur son peu de discernement.

Malgré la foiblesse de sa vue, Piron entretenoit une correspondance très-étendue et très-exacte avec ses protecteurs, ses amis, et beaucoup de Gens-de-Lettres très-célebres. C'est dans

ce commerce épistolaire qu'éclate singuliérement sa gaieté, sa franchise et toutes les excellentes qualités de son cœur et de son esprit. Quoique né pour l'épigramme, il avoit la satyre en horreur. Il n'empoisonnoit jamais le trait qu'il lançoit : toujours plus de gaieté que de malice, et jamais de noirceur. Si ce que j'avance ici n'étoit pas avoué par tous ceux qui l'ont connu, j'en rapporterois mille preuves pour une. Je me contenterai de citer ici la réponse qu'il fit à la lettre d'un Chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon, qui lui demandoit une satyre contre une personne qu'il lui nommoit. « Vous avez jetté les yeux » sur moi, lui répondit-il, comme sur quelqu'un » qui pourroit être moins honnête homme que » vous et moins chrétien. Vous vous trompez. Si » je faisois une action si infâme je me rendrois » éternellement indigne de la société et de l'es- » time des honnêtes gens. »

Ce caractere plein de bonhommie, de franchise et d'honnêteté, le faisoit rechercher autant que les charmes de son esprit et de sa conversation. Toujours brillant, toujours nouveau, il ne s'épuisoit jamais. Ses saillies, ses bons mots cou-

loient de source, avec un naturel et une simplicité charmante. La plus légere circonstance, la moindre question lui fournissoient d'excellentes réparties; témoin celle qu'il fit à un Évêque, qui lui demandoit, d'un ton à quêter un éloge: « Avez-vous lu mon Mandement, Monsieur Pi- » ron ? » — « Non, Monseigneur, et vous ? »

Il avoit entiérement perdu la vue dans les dernieres années de sa vie; et, comme il ne sortoit presque plus de chez lui, il étoit enchanté qu'on le vînt voir. Il mettoit tant de gaieté dans sa conversation, et l'on se plaisoit si fort à l'entendre, qu'on ne l'interrompoit que pour lui fournir le moyen de reprendre la parole, avec une nouvelle chaleur et de nouveaux agrémens. Une Dame infiniment aimable, très-spirituelle et très-jolie, témoigna l'envie de le voir et de causer avec lui. Elle y fut conduite par quelqu'un qui connoissoit Piron, et l'avoit prévenu sur cette agréable visite. La Dame étoit instruite de la haute estime de Piron pour son ami, le Président de Montesquieu. Jalouse de lui donner une idée avantageuse de son esprit, et de ne pas paroître aussi superficielle que la plupart des personnes de

son

son sexe, elle entama la conversation par l'éloge et l'analyse de *L'Esprit des Loix*, Ouvrage au-dessus de la portée, je ne dis pas des femmes, mais des trois-quarts des hommes, même les plus savans. Elle soutint assez bien son texte, pendant cinq ou six minutes, et elle commençoit à s'embrouiller, lorsque Piron s'en apperçut et lui dit : « Madame, croyez-moi, sauvez-vous par le » *Temple de Gnide.* (1) » Cette heureuse saillie ramena la gaieté dans la conversation, et cette Dame y fit briller alors tous les agrémens de son esprit.

Tous ceux qui ont vécu familiérement avec Piron, rendent justice à la beauté de son ame, à l'excellence de son cœur : « Je voudrois voir, » écrivoit-il, en *1766*, à M. le Gouz de Ger- » land, (2) tous ceux que j'aime et que j'estime » ne faisant qu'un même cercle, et moi, dans le » centre, les faire rire à la ronde, dût-ce être à

(1) C'est le titre d'un Poëme charmant, écrit en prose poétique, et dont la composition fut le fruit de quelques-uns des délassemens de Montesquieu, pendant sa jeunesse.

(2) Grand Bailli de la Noblesse du Dijonnois, et Membre honoraire de l'Académie de Dijon.

» mes dépens ! Le singe n'auroit point de regret » à sa monnoie, en si belle et pleine jouissance ! »

Avec quelle effusion de cœur ne m'a-t-il pas parlé cent fois de ses illustres et principaux bienfaiteurs, le Comte de Livry, le Prince Charles, M. le Duc de Nevers, M. le Comte de Maurepas, M. le Duc de La Vrilliere ! Que seroit-il, en effet, devenu sans leur protection et leurs secours généreux ? Mais s'il est doux pour un cœur reconnoissant de se rappeller, sans cesse, avec transport, le nom chéri de ses bienfaiteurs, n'est-il pas plus doux encore d'avoir à se dire, à soi-même : « J'ai rempli les devoirs sacrés de » l'humanité ; et, pour comble de satisfaction, » mes bienfaits sont tombés sur un être malheu- » reux, et qui les méritoit ! »

Sensible au mérite de ses rivaux, Piron ne les attaqua jamais ; et l'épigramme, qu'il avoit toujours prête, n'étoit que pour sa défense. Lorsqu'un de ses amis vint lui annoncer la fausse nouvelle de la mort du plus célebre Poëte de nos jours, (1) il fut témoin du saisissement qu'elle lui causa. Il vit Piron se lever, avec viva-

(1) Voltaire, dont on fit courir le bruit de la mort plusieurs fois faussement.

cité, de son fauteuil, s'agiter, et s'écrier, à plusieurs fois : « Ah ! le pauvre homme ! Quelle » perte ! C'étoit le plus bel-esprit de la France ! » Puis, reprenant ses sens, dire à son ami : « Au » moins, Monsieur, vous me répondez de votre » nouvelle ? » Qu'il est aisé de voir, comme l'a judicieusement remarqué M. Bret, en rendant compte, dans le *Journal Encyclopédique*, du 15 Avril 1775, de l'*Eloge de Piron*, lu à la séance publique de l'Académie de Dijon, le 23 Décembre 1773, par M. Perret, Secrétaire perpétuel de cette Académie, et imprimé, à Paris, en 1774, chez Pissot, *in*-8°., « que cette anecdote peint, » dans sa totalité, le cœur et l'esprit de Piron ! » Par son exclamation, il rend un juste hommage » à son rival. Mais son intarissable gaieté renaît, » tout-à-coup, continne M. Bret. Il se rappelle » toutes les plaisanteries qu'il s'étoit permises sur » cet Écrivain célebre ; et il veut encore soutenir » ce rôle, qui l'avoit amené là. Voilà la source » du dernier trait. » M. Bret ajoute que « le Pa- » négyriste de Piron a véritablement frappé au » but lorsqu'il a dit que *cette espece de guerre d'es-* » *prit n'étoit, au plus, que le résultat du projet*

» *qu'il avoit formé de modérer l'enthousiasme exa-*
» *géré des partisans de son émule, à côté duquel on*
» *semble ne vouloir admettre aucun autre Poëte.* »
Cette observation est d'autant plus juste, que Piron, naturellement modeste, ne pouvoit souffrir la louange, même la plus modérée, et qu'il disoit que rien n'étoit plus capable d'inspirer la modestie que de voir un Auteur ivre d'encens, à-peu-près, comme ces misérables Ilotes que les Spartiates enivroient pour inspirer à leurs enfans l'amour de la sobriété.

Si dans sa jeunesse Piron eut le malheur de blesser la décence et les mœurs, par un petit nombre d'écrits licencieux, il respecta toujours la Religion, contre laquelle il ne s'est jamais élevé dans aucun de ses Ouvrages. Il a même donné des marques publiques de son repentir sincere, au sujet du scandale qu'il avoit causé. Il traduisit les *Pseaumes de la Pénitence;* et c'est à cette occasion qu'il écrivit à M. Tannevot, Poëte et Philosophe Chrétien : « Ma sincere et chré-
» tienne palinodie, Monsieur, après la satisfac-
» tion de ma conscience, ne pouvoit m'en causer
» une plus sensible que de m'avoir rappellé dans

» votre souvenir. Nos demi-beaux-esprits, nos » quarts de Philosophes peuvent me ridiculiser » tout à leur aise : un suffrage aussi desirable » que le vôtre, à tous égards, et sur-tout pour » l'Ouvrage en question, acheve de m'en con- » soler pleinement. »

Une chûte fâcheuse qu'il fit, au mois de Décembre 1772, hâta son dernier moment. Malgré cet accident, il conserva sa gaieté jusqu'à sa mort. Sa niece, qui étoit mariée, depuis trois ans, lui avoit, par une délicatesse très-louable, caché son mariage, dans la crainte qu'il ne crut qu'elle alloit l'abandonner. Mais elle fut bien étonnée de s'entendre appeler par son nom de femme, (1) lors de la lecture du testament de son oncle, qu'une égale délicatesse avoit empêché de lui faire connoître qu'il savoit son mariage. C'est aux soins assidus et constans qu'elle lui a rendus pendant trente ans qu'il a dû la tranquillité dont il jouissoit. Elle le pleure encore

(1) Elle avoit épousé M. Caperon, excellent Musicien, et qui s'est rendu célebre dans son Art, par la légéreté, la finesse et l'agrément de son jeu sur le violon. (Note de M. Rigoley de Juvigny.)

tous les jours, et croit le voir en jettant les yeux sur son buste, fait par M. Caffieri; (1) ouvrage de l'amitié, que l'Art a consacré à l'immortalité. Piron mourut le Jeudi 21 Janvier 1773, à onze heures du soir, âgé de quatre-vingt-trois ans, six mois et douze jours.

---

(1) M. Caffieri, Sculpteur du Roi, et Professeur de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture, après avoir modelé, en terre cuite, le buste de Piron, son ami, l'a exécuté en marbre, pour être placé dans le foyer public du Théatre François, et il a réuni tous les suffrages, tant par la ressemblance frappante de ce Poëte célebre, qu'il fait revivre, que par la beauté, la finesse, l'élégance et la perfection du ciseau de l'Artiste. (Note de M. Rigoley de Juvigny.)

Une copie de ce buste a été donnée à l'Académie Françoise, par M. Caffieri, et une autre à l'Académie de Dijon, et ces deux illustres Compagnies se sont empressées à en orner leurs Salles d'assemblée.

CATALOGUE DES PIECES DE PIRON.

ARLEQUIN-Deucalion, Monologue, en trois actes, en prose mêlée de vers, et suivi d'un Divertissement, donné, pour la premiere fois, au Théatre de l'Opera-Comique, à la Foire Saint-Germain, le 25 Février 1722; imprimé dans les Œuvres complettes de l'Auteur, éditions de M. Rigoley de Juvigny, à Paris, en 1716 et 1717, chez Lambert, *in*-8°., et chez Théophile Barrois, *in*-12.

On connoît la Fable qui fait le fonds de ce sujet, que Saint-Foix à mis au Théatre François en 1741, et dont il a fait ensuite un Opera, joué, avec de la musique de MM. Giraud et Le Breton, en 1755. M. de Baillere en a fait aussi un Opera-Comique, qui fut joué à Rouen, en 1751.

Dans la Piece de Piron, Arlequin-Deucalion est échappé au déluge universel en se mettant à califour-

chon sur un tonneau, qu'il a vu flotter, et qui s'est arrêté sur le mont Parnasse. Il avoit mis sa femme, Pyrrha, sur un cerf-volant, dont il tenoit la corde, espérant qu'ils s'aideroient mutuellement, l'un l'autre, à se sauver par ce moyen; mais il a lâché la corde pour courir après le tonneau, qu'il a cru plus sûr pour le sauver, et il s'imagine que Pyrrha est noyée. Il veut repeupler la terre avec une des neuf Muses, mais elles le dédaignent toutes, l'une après l'autre. Cependant Pyrrha a rencontré Pégaze en l'air, au moment où elle alloit tomber dans l'eau, avec son cerf-volant; elle a monté le cheval ailé, et elle arrive, avec lui, sur le Parnasse. Arlequin, réuni à elle, craint de ne pouvoir repeupler la terre de long-tems, parce qu'ils sont déja bien vieux l'un et l'autre. Ils vont ensemble consulter Thémis, dans son Temple, et elle rend un oracle pour leur apprendre ce qu'ils doivent faire. Arlequin ne comprenant rien à l'oracle, en demande l'explication à Apollon, qui ne peut la lui donner. Arlequin se désole; mais s'avisant de regarder au fond de son tonneau, il y voit différentes choses nuisibles aux hommes, et, la plupart, de leur invention, telles que de l'or des titres de nobiesse, des sacs de procès, des armes à feu. Il jette tout cela, au loin, dans la mer; et regardant encore dans le tonneau, il y voit une Marionnette parlante, qu'il en retire: c'est Momus, sous la figure de Polichinelle, qui lui fait connoître le sens de l'oracle de Thémis. Alors Arlequin et Pyrrha jettent derriere eux les pierres qu'ils trouvent sous leurs mains, et il en naît des hommes et des femmes, portant déja sur leurs fronts

l'empreinte de leurs caracteres et de leurs vices futurs. Arlequin n'ose s'applaudir de sa besogne ; mais il unit ces nouveaux êtres par couples, de l'un et l'autre sexe chacun, et leur ordonne d'aller travailler au grand œuvre de la nature. Des Amours et des Silphes paroissent, et viennent former des danses, pour célébrer tous ces mariages, qui doivent réparer la perte du genre humain.

« *Arlequin-Deucalion* contient une critique ingénieuse et comique de toutes les nouveautés dramatiques et lyriques du tems, dit M. Rigoley de Juvigny, dans sa Vie de Piron. Il falloit l'imagination riante et féconde, et peut-être tout le génie de Piron pour jetter tant de traits brillans et une variété si piquante dans un sujet qui paroît en être si peu susceptible ; sur-tout, traité en un seul Monologue, » comme la contrainte où l'on tenoit alors ce Théatre y forçoit l'Auteur.

Cette petite Piece fut, pour la danse, l'époque des débuts de Mademoiselle Sallé, qui y exécuta, avec son frere, un pas de deux, fort agréable, et qui, depuis, se rendit si célebre sur le Théatre de l'Opera.

L'Antre de Trophonius, Opera-Comique, en un acte, en prose, mêlée de vers et de vaudevilles, avec un Divertissement, représenté, pour la premiere fois, à la Foire Saint-Germain, dans la derniere semaine de Carême de 1722 ; imprimé, avec un Avertissement de

l'Auteur, dans ses Œuvres complettes, éditions de M. Rigoley de Juvigny, &c.

Tous les autres Théatres étant fermés lorsqu'on joua *L'Antre de Trophonius* au Théatre de l'Opera-Comique, le Privilége des autres Troupes de Comédiens étant momentanément suspendu, tous les Acteurs de celle-ci parlerent dans cette petite Piece.

« Après mon premier essai théatral, dans un Monologue. je voulus voir ce que je saurois faire en Dialogue, dans une Piece d'intrigue, telle quelle, dit Piron dans l'Avertissement de cette Piece. Cet essai, comme il y paroît bien, ne me dut coûter et ne me coûta pas, en effet, plus de tems que ne m'en avoit coûté *Deucalion.* (C'est-à-dire, deux jours.) Le succès, bon gré malgré le Public, ne pouvoit qu'être heureux, d'une certaine façon. Il n'y avoit plus de Spectacle que celui-là; et il ne devoit durer que huit jours. »

« Je brillois seul en ces retraites! »

« L'avant-derniere scene, qui est celle du *Mercure Galant*, fit beaucoup rire. Tous les Auteurs de cette compilation, depuis ce tems, ne me l'ont point pardonnée. Qui m'eût dit, en 1722, que le Roi, en 1755, me gratifieroit sur cet honorable Ouvrage d'une pension de 2000 livres? »

L'antre de Trophonius est, comme dans la Fable, connue, une caverne à voleurs, située dans une fo-

rêt, et où ils détroussent les passans, et rendent de prétendus oracles, qui laissent, pour toujours, dans la tristesse les personnes assez crédules pour aller les consulter Le Financier Agrippin, voulant épouser sa servante, Marinette, et à qui son Caissier, Arlequin, a volé cinquante mille livres, vient pour interroger, sur ces deux objets, l'oracle de Trophonius. Mais Arlequin, et son ami Scaramouche, s'en allant, avec les cinquante mille livres d'Agrippin, ont été arrêtés par les voleurs, Ministres de Trophonius, qui se sont emparés de cet argent, et qui les ont initiés dans leurs mysteres. Arlequin aime Marinette et en est aimé. Il fait conseiller à Agripain, par l'oracle, de lui céder cette fille, qui est venue consulter aussi l'oracle, avec Olivette, son amie, sur la disparition de son amant, et de renoncer aux cinquante mille livres qu'il lui a volées, et qui ne sont plus en sa possession. Agrippin consent à tout. Il engage même Arlequin et Marinette, ainsi que Scaramouche et Olivette, desquels le mariage est également arrangé, à profiter pour leur double noce des apprêts qu'il avoit fait faire pour la sienne.

« Ce sujet, triste par lui-même, ne fut point goûté, quoique Piron y eût semé beaucoup d'esprit, » disent l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, et l'Auteur de l'*Histoire de l'Opera-Comique*.

Piron a parodié assez plaisamment, en vers alexan-

drins, la quatrieme scene du troisieme acte du *Cid*; entre Rodrigue et Chimene, dans la neuvieme scene de cette petite Piece, entre Arlequin et Marinette. Celle-ci est, d'abord, furieuse contre Arlequin, dont elle croit n'être plus aimée, et qu'elle veut haïr, elle-même, parce qu'il est parti de chez Agrippin, après l'avoir volé, sans l'en avoir avertie; mais, en le revoyant, elle sent son amour se rallumer pour lui, par la crainte qu'elle a qu'il ne soit pendu, si Agrippin le fait prendre. Cette situation est absolument calquée sur celle de Chimene, qui demande et craint d'obtenir la mort de Rodrigue, son amant, en expiation de celle du Comte de Gormas, son pere, tué par lui.

Tirésias, Opera-Comique, en trois actes, en prose, mêlée de vers, de vaudevilles et d'intermedes, de chants et de danses, et précédé d'un Prologue, en prose; représenté à la Foire Saint-Laurent, en Septembre 1722; imprimé dans les Œuvres complettes de l'Auteur, avec un Avertissement de l'Éditeur, M. Rigoley de Juvigny, &c.

Dans le Prologue, Arlequin, Directeur de la Troupe ambulante de l'Opera-Comique, qui vient d'être incendié à Lyon, est de retour à Paris, avec sa femme, Colombine, et il se présente à la Foire Saint-Laurent, en demandant l'aumône aux passans. Un Seigneur, à qui il

il raconte sa perte, lui fait présent de deux cents louis, qu'il vient d'emprunter d'un Financier, et qu'il destinoit à une Actrice de l'Opera. Il engage Arlequin à reformer sa Troupe, et sur-tout à y avoir de jolies Actrices, avec lesquelles on puisse s'arranger. Quelques Acteurs de cette Troupe, tels que le Docteur, Scaramouche et Pierrot, échappés à l'incendie de Lyon, viennent rejoindre Arlequin et Colombine; et le Poëte M. Sans-Pair leur apporte une Piece, de sa façon, intitulée *Les Danaïdes*, qu'il dit devoir leur faire faire fortune, mais qui les ruineroit bien plutôt, par la dépense qu'elle exigeroit, s'ils pouvoient la jouer. Ils se déterminent donc à ouvrir par une que le Docteur leur avoit faite à Lyon, et qui alloit y être jouée lorsque le feu a pris à leur Salle. Cetre Piece est *Tirésias*, que toute la Troupe consent à jouer, et pour laquelle on demande l'indulgence du Public.

Tirésias, personnage connu, de la Fable, est ici l'amant aimé d'une certaine Cariclée, qu'il doit épouser, et qui le vient trouver pour cela chez l'Hôtelier Mopse. Mais Jupiter a une fantaisie pour Cariclée; et, n'en pouvant rien obtenir, comme Dieu, il propose à Tirésias de lui laisser prendre, pour un moment, sa forme mortelle auprès d'elle, ainsi qu'il fit autrefois de celle d'Amphitryon auprès d'Alcmene. Tirésias est trop amoureux pour consentir à cela. Jupiter renonce donc à Cariclée; mais pour la punir de sa résistance, ainsi que Tirésias, il change celui-ci en femme. Cariclée arrive. Tirésias la fuit. Elle le soupçonne d'infidélité,

et, désespérée, elle prend des habits d'homme, avec sa suivante, Naïs, et veut le poursuivre, pour se venger de la perfidie dont elle le croit coupable. Ils se rencontrent, sans se reconnoître. Tirésias, qui, en changeant de sexe, a pris le nom de Tirésie, et la coquetterie de son nouveau sexe, dont il a déja fait l'essai avec l'Hôtelier Mopse, prodigue les avances au prétendu cavalier, mais Cariclée est fort embarrassée pour y répondre. Cependant, Junon, inquiete de la nouvelle descente de Jupiter sur la terre, l'a suivi pour la lui reprocher; mais il la rassure à cet égard. Il s'éleve entre eux une dispute sur les avantages particuliers de l'un et l'autre sexes, et chacun d'eux croit que c'est le sexe dont il n'est pas qui a le plus de plaisir et le plus de bonheur. Jupiter remet la décision de la chose à Tirésias, qui, graces à lui, a eu les deux sexes, tour-à-tour. Tirésias se trouve d'un avis contraire à celui de Junon, et, de dépit, elle lui rend sa premiere forme. Cariclée le reconnoît. Tout s'explique, et ils s'épousent. Il y a encore dans cette Piece quelques autres personnages, tels que celui d'une certaine Cléanthis, femme de Mopse, très-friande de caresses, et qui se plaignant de ce qu'il ne lui en fait pas assez, se laisse conter fleurettes par Naïs, lorsqu'elle est habillée en cavalier; un Barbier officieux outré, qui pendant la métamorphose de Tirésias en femme, voyant qu'il est disparu, sans qu'on sache comment, croit qu'il a été tué chez Mopse, qu'il va dénoncer à la Justice; Ganimede, sous la forme d'un Marchand de tisane, venant donner

du Nectar à Iupiter ; une troupe de Paysans, qui dansent et se réjouissent dans l'auberge de Mopse ; une troupe d'Archers qui viennent pour l'arrêter, et qui, quand tout est éclairci, sont chassés, ainsi que le Barbier, par Tirésias, Mopse et les Paysans : ce qui amene des intermedes et répand de la gaieté et de la variété dans cette Piece. Elle n'eut pas un succès de longue durée, parce qu'elle causa une très-grande rumeur, qui en arrêta les représentations, aussi-tôt après la premiere. Voici ce que nous en apprend M. Rigoley de Juvigny, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant.

« Francisque, Directeur de l'Opera-Comique, établi à la Foire, étoit souvent gêné par les entraves que les Comédiens Italiens faisoient mettre à son Spectacle. Il s'en plaignit un jour à Piron, et lui dit que, s'il n'avoit pitié de lui, il n'avoit plus d'autre ressource que l'Hôpital. Il l'engagea donc à lui composer une Piece, qui pût, par sa gaieté, lui procurer une bonne recette, et le dédommager, par-là, de ses pertes. Piron saisit le sujet de *Tirésias*, et s'y arrêta d'autant plus volontiers que Francisque étoit beau, et qu'il aimoit, par cette raison, à jouer les rôles de femmes, dont il se tiroit assez noblement dans les parades. Piron n'ignoroit pas que Francisque avoit un ordre très-précis de se taire ; en sorte qu'en lui livrant sa Piece il lui représenta toutes les difficultés qu'il auroit à essuyer pour la jouer. En effet, Francisque fit toutes les démarches nécessaires pour obtenir la permission de parler ; il ne l'obtint point. Il voulut acheter

le droit de contravention, mais on le mit à si haut prix qu'il s'en passa, et mit despotiquement ses Acteurs en besogne ; c'est à-dire, qu'il afficha, de sa pleine autorité, et joua *Tirésias*. Quelle fut la surprise du Commissaire, quand les Acteurs parurent et qu'il les entendit parler ! Il fallut bien, par respect pour le Public, laisser jouer la Piece, qui excita des éclats de rire universels et continus, tant des loges que de l'amphithéatre et du parquet ; mais la Piece finie et la toile baissée, Francisque et toute sa Troupe allerent coucher dans un cul de basse-fosse. On murmura de la rigueur de la punition, et le Commissaire n'en apporta point d'autre raison que la licence qui régnoit dans la Piece. Francisque, qui cherchoit à recouvrer sa liberté, s'adressa, dans ces tristes circonstances, à Piron, qui, piqué du motif qu'avoit allégué le Commissaire pour faire emprisonner la Troupe, composa, au nom de Francisque, une lettre qu'il adressa à M. d'Argenson, alors Lieutenant-Général de Police, en forme de manifeste, et où il n'épargna, ni le Commissaire de la Foire, ni les Théatres protégés. Cette lettre satyrique étoit plus capable, comme on peut le juger, d'allumer la colere du Commissaire que de l'éteindre, et de faire pendre le pauvre Francisque que de lui procurer sa liberté. Néanmoins il l'envoya, avec la plus grande confiance, à M. d'Argenson, qui ne manqua pas de la communiquer au Commissaire.... Tout s'appaisa pourtant ; mais toujours par la voie de la justice. La Troupe

de Francisque fut remise en liberté ; mais avec de plus séveres défenses encore qu'auparavant d'ouvrir la bouche.... &c. »

Cependant, cette malheureuse Piece de *Tirésias* excita de la jalousie. Les Marionnettes de La Place donnerent, à la même Foire et dans le même tems, une petite Piece, d'un acte, intitulée *Tirésias aux Quinze-Vingts*, qu'avoit composée Carolet, « et qui étoit une espece de Critique de la Piece de Piron, mais sur laquelle le Public ne prit pas le change, et qui n'eut aucun succès, » dit l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*.

Le mariage de Momus, ou *La Gigantomachie*, Comédie, en trois actes, en prose, mêlée de vers, de vaudevilles et d'intermedes, de chants et de danses, représentée par les Marionnettes de la Troupe de Francisque, à la Foire Saint-Laurent, en 1722 ; imprimée, dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

« Francisque, en recouvrant sa liberté, n'en fut pas plus avancé, dit encore M. Rigoley de Juvigny, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant de *Tirésias*. Il se trouva réduit à l'éloquence de Polichinelle et aux nobles accens de Dame Ragonde. Dans cette extré-

mité, il commanda donc au Tourneur une Troupe de bois, bien complette. Ses Acteurs furent bientôt en état d'être mis sur pieds. Il s'adressa encore à Piron, qui fabriqua, en une nuit, la Piece intitulée *Le Mariage de Momus*, ou *La Gigantomachie*. La détresse où se trouvoit Francisque ne permit pas à Piron de mettre plus de tems à cet Ouvrage. Le Théatre étoit resté de la grandeur ordinaire; et, comme il étoit très-difficile, et même presqu'impossible de conduire du haut de la charpente les fils auxquels étoient attachées les Marionnettes, tout alla de travers, et occasionna une chûte complette. Pour surcroît de disgrace, Francisque, voulant faire une espece d'allusion de son état passé à son état présent, avoit apprêté à rire aux railleurs par son affiche, où annonçant *Le Mariage de Momus*, représenté par ses Marionnettes, il ajoutoit gravement au bas:

Quæ sit rebus fortuna videtis!
Virgile, Enéid., liv. 2.

Cette nouveauté ridicule d'une citation latine dans une affiche, et sur-tout dans une affiche de Marionnettes, fut tympanisée, comme elle le méritoit. Fuzelier, qui composoit pour les Italiens, et qui travailloit alors au *Mercure*, n'oublia pas, dans ce Journal, de parler de cette affiche, à l'article des Spectacles, et ne manqua pas l'occasion de s'égayer sur le compte de Piron, et du pauvre Francisque, *lequel*, disoit-il,

n'avoit pas brillé avec ses Marionnettes, malgré son exclamation latine, dont il avoit embelli son affiche... &c. »

Cette malicieuse remarque de Fuzelier se trouve dans le volume du *Mercure* de Septembre 1722. Piron crut devoir y faire une réponse, dans laquelle il prouve qu'il n'avoit pas prétendu présenter l'exclamation latine *comme une exclamation triomphante*, mais *comme une exclamation plaintive* qui convenoit à la situation du moment où se trouvoit alors Francisque, et dont *il avoit fait un piteux étalage dans son affiche*, avant d'y amener l'exclamation latine.

Tandis que les Dieux dorment d'ennui dans l'Olympe, les Géans de la terre se disposent à les combattre, à les détrôner et à régner en leur place. Momus, qui a vu ces audacieux préparatifs, réveille les Dieux, et les avertit du péril qu'ils courent. Au lieu de se mettre en état de repousser et de punir les Géans, ils s'occupent à danser et à jouer à de petits jeux, à contrefaire les humains, dans leurs diverses professions, et sur-tout les Comédiens. Momus exerce sa raillerie ordinaire sur les humains et sur les Dieux, n'épargnant pas même Jupiter, qui, pour lui ôter sa gaieté et l'en punir, veut le marier. Mais les Géans s'approchent, et les Dieux effrayés s'enfuient et se dispersent de différens côtés. Jupiter et Momus passent en Égypte, où ils donnent audience à des gens de tous rangs et de tous caracteres, injustement mécontens de leur sort, et qui demandent à en changer; mais leurs plaintes et leurs prieres sont si ridicules qu'ils

n'obtiennent rien. Pendant ce tems-là, Silene et son âne ont suffi pour chasser les Géans. Silene vient trouver Jupiter en Égypte, et lui fait le récit de cette victoire, en lui disant qu'il peut remonter dans l'Olympe. Tous les Dieux y retournent. Jupiter s'applaudit de ce nouveau triomphe; et voulant toujours marier Momus, il lui propose de choisir son épouse entre Diane, les trois Graces et les neuf Muses. Momus refuse toutes ces Déesses, par des raisons qui sont particulieres à chacune d'elles, et relatives aux circonstances du tems sur la terre. Il finit par consentir à épouser la Déesse de la Foire; et ce mariage est célébré par des chants et par des danses.

L'Endriague, Comédie, en trois actes, en prose, mêlée de chants et de danses; représentée, pour la premiere fois, au Théatre des Marionnettes de Dolet et La Place, à la Foire Saint-Germain, le 3 Février 1723; imprimée dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Dans une isle imaginaire, un monstre aîlé, appelé Endriague, a obtenu des habitans, que sa présence a effrayés, qu'il lui abandonneroient tous les six mois une pucelle, âgée de quinze ans, pour la dévorer. Le retour du fatal semestre est arrivé, lorsque la belle Grazinde, fille d'un Roi d'une isle voisine, échoue sur le rivage, après quelques jours de navi-

gation, avec son amant, le Chevalier errant Fspadavantavellados. Le Grand-Prêtre du lieu, Caudaguliventer, la fait prendre et surveiller par deux autres étrangers, le Docteur et son épouse, Marinette, vêtue en homme, que l'on croit du même sexe et muets, tous les deux, et auxquels on a confié la garde du Temple. Grazinde doit être dévouée au monstre; mais Elfridérigelpot, fils du Grand-Prêtre, l'a apperçue, en est devenu amoureux, et veut la soustraire au péril qui la menace. Il gagne, par le don d'une bourse pleine d'or, les deux gardes, prétendus muets, et lui propose de la sauver, en s'embarquant avec elle sur un vaisseau, qu'il a fait préparer pour cela. Elle y consent: mais la pluie étant survenue pendant qu'il lui a fait cette proposition, comme Nicaise, il craint qu'elle ne gâte ses habits, et tandis qu'il perd un tems précieux à aller chercher un parapluie, l'Endriague paroît, et le Grand-Prêtre lui fait mettre cette belle proie dans la gueule. Mais le génie Popocambéchatabalipa, protecteur de l'isle, trouve ces sacrifices abominables. Il fait entendre sa voix à Elfridérigelpot, et lui ordonne de s'éloigner, s'il ne veut partager la punition qu'il va infliger aux habitans de l'isle, qui, à l'instant, sont tous pétrifiés. Cependant, Arlequin, valet du Chevalier errant, est échappé de la mer, avec son maître, et ils cherchent Grazinde, chacun de son côté. Arlequin est fort surpris de voir tous les habitans de l'isle pétrifiés. La voix du Génie se fait entendre à lui, et lui apprend que la Belle qu'il cherche

est dans le ventre de l'Endriague, d'où le Chevalier errant pourra seul la retirer. Alors tous les habitans de l'isle seront désenchantés, à l'exception du seul endroit de leur corps sur lequel il y auroit eu une main au moment de l'enchantement, et que le Chevalier errant pourra seul rendre à sa premiere forme. Arlequin a peine à croire à tous ces prodiges. Pour l'en persuader, le Génie lui pétrifie le nez, et le fait passer dans le corps du monstre, où il voit Grazinde. En sortant de-là, du côté opposé à celui par lequel il y est entré, Arlequin apperçoit son ami Scaramouche, pétrifié, comme les habitans de l'isle, et il lui fait rendre le mouvement par le Génie. Scaramouche réfléchit sur les différentes situations où tous ces corps inanimés se trouvoient, selon leurs états et leurs caracteres divers, lors de l'enchantement. Mais Espadavantavellados paroît, parlant le langage des anciens Chevaliers de la table ronde; et, par l'avis d'Arlequin, il combat le monstre et le tue. Après quoi, lui ouvrant les flancs, ils en retirent Grazinde. Plusieurs personnages viennent ensuite pour que le Chevalier acheve de rendre la vie à la partie de leur corps qui est restée pétrifiée. Une femme vient prier pour le nez de son mari; un Procureur pour son cœur, une coquette pour son sein, &c. &c. Le Chevalier satisfait tout le monde, excepté le Procureur, sur le cœur duquel le Génie ne lui a point donné de puissance; et la Muse Terpsichore, qui vient chercher le Chevalier, pour qu'il aille essayer de rendre

à la vie tout le Parterre du Théatre François, glacé, pétrifié par la représentation d'une Comédie nouvelle, fait exécuter, par sa suite, un ballet qui termine la Piece.

Le célebre Rameau, compatriote et ami de Piron, mais qui étoit encore fort ignoré alors, composa la musique de la plupart des morceaux de chant de cette Piece. Les autres morceaux furent faits sur des airs de vaudevilles connus; et Mademoiselle Petitpas, qui, par sa voix brillante, acquit, depuis, une grande réputation sur le Théatre de l'Opera, fit ses premiers essais dans cette Piece, par le rôle de Grazinde, où il y avoit plusieurs airs de Rameau, que Piron l'avoit engagé à faire pour elle, d'après les sollicitations des parens de cette Cantatrice, ainsi qu'il nous l'apprend, dans une note placée, par lui, au bas d'une des pages de la Piece.

Les trois Commeres, Opera-Comique, en trois actes, en prose, mêlée de vaudevilles, avec un Prologue et des Divertissemens, composé, en société, avec Le Sage et Dorneval; représenté, pour la premiere fois, par la Troupe de Restier, à la Foire Saint-Germain, en Avril 1723, et imprimé, avec un Avertissement, dans le neuvieme volume du *Théatre de la Foire*, à Paris, en 1737, chez Pierre Gandouin, *in*-12.

Cette Piece eut du succès. « Piron en étoit Auteur

de la meilleure partie, » disent les freres Parfaict, dans leur *Dictionnaire des Théatres de Paris.*

Le Prologue, qui se passe, à Paris, dans le jardin du Luxembourg, entre la femme d'un Peintre, celle d'un Pâtissier, celle d'un Rôtisseur et un Cavalier Anglois, rappelle *La Gageure des trois Commeres*, Conte de La Fontaine, qui en a fourni l'idée.

La gageure de chaque Commere fournit la matiere d'un acte. Dans le premier, la femme du Peintre, en faisant changer la décoration de sa boutique, pendant qu'elle l'a envoyé chercher une Sage-Femme, dont elle feint d'avoir besoin, l'empêche, à son retour, de rentrer dans sa maison, qu'il ne reconnoît plus. Dans le second, la femme du Pâtissier lui persuade qu'il est malade; et, au moyen d'un breuvage somnifere qu'elle lui fait prendre, il croit, à son réveil, être mort. Dans le troisieme, la femme du Rôtisseur, qui s'est enivré, le fait transporter endormi dans le simulacre d'un camp, à la plaine de Grenelle, et, lorsqu'il se réveille, on lui dit qu'il est soldat d'une armée d'Allemagne. La Piece est terminée par une espece d'Épilogue, dans lequel le Cavalier Anglois, que les trois femmes ont pris pour juge, est si satisfait des tours qu'elles ont joués à leurs maris, qu'outre une bague qu'il avoit promis pour le prix du meilleur tour, il ajoute une tabatiere et une montre, afin que les trois Commeres aient chacune un prix.

Colombine Nitétis, Parodie, en un acte, avec Prologue, mêlée de prose et de vaudevilles, représentée,

présentée, pour la premiere fois, au Théatre des Marionnettes de Bienfait, à la Foire Saint-Germain, le 7 Mars 1723; imprimée dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Cette petite Piece, que Piron fit paroître d'abord sous le nom d'un M. de Maisonneuve, est la Parodie de la Tragédie de *Nitétis*, de Danchet, jouée le 11 Février précédent.

Philomele, Parodie, en trois actes, avec Prologue et Divertissemens, mêlée de prose et de vaudevilles; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 12 Juin 1723; imprimée dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

C'est la Parodie de l'Opera de ce titre, paroles de Roi, musique de Lacoste, donné en 1705 et en 1709, et relative à la reprise du 27 Avril 1723. Cette Parodie eut fort peu de succès, à ce que nous apprend le *Mercure*, du mois de Juin 1723, page 1184.

Le Claperman, Opera-Comique, en deux actes, en prose, mêlée de vaudevilles, avec un Prologue et un Divertissement; représenté, pour la premiere fois, au Théatre de Restier, Dolet et La Place, réunis, à la Foire Saint-Germain, le

4 Février 1724; imprimé dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

En Hollande on appelle *Claperman*, un Officier subalterne de Police, qui est chargé de veiller, la nuit, à la sûreté publique, et de sonner toutes les heures. Il a pour cela un instrument, nommé *Clap*; et c'est du nom et du mot *Man*, qui signifie homme, que cet Officier de Police prend sa dénomination. Piron ayant jugé à propos de changer l'emploi du *Claperman*, le fait charger, dans sa Piece, du soin de réveiller, de bonne heure, les maris.

Le Prologue de cette Piece est formé par l'Amour, Apollon, Calliope et Terpsichore, vieillis, changés de figures, de caracteres et d'attributs, en raison des changemens de goûts et de passions des hommes. L'Amour se plaint de ce que l'Hymen, son frere, sommeille trop; ce qui empêche que le genre humain ne se renouvelle, et ce qui peut faire craindre même pour sa destruction totale. Apollon, dans l'intention de remédier à cela, imagine d'inspirer aux Magistrats municipaux des Villes qui ne sont plus gueres peuplées, de commettre un homme, qui, sous le titre de Claperman, ira toutes les nuits battre le tambour, de rue en rue, sous les fenêtres des gens mariés. L'invention paroît heureuse; et Terpsichore appelle sa suite, pour y applaudir par des danses.

Dans une Ville de Hollande donc, où l'usage du Claperman a été jugé nécessaire et est établi, un homme, nommé Arlequin, qu'on a pourvu de cet

emploi, commence à l'exercer. Il reçoit d'abord des présens des femmes, pour bien réveiller leurs maris ; mais les maris qu'il a réveillés le chassent, à coups de bâton, de devant leurs maisons, pour qu'il n'y vienne plus troubler leur sommeil et leur repos. Ce bruit nocturne, en mettant tout le monde aux écoutes, dérange aussi des rendez-vous amoureux, découvre des intrigues secrettes et produit des qui-pro-quo bizarres et plaisans. Arlequin quitte l'emploi, que celui qui a le droit d'en disposer donne à un certain Scaramouche, en lui faisant épouser Olivette, suivante de sa femme, et qu'ils aiment tous les deux.

« Cette Piece, dont l'idée est ingénieuse, fut assez bien reçue du Public, » dit l'Auteur de l'*Histoire du Théâtre de l'Opera-Comique.*

L'Ane d'or d'Apulée, Opera-Comique, en deux actes, en prose, mêlé de vaudevilles et de musique nouvelle, représenté, pour la premiere fois, au Théatre d'Honoré, à la Foire Saint-Laurent, le 16 Août 1724 ; imprimé dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Un certain Octave, d'une Ville de Thessalie, est près d'être uni à sa maîtresse, Isabelle, qui a pour suivante Colombine, recherchée par Pierrot, cuisinier d'Octave, et par Scaramouche, Poëte, qui se fait appeler M. Gloriolet, et qui a composé un Épi-

thalame, en forme de Comédie-Mythologique, pour le mariage d'Octave et d'Isabelle. Mais Colombine, qui a servi autrefois une sorciere, de laquelle elle a appris beaucoup de secrets, aime un certain Arlequin, de qui elle est aimée aussi; et, voulant éprouver, avec lui, l'effet de son pouvoir pour les métamorphoses, elle lui a fait prendre la forme de plusieurs animaux différens, de chacun desquels elle devenoit toujours la femelle. Cependant, un jour qu'elle venoit de le changer en âne, au moment où elle alloit prendre la même forme, des voleurs, qui survinrent, l'effrayerent, la firent fuir, s'emparerent de ses préparations de sorciere, et emmenerent l'âne qu'ils vendirent. Passé, alternativement, pendant un an, en la possession de plusieurs maîtres, Pierrot, pour porter les provisions de la maison d'Octave, l'a enfin acheté d'un des Prêtres d'Isis. Arlequin joue quelque tour de gloutonnerie à Pierrot et à Mézétin, maître-d'hôtel d'Octave; mais il reconnoît bientôt dans cette maison Colombine, qui l'a toujours présent à la mémoire, qui l'a cherché en tous lieux et qui veut lui être à jamais fidelle. Il se fait reconnoître à elle; et, au moyen d'un anneau constellé, qu'elle a conservé, et qui a la faculté de faire parler les bêtes, elle apprend de lui son histoire et ses infortunes. Mais il est tout près de sa plus grande, et même de perdre la vie, victime de la friponnerie de Pierrot, qui, par sa négligence, a laissé dérober, par un chien, une cuisse de chevreuil donnée en présent pour la noce d'Octave et d'Isabelle. Pierrot,

aidé du marmiton Grippe-sauce, veut tuer l'âne, et servir une de ses cuisses à la place de celle de chevreuil. L'âne s'échappe de ses mains, et va se réfugier dans une Gloire, qui doit faire le dénouement de la petite Piece que fait exécuter M. Gloriolet devant Octave et Isabelle, et dont les personnages allégoriques son l'Hymen, l'Amour, le Cocuage et un Décorateur. Au moment où la Piece est près de finir et où l'on voit descendre la Gloire dans laquelle doit être un groupe d'Amours, pour chasser le Cocuage, on apperçoit l'âne à la place des Amours. La surprise est grande ; mais Colombine explique tout, et elle rend Arlequin à sa premiere forme, en lui faisant manger une rose qui a la puissance de faire cesser la métamorphose ; et ils se marient, en même-tems qu'Octave et Isabelle.

« Cette Piece eut quarante représentations consécutives, pendant quarante jours, dit Piron, dans une note, qu'il a mise au bas de la premiere page ; mais, ajoute-t-il, je n'en fus ni plus vain, ni plus modeste pour cela. »

Le Caprice, Opera-Comique, en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles et de danses, représenté, pour la premiere fois, au Théatre d'Honoré, à la Foire Saint-Laurent, le 16 Août 1724 ; imprimé, avec une Épître dédicatoire, en vers de dix syllabes, adressée aux

Dames, dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Le Caprice, né du cerveau de Junon, sans la participation de Jupiter, comme Minerve naquit de celui de ce Dieu, sans la participation de Junon, a établi sa demeure sur la terre, et y exerce, depuis long-tems, son empire sur tous les humains. Junon veut qu'il se marie, et elle lui envoie Iris pour l'engager à faire un choix entre Hébé et Minerve. Il les refuse toutes deux, trouvant l'une trop jeune et l'autre trop prude; et déclare qu'il se décidéra pour la premiere Déesse qui se présentera à sa vue. Jupiter, de son côté, a envoyé aussi Mercure sur la terre, dire à la Folie qu'il vouloit qu'elle se mariât; et elle vient se proposer au Caprice, qui l'accepte. Cette union est formée par la Nature, qui la trouve plus sortable que celle que le Caprice lui avoit fait contracter, à elle, avec l'Art, qui s'en est depuis séparé, pour toujours. Quelques scenes épisodiques, de capricieux et de capricieuses; de la Fortune, fille du Caprice, qui vient lui rendre compte du choix qu'elle a déja fait, et qu'elle veut faire, à l'avenir, de ses favoris; d'un certain Colifichet, Marquis de la Babiole, l'un des plus zélés sujets du Caprice; d'une jeune personne qui a jusques-là dédaigné tous ses amans, et qui veut enfin faire un choix, entre deux qui lui restent; d'un jeune Poëte et de son pere, qui veut le dégoûter des Muses, jettent beaucoup de variété et de gaieté dans cette petite Piece. La scene

du jeune Poëte et de son pere paroît être, en raccourci, la propre histoire de Piron, qui l'a étendue depuis dans sa *Métromanie*, comme on le voit dans la Préface de cette Comédie, et dans sa Vie, par M. Rigoley de Juvigny.

« *Le Caprice*, qui est un des meilleurs Opera-Comiques de Piron, fut repris, par la Troupe de Ponteau, pendant la Foire Saint-Laurent de 1730, » dit l'Auteur des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles Forains.*

Les Chimeres, ou *Le Bonheur de l'illusion*, Opera-Comique, en deux actes, en prose, mêlée de vaudevilles, avec un Prologue et des Divertissemens; représenté, pour la premiere fois, au Théatre d'Honoré, à la Foire Saint-Germain, le 3 Février 1725; imprimé dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Le Prologue, dont les interlocuteurs sont M. de La Cabale, M. de La Brigue, un Colporteur de livres, le Public, l'Arlequin de l'Opera-Comique, devant le Spectacle duquel la scene se passe; la Tragédie d'*Inès*, de La Motte, la Tragédie de *Mariamne*, de Voltaire, personnifiées toutes les deux, n'est autre chose qu'une critique de ces deux Tragédies, et de beaucoup d'autres nouveautés du tems, et de tous les Théatres.

Voici quel est, à-peu-près, l'extrait que donnent

de la Piece le *Mercure* de Février 1725, les *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, l'*Histoire de l'Opera-Comique*, et le *Supplément du Dictionnaire Dramatique*.

« L'expérience nous apprend, tous les jours, que la vérité est rare parmi les hommes. Quelques anciens ont assuré qu'elle s'étoit retirée au fond d'un puits. L'Auteur de cette Piece la loge dans les espaces imaginaires. C'est en cette région métaphysique que, par l'ordre de Jupiter, cette Divinité, de nouvelle création, doit tenir ses grands-jours, et exposer les défauts de chaque mortel, sans en excepter aucun. Un emploi si convenable à la Déesse lui fait cependant peur. Qui l'auroit pu croire, que la Vérité même se fût ainsi démentie? Heureusement pour elle Arlequin, entraîné, par la jalousie, dans ce séjour, se présente à ses yeux. La Vérité, en bonne connoisseuse, le jugeant très-propre à remplir sa place, la lui fait accepter, sur l'assurance qu'elle lui donne que sa maîtresse, (Olivette) piquée de son absence, ne manquera pas de le venir chercher. (Arlequin, muni du miroir fidele de la Vérité, en fait d'abord sur lui l'expérience peu flatteuse, et le présente ensuite à tous ceux qui viennent pour le consulter. Ce sont une vieille femme de qualité, qui se croit encore jolie; une autre, jeune, qui préfere les futilités aux choses solides; un homme entêté de sa noblesse problématique; un antiquaire outré; un Poëte vain; un Danseur impertinent; un cocu, fâché de l'être; un Paysan et sa femme, prêts

à quitter leur village pour aller habiter Paris ; une jeune fille, Parisienne, trop avancée pour son âge ; un Comédien François et un de l'Opera-Comique, se disputant le droit de prééminence. Tous ces personnages payent fort mal la franchise du substitut de la Vérité. Quelques-uns même lui donnent des coups de bâton, pour récompense, et il veut quitter un emploi si périlleux ; mais, selon la promesse de la Déesse, Olivette arrive, et il repasse, avec elle, dans le monde réel, pour aller l'épouser.) »

« Quelque singulier que ce plan puisse paroître, l'Auteur le trouva, cependant, si fort à son goût que retouchant cette Piece il la fit reprendre, en un acte, sous le titre des *Espaces imaginaires*, au Théatre de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, le 12 Août 1734. Malgré cette sorte de succès, on ne peut et l'on ne doit regarder cette Piece que comme un Recueil d'Épigrammes, très-piquantes. »

« A l'une des représentations de ce petit Opera-Comique, Piron se trouva à côté d'un homme qui se récrioit contre la Piece, en disant : *Que cela est mauvais ! que cela est pitoyable ! Qui est-ce qui peut faire des sottises pareilles ?* —— *C'est moi, Monsieur*, lui répondit Piron. *Ne criez pas si haut, parce qu'il y a beaucoup de gens ici qui trouvent cela bon pour eux.* » *Anecdotes Dramatiques ;* de l'Abbé de La Porte.

Les huit Mariamnes, Parodie, en un acte, en vers et en vaudevilles ; représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, au

Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 20 Avril 1725; imprimée, avec un Avertissement et une Épître, en vers, adressée à Dominique, dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

« Cette Piece fut assez bien reçue du Public, dit le *Mercure* de Mai 1725. Par le titre seul des *huit Mariamnes*, on comprend bien qu'on veut tourner en ridicule tous ceux qui ont traité ce sujet, sans en excepter même ceux qui y ont réussi. La Piece est allégorique et fait honneur à l'imagination de son Auteur. La scene est dans le sérail du grand Seigneur. Ce grand Seigneur est le Public. Les Pieces de Théatre, tant anciennes que modernes, sont ses Sultanes, favorites ou disgraciées. Apollon est l'Eunuque qui a soin d'en peupler son sérail; et, tout Dieu qu'il est, on le traite avec assez de mépris : l'Auteur ayant voulu, sans doute, nous faire connoître par là que les meilleurs Poëtes sont les *Esclaves nés de quiconque les achete*. Apollon envoie au Sultan public jusqu'à huit *Mariamnes*; savoir, celle de Tristan, une qui n'a point paru, (par un anonyme. Elle fut lue aux Comédiens qui la refuserent, et l'Auteur la fit imprimer.) deux qui ont été jouées sur le Théatre François, (celle de l'Abbé Nadal et celle de Voltaire, jouées dans la même année) et les quatre qu'on a vues sur le Théatre de la Foire (Parodie des quatre Tragédies précédentes, par Fuzelier). Le Parterre n'a pas trouvé bon que ces quatre dernieres puissent grossir le nombre (dans la

Piece de Piron), parce que son équité ne sauroit souffrir les doubles emplois. Le Sultan public, à qui toutes ces *Mariamnes* sont présentées, les chasse ignominieusement de son sérail, et leur défend d'en approcher jamais. Cet ordre absolu n'empêche pas que celle qui vient de réussir n'y rentre (celle de Voltaire, retouchée et redonnée un an après sa premiere représentation); et le Sultan ne peut se défendre des nouveaux charmes qu'elle fait briller à ses yeux... »

Tel est le fonds de cette Parodie de Piron, qui fut « imaginée, écrite, apprise et jouée en douze ou quinze jours, » dit-il, dans son Avertissement. L'Épître adressée à Dominique étoit pour l'engager à se charger du rôle du Sultan public. L'idée en est ingénieuse, et elle est fort gaie, comme toutes les petites Pieces de ce genre qui sont sorties de l'imagination riante de Piron.

Le fâcheux veuvage, Opera Comique, en trois actes, en prose, mêlée de vers, de vaudevilles et de danses; représenté, pour la premiere fois, au Théatre d'Honoré, à la Foire Saint-Laurent, en Septembre 1725; imprimé dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Le sujet de cette Piece est tiré des *Mille et une Nuits*. Dans une isle de l'Asie, le vieil Aboulifar a une jeune fille, de quatorze ans, nommée Balkis, qu'il veut marier à un vieux Cadi, de soixante. Elle ne peut

se résoudre à cette union, parce qu'elle aime un jeune François, nommé Léandre, dont elle est aimée; et, pour se soustraire aux persécutions de son pere, elle prend d'une poudre somnifere, dont on lui a indiqué l'usage. Elle se fait passer pour morte et se laisse porter dans le centre d'une montagne qui sert de catacombes à la Ville, après s'être assurée, par des présens, que les gardes qui veillent autour de ces catacombes l'en retireront à son réveil, et la remettront entre les mains de Pirouzé, sa suivante, pour être cachée, par elle, jusqu'au retour de Léandre, qui est allé faire un voyage en France, et auquel elle a écrit tout ce stratagême, pour l'engager à hâter son retour dans l'isle. Léandre revient sur ces entrefaites, et reçoit ces nouvelles, par Arlequin, son valet, qu'il avoit laissé dans l'isle, à son départ; et il se propose de tirer parti de l'aventure, pour parvenir à épouser Balkis. Il imagine une espece de fête magique; et, à l'aide de quelques esclaves, qu'il déguise sous la forme de vents et de démons, il s'introduit dans la cavité de la montagne pour en délivrer son amante. Pirouzé, par attachement pour Balkis, a feint d'être morte de désespoir de la perte de sa maîtresse, et s'y est fait descendre avec elle; mais Arlequin s'y trouve enfermé d'une maniere bien différente. Il étoit amant aimé de Pirouzé; mais, par avarice, il lui a préféré une vieille, fort riche, qu'il a épousée. Il ne savoit pas, en faisant ce mariage d'intérêt, que dans ce pays il y avoit une loi qui défendoit à l'un des deux époux de survivre à l'autre,

et

et que dès que l'un mouroit on enterroit l'autre vivant avec lui. Sa vieille femme est morte, et l'Iman l'a forcé d'entrer aux catacombes, avec elle. Mais Léandre le retire de-là, ainsi que Balkis et Pirouzé, et pour obtenir la main de Balkis il veut faire croire à son pere qu'Arlequin est un grand sorcier, qui a le pouvoir de rendre la vie aux morts, qu'il a ressuscité Balkis; et il la lui demande en mariage, pour prix de lui avoir procuré ce faiseur de prodiges si merveilleux. Aboulifar soupçonne la fourberie; mais on lui vient dire que sa femme est morte aussi, et la peur d'être obligé de la suivre aux catacombes, le détermine à prier Arlequin de lui faire revoir la lumiere. Arlequin se trouve fort embarrassé. On s'empresse d'obtenir d'Aboulifar, pour prix de la prétendue résurrection de son épouse, son consentement au mariage de Léandre avec Balkis; et Pirouzé déclare ensuite que la mere de sa maîtresse n'est pas plus morte qu'elle ne l'étoit elle-même. Enfin Léandre et Balkis, Arlequin et Pirouzé sont unis, et la Piece finit par des danses, que forment les esclaves amenés par Léandre.

« Cette Piece est une de celles que Piron avoit le plus travaillées, mais sans aucun fruit, puisque ce même sujet, qu'il croyoit apparemment neuf, avoit été déja employé, pour le même Théatre, par Le Sage, et pour le Théatre François, par Lafont, » disent l'Auteur de l'*Histoire de l'Opera-Comique*, et celui des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*.

Les Enfans de la joie, Comédie, en un acte, en prose, mêlée de vers et de danses; représentée, pour la premiere fois, au Théatre Italien, le 28 Novembre 1725; imprimée dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Voici l'extrait que donnent de cette Piece le *Mercure*, second volume de Décembre 1725, le *Dictionnaire des Théatres de Paris*, des freres Parfaict, et le *Dictionnaire Dramatique*.

« Momus a épousé la Joie, qui met au monde trois enfans, Scaramouche, Pierrot et Arlequin. Até, Déesse du malheur, s'introduit chez Momus, pour troubler la fête, où elle n'a point été invitée. Elle fait éclater sa fureur et annonce au pere que ses enfans seront trois scélérats; Scaramouche un Matamore, Pierrot un fainéant, et Arlequin un poltron, un gourmand et un fripon : après quoi elle leur donne l'âge et l'expérience de trente ans. Momus témoigne sa douleur. La Morale, malgré les imprécations d'Até, se charge de l'éducation des trois enfans de Momus : elle promet de les instruire, et fait consentir les trois Graces à les épouser. La Piece finit par un divertissement, que forment les trois nouveaux enfans de Momus et de la Joie, Scaramouche, Pierrot et Arlequin, les trois Graces, les Jeux, les Ris, les Plaisirs, les Caprices, les Quintes et les Fantaisies. »

Dans cette ingénieuse allégorie, Piron donne à la Joie, Esculape pour Médecin, Lucine pour accoucheuse, et, croyant que son épouse n'accoucheroit que d'un seul enfant, Momus a choisi pour nourrice une Paysanne, nommée Mathurine, qui, d'après les instructions d'Esculape, a avec Gros-Jean, son mari, une scene très-plaisante, et faite pour jetter beaucoup de gaieté dans cette petite Piece.

L'Enrôlement d'Arlequin, Opera-Comique, en un acte, en prose, mêlée de vers et de vaudevilles, et terminé par un divertissement; représenté, pour la premiere fois, au Théatre d'Honoré, à la Foire Saint-Germain, le 3 Février 1726; imprimé dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Le *Dictionnaire des Théatres de Paris*, des freres Parfaict, l'*Histoire du Théatre de l'Opera-Comique* et le *Dictionnaire Dramatique* donnent, à-peu-près, de cette Piece l'extrait suivant.

« Arlequin, jeune écolier (d'une petite Ville de Province) qui, depuis qu'il est sous la conduite de M. Clénard, son Précepteur, ne sait pas encore la premiere leçon de son Rudiment, est épris des charmes de Laurette, Comédienne foiraine, qui doit partir le lendemain pour Paris, avec sa Troupe. Consterné par ce départ, l'écolier ne veut plus écouter les instruc-

tions du maître. Ce dernier se disposant à user de correction, ils se colletent ensemble. La mere d'Arlequin survient. Toujours indulgente pour lui, elle chasse honteusement M. Clénard; et après avoir assuré Arlequin qu'elle ne prétend pas le forcer à continuer ses études, elle l'exhorte bonnement à prendre un état, et à consulter ses oncles, dont un est Pâtissier, et les autres sont M. Griffalerte, Procureur, M. Massacre, Chirurgien, La Ramée, Dragon, et son cousin Ruzignac, Chevalier d'industrie. Chacun de ces personnages veut faire prendre sa profession à Arlequin; mais Ruzignac lui conseille de se marier à une jolie femme, et d'aller vivre à Paris, avec elle: ce qui lui suffira pour faire bientôt fortune. Arlequin goûte cet avis; il veut épouser Laurette, qui ne demande pas mieux, et s'engager dans sa Troupe. Les parens d'Arlequin s'y opposent d'abord; mais Laurette les persuade si bien qu'ils finissent par prendre tous le même parti. M. Griffalerte est destiné aux rôles de Princes, M. Massacre à ceux de Rois, la mere d'Arlequin à ceux de Reines-meres, et le Pâtissier à ceux de Gilles. Les Comédiens et Comédiennes de la Troupe viennent célébrer, par des danses, le mariage d'Arlequin et de Laurette, et cet heureux enrôlement. »

« Cette Piece, qui est très-médiocre, est un de ces Ouvrages que Piron s'amusoit à faire sur le coin de la table, lorsque les Entrepreneurs de l'Opera-Comique manquoient de Pieces, » ajoutent l'Auteur de

l'Histoire de ce Théatre, et l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques.*

Atys, Parodie, en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles, précédée d'un Prologue, et suivie d'un Divertissement; représentée, pour la premiere fois, au Théatre d'Honoré, rue de Bussi, pendant la Foire Saint-Germain, le 19 Février 1726; imprimée dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Cette Piece est une des sept Parodies qui furent faites de l'Opera de Quinault, du même titre, et elle est particuliérement relative à la reprise qu'on fit de cet Opera en 1726, comme nous l'avons dit dans le second volume des Opera de notre Collection.

Le Prologue de cette Parodie a pour principaux interlocuteurs l'Entrepreneur de l'Opera-Comique, et la Foire personnifiée, à qui la Folie a promis d'envoyer des Acteurs pour ouvrir son nouveau Théatre de l'Opera-Comique de la rue de Bussi, parce que l'ancien a été abattu pour faire un marché. « Ce Prologue eut l'étrenne de la nouvelle Salle, » dit Piron, dans une note, qu'il a placée au bas de l'une des pages. La Folie vient trouver la Foire, et lui amene, pour Acteurs, un petit bossu, un vieillard, un bégue et une petite fille qui doit jouer les rôles d'Arlequin. Ces caricatures font une critique plaisante de quelques

Pieces ; de quelques Acteurs et Actrices des grands et des petits Théatres du tems ; et le Prologue est terminé par un Divertissement, dans lequel chantent et dansent une troupe de Quintes de Vertigos.

Crédit est mort, Opera-Comique, en un acte, en prose, mêlée de vers, de chants, de vaudevilles et de divertissemens ; représenté, pour la premiere fois, au Théatre d'Honoré, à la Foire Saint-Germain, en 1726 ; imprimé dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Le *Dictionnaire des Théatres de Paris*, des freres Parfaict, l'*Histoire de l'Opera-Comique* et le *Dictionnaire Dramatique* donnent, à-peu-près, de cette Piece l'extrait suivant.

« Léandre, jeune homme de famille, au sortir d'un Brelan, où il vient d'achever de perdre le reste de cent mille écus qui composoient la succession dont il a hérité de son pere, depuis trois ans, est au désespoir, et fait de tristes plaintes, avec Arlequin, son valet, à qui il doit encore tous ses gages. La Mauvaise-foi, personnifiée, se présente à Léandre, et lui promet de le secourir aussi-tôt qu'elle sera en possession de l'hôtel de Crédit. Elle lui recommande sur-tout d'éviter le Scrupule ; et, lorsqu'il s'est éloigné, avec Arlequin, elle frappe à la porte de l'hôtel de Crédit, se faisant passer pour la Bonne-foi, son épouse. Le Suisse, à qui la garde de cet hôtel est confiée, refuse de la laisser passer, mais

la vue d'une bourse de cent écus lui fait changer de ton. Il la reçoit et reconnoît bientôt qu'elle n'étoit remplie que de fausse monnoie, et que la Mauvaise-foi l'a trompé. Dans le moment où celle-ci est prête à entrer chez Crédit, elle apperçoit Laverne, sa fille, la Déesse des larrons, avec une nombreuse suite. Elles entrent ensemble dans l'hôtel de Crédit, où elles mettent tout au pillage, et il est accablé, de tous côtés, ainsi que la Bonne-foi, son épouse, et ils meurent sous les coups de leurs adversaires. Pasquin, nouveau valet de la Mauvaise-foi, vient apprendre cette nouvelle au Suisse, qui prend son parti, étant las, depuis long-tems, de servir sans être payé, et voulant qu'on dise à l'avenir : *Point d'argent, point de Suisse.* Léandre et Arlequin reparoissent, et demandent Crédit à quelques personnes ; mais on leur montre l'hôtel, sur lequel on a mis pour inscription : *Crédit est mort.* Plusieurs autres personnages viennent, tour-à-tour, exercer les talens de la Mauvaise-foi, en faisant d'abord des dupes de quelques-uns, et en le devenant ensuite eux-mêmes de quelques autres. Cette ingénieuse allégorie est terminée par un grand nombre de gens qui, la tête couverte de bonnets verts, témoignent leurs regrets de la mort de Crédit. »

La Robe de dissention, ou *Le faux Prodige*, Opera-Comique, en deux actes, en prose, mêlée de vers, de vaudevilles et de divertissemens ; représenté, pour la premiere fois, au Théatre

d'Honoré et Francisque, réunis, à la Foire Saint-Laurent, le 7 Septembre 1726; imprimé dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Voici, à-peu-près, l'extrait que donnent de cette Piece le *Dictionnaire des Théatres de Paris*, des freres Parfaict, et le *Dictionnaire Dramatique.*

« Léandre, Cavalier François, et se trouvant dans une Ville d'Espagne, désespéré de ce que D. Pedre, frere de sa maîtresse, Isabelle, la marie à son rival, D. Fernand, prie Arlequin, son valet, de trouver quelque moyen de traverser ce mariage. Arlequin en imagine un; c'est de se faire passer, dans l'esprit de D. Pedre et de D. Fernand, pour une espece de Magicien, et de leur persuader qu'une robe noire, qu'il a empruntée à un Alguazil, paroît couleur de feu et brodée d'or aux yeux des maris et des freres dont les femmes et les sœurs sont irréprochables. Plusieurs personnages veulent faire l'épreuve de cette robe, pour connoître si leurs femmes leur ont été fidelles. Les femmes, de leur côté, veulent la mettre en pieces. D. Fernand voit cette robe fatale, et la voit toute noire. Il prie Arlequin de la montrer à D. Pedre, aux yeux duquel elle paroît noire également. Alors, D. Fernand renonce à Isabelle, que son frere accorde à Léandre, qui la lui demande, et qui finit par lui expliquer le stratagême d'Arlequin. Des Danseurs, sous le nom de Génies élémen-

taires, aux ordres du prétendu Magicien Arlequin, forment le divertissement du premier acte; et celui du second est exécuté par d'autres Danseurs, représentant les Nations Espagnole, Françoise, Suisse et Turque, qui se réunissent pour célébrer le mariage d'Isabelle et de Léandre. »

« Cette Piece, qui est très-comique et très-bien intriguée, eut du succès, » ajoute l'Auteur de l'*Histoire du Théatre de l'Opera-Comique*.

L'Ecole des Peres, ou *Les Fils ingrats*, Comédie, en cinq actes, en vers; représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 21 Octobre 1728; imprimée, avec une Épître dédicatoire, adressée à la Duchesse douairiere (d'Orléans), à Paris, la même année, chez Prault, fils, *in*-8°., et, avec une Préface, des retranchemens et des changemens considérables, dans l'édition des Œuvres de l'Auteur, donnée, par lui-même, en 1758, à Paris, chez Duchesne, *in*-12; depuis, dans ses Œuvres complettes, &c.

« Cette Piece, qui est restée au Théatre, respire une excellente morale, et est remplie d'heureuses saillies et de vers dignes d'être retenus, dit M. Rigoley de Juvigny. Le Public l'accueillit favorablement, et conçut les plus grandes espérances de l'Auteur. »

« Le principal défaut qu'on ait à reprocher à cette Comédie est celui du comique larmoyant, défaut dans lequel le sujet a peut-être entraîné Piron, malgré lui ; et il est étonnant qu'avec l'heureux naturel dont le Ciel l'avoit doué, il se soit si fort écarté du véritable caractere de Thalie. Il est vrai qu'il abjura bientôt cette erreur, et qu'il ne cessa depuis de verser, à pleines mains, le ridicule sur ce genre.... »

Piron fit sa coulpe à l'égard de cette Piece, dans la Préface qu'il composa pour l'édition qu'il en donna, avec beaucoup de corrections et de retranchemens, en 1758.

« L'action principale de cette Piece (observent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*) ne roule que sur le refus que font trois freres (Damis, Financier, Valere, Militaire, et Éraste, Auditeur des Comptes) d'épouser, au gré de leur pere, (Géronte, Négociant, retiré du commerce) une orpheline, (nommée Angélique) fille d'un ami, (nommé Argante, Négociant aussi, mais mort) ruiné, à qui ce pere est redevable de tous ses biens, qu'il leur a prodigués (et dont il s'est entiérement dépouillé pour eux). Il s'agit donc moins ici de l'ingratitude de ces fils que de la prévention de leur pere, qui en leur offrant cette fille les croit aussi tendres, aussi généreux, aussi désintéressés qu'il l'est lui-même. Leur refus lui dessille les yeux. Il se désabuse, revient de ses préventions paternelles, se reproche sa facilité passée ; et, remis, de nouveau, en possession de ses biens, (qui sont

enlevés à ses fils par l'intrigue de son valet, Pasquin, aidé par Chrisalde, frere de Géronte, par son Fermier Grégoire, pere de Pasquin, et par Nérine, suivante d'Angélique) il redevient maître des ingrats qui l'avoient abandonné, (et il épouse, lui-même, Angélique, dont il est depuis long-tems amoureux, sans avoir osé le lui déclarer, à cause de la disproportion d'âge qu'il y a entre eux deux; mais qui se donne à lui volontiers, autant par l'estime que lui inspire la noblesse de son caractere que par la reconnoissance qu'elle doit à ses soins généreux). C'est là le dénouement de la Piece; et, par conséquent, *L'Ecole des Peres* en est le vrai titre. »

« L'Auteur lui avoit d'abord donné ce titre. On ignore les raisons qui le lui ont fait changer lors de la premiere représentation, » dit le *Mercure* de Décembre 1728, qui rend un compte très-favorable de la Piece, et de son succès.

L'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, prétend que ce qui engagea Piron à changer le titre de *L'Ecole des Peres* en celui des *Fils ingrats*, ce fut « que le premier déplut aux Comédiens, à cause de quelques Pieces peu goûtées, données, dans ce tems-là, sous le titre d'*Ecole*. »

Au reste, sans s'expliquer, d'une maniere positive, sur le vrai motif de ce changement, Piron, dans sa Préface, restitue irrévocablement le premier titre de cette Piece, comme le seul qui puisse absolument lui convenir.

Callisthene, Tragédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 18 Février 1730; imprimée, avec une Épître dédicatoire, adressée à la Duchesse douairiere (d'Orléans), un Avertissement et un Argument, en latin, contenant le sujet, tiré du livre quinzieme, chapitre trois, de Justin, à Paris, la même année, chez Prault, fils, *in*-8°.; et, avec une Préface, des retranchemens et des changemens considérables, dans l'édition des Œuvres de l'Auteur, donnée par lui-même, en 1788, à Paris, chez Duchesne, *in*-12; depuis dans ses Œuvres complettes, &c.

« Piron, nourri de la lecture des modeles de l'antiquité, dit M. Rigoley de Juvigny, et formé par l'étude qu'il en avoit faite, voulant s'exercer dans le genre de la Tragédie, et l'envisageant sous son vrai point de vue, choisit un sujet simple, pour son premier essai. Mais le caractere stoïque de Callisthene, quoique majestueux, n'étoit pas fait pour inspirer la pitié, ni la terreur, il ne pouvoit donc émouvoir profondément l'ame du Spectateur. Ainsi l'Auteur avoit manqué son but. La Piece, qui eut peu de succès, fut retirée à la dixieme représentation. Néanmoins, il faut convenir qu'il y a de grandes beautés dans cette

cette Tragédie, et qu'elle est marquée au coin du génie. Aussi Piron ne se départit-il jamais de la préférence qu'il lui avoit donnée sur ses autres Pieces de Théatre.... »

Tout le monde connoît ce sujet. Piron, dans sa Préface, a rapporté le trait historique de Justin qui en fait le fonds, qu'il a traduit en François et qu'il dit avoir arrangé de cette maniere dans sa Tragédie.

« Alexandre flatté par Anaxarque dans le projet insensé qu'il forme de se faire adorer, et furieux de ne pouvoir engager Callisthene à le seconder là-dessus du grand crédit qu'il a parmi les Grecs, le condamne, sur d'autres prétextes, (sur ce qu'il blâme hautement sa conduite, et sur la fausse accusation qu'il est un de ceux qui conspirent contre ses jours) à des supplices longs et ignominieux, qui ne sont point désignés, et dont le délivre un poignard, que lui apporte son ami Lysimaque. Telle est l'action principale. L'intérêt de Léonide, sœur de Callisthene, amante de Lysimaque, et recherchée par Anaxarque, occasionne la mort de ce lâche favori. C'est l'épisode. La juste punition d'Anaxarque, ainsi que les regrets et les remords d'Alexandre, vivement pénétré des dernieres paroles de Callisthene, indiquent le point de morale qui résulte de la Piece. »

* *Gustave-Wasa*, Tragédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au

Théatre François, le 7 Janvier 1733 ; imprimée, avec une Épître dédicatoire, adressée au Comte de Livry, à Paris, la même année, chez Le Breton, fils, *in*-8°. ; et, avec une Préface, une Piece de vers, adressée à la mémoire du Comte de Livry et des stances à la Reine de Suede, dans l'édition des Œuvres de l'Auteur, donnée par lui-même, avec des retranchemens et des changemens considérables, à Paris, en 1758, chez Duchesne, *in*-12 ; depuis, dans ses Œuvres complettes, &c.

La Ramée et Dondon, Parodie, en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles, de la Tragédie de *Didon*, de M. Le Franc de Pompignan, et représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Opera-Comique, de Ponteau, à la Foire Saint-Laurent, le 22 Juillet 1734 ; non imprimée.

Cette Parodie, dont Piron n'a fourni que le plan, selon ce que nous apprennent le *Dictionnaire des Théatres de Paris*, de Léris, celui des freres Parfaict et les *Mémoires pour servir à l'Histoire des Spectacles de la Foire*, « fut composée par Ponteau, Directeur de l'Opera-Comique, Pannard et Gallet, et fut goûtée du public. »

L'Amant mystérieux, Comédie, en trois actes, en vers; représentée, au Théatre François, le 30 Août 1734; imprimée, avec un Avertissement, dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

« L'original du principal caractere de cette Comédie étoit un homme de qualité, de la société du Comte de Livry, dit M. Rigoley de Juvigny. Cet homme étoit très-estimable; mais il avoit la manie de mettre du mystere par-tout.... On proposa à Piron de traiter ce caractere. Il s'y refusa d'abord; mais, forcé par des instances réitérées, qu'il regarda comme des ordres, de la part de ceux qui le pressoient, il s'en occupa sérieusement. Cette Comédie n'étoit point destinée pour le Public. Elle ne devoit être jouée qu'en société, et en présence même du personnage qui en fournissoit le fonds. Le sujet ne plaisoit point à l'Auteur; et peut-être est-ce la raison qui l'empêcha de soigner avec plus de sévérité son Ouvrage. Dès que cette Comédie fut achevée, on la représenta plusieurs fois dans la société, et toujours avec un succès marqué, succès qui paroissoit d'autant moins suspect que les Spectateurs joignoient à l'usage du grand monde beaucoup d'esprit, et, par conséquent, étoient en état de prononcer. Aucun d'eux n'hésita; tous la trouverent digne de paroître au grand jour, et l'on engagea Piron à la donner au Théatre Fran-

çois. Enfin elle fut reçue par les Comédiens d'une voix unanime.... Malgré tant de motifs capables d'entretenir et de fortifier la sécurité, trop ordinaire, de l'amour-propre, un pressentiment intime affligeoit Piron sur le sort de sa Piece. Il ne l'eut pas plutôt livrée aux Comédiens qu'il en vit tous les défauts. Il la retoucha soigneusement ; mais pas assez heureusement pour la garantir d'un mauvais succès décidé. Il se repentit, mais trop tard, de sa complaisance, et se hâta de prévenir le jugement sévere du Public, en se plaisant à prédire, comme il le dit, lui-même, dans son Avertissement, la chûte de sa Piece, plusieurs jours avant qu'on la jouât.... et il se soumit à la rigoureuse décision du Public, en la retirant, après la premiere représentation. »

Cet amant mystérieux est un jeune homme, nommé Valere, qui aime une jeune personne nommée Isabelle, fille de Géronte, riche Bourgeois de Paris, et qui en est aimé ; mais il met tant de soin à cacher ses sentimens pour elle que c'est sous les fenêtres de Célimene, amie et voisine d'Isabelle, qu'il fait exécuter une sérénade qu'il lui donne : ce qui fait prendre le change à Isabelle, et lui fait soupçonner qu'il est amoureux de Célimene, quoique celle-ci soit près d'être unie à un certain Philinte. Lisette, suivante d'Isabelle, et aidée de Pasquin, valet de Valere, n'étant point dans la confidence de cet amant mystérieux, et voulant le faire déclarer, lui persuade qu'Isabelle va épouser ce Philinte. Va-

lere se décele enfin, et fait à Géronte la demande de sa fille, qu'il lui accorde. Philinte épouse Célimene, et Pasquin est uni à Lisette.

Les Courses de Tempé, Pastorale, en un acte, en vers libres, avec un Divertissement, mis en musique par Rameau ; représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 30 Août 1734 ; imprimée, avec une Épître dédicatoire, aussi en vers libres, adressée à la Comtesse de Livry, à Paris, la même année, chez Le Breton, *in*-8°., et, avec une Préface, dans l'édition des Œuvres de l'Auteur, donnée, par lui-même, à Paris, en 1758, chez Duchesne, *in*-12 ; depuis, dans ses Œuvres complettes, &c.

Le Berger Sylvandre, arrivé, depuis peu, dans la vallée de Tempé, y est devenu amoureux de la Bergere Thémire, et lui a inspiré du retour ; mais un vieux Berger de la vallée, nommé Hylas, riche et avantageux, demande la main de Thémire à son pere, Polémon, dont il est favorablement écouté. Sylvandre apprenant cette nouvelle se désole. Mais Thémire, loin d'en être effrayée, se félicite de ce qu'il n'a pour rival déclaré que le vieux Hylas, parce qu'un usage de la vallée est qu'une Bergere qui refuse le Berger qu'on lui propose pour époux peut le

défier à la course, à l'exemple de la Nymphe Daphné, qui, dans ce même lieu, évita, par ce moyen, la poursuite d'Apollon. Si le Berger ne peut atteindre la Bergere, il perd ses droits sur elle. Aussi toutes les jeunes filles de ce canton s'exercent-elles, de bonne heure, à l'agilité, qui pourra leur être si nécessaire un jour. Thémire est une des plus fortes dans ce genre d'escrime; et elle n'y redoute gueres le vieux Hylas. Mais Célémante, amant de Doris, sœur de Thémire, et ami de Sylvandre, se met aussi sur les rangs pour obtenir Thémire; et détermine, en effet, Polémon à lui donner la préférence sur Hylas. Nouveau sujet de désespoir pour Sylvandre, et même pour Thémire, qui ne croit plus pouvoir échapper à ce jeune rival de son amant, et pour Doris, qui se croit victime de l'infidélité de Célémante. La course a lieu, et Célémante est vainqueur; mais il ne s'est assuré la victoire que pour la ravir à tout autre rival de son ami Sylvandre, et pour lui en remettre aussi-tôt le prix. En effet, il annonce à Palémon son intention à cet égard, et lui fait accorder la main de Thémire à Sylvandre, en obtenant pour lui celle de Dotis. Tout le monde est ainsi content, excepté Hylas, qui se flatte pourtant encore de trouver quelqu'autre Bergere à qui il pourra offrir l'hommage de son amour suranné.

Cette Pastorale, qui a le mérite d'être une des Pieces les mieux versifiées de toutes celles de Piron, réussit davantage que la Comédie de *L'Amant mys-*

térieux, qui fut joué le moment d'auparavant.

« Piron alla le soir même, dit M. Rigoley de Juvigny, trouver ses amis au Caveau, et leur apprit la nouvelle du différent succès de ses deux Pieces, en leur disant : *Le Public m'a baisé sur une joue, et m'a donné un bon soufflet sur l'autre* ! On le plaignit, on le félicita, à la maniere du Caveau ; c'est-à-dire, avec beaucoup de plaisanteries sur sa bonne et sur sa mauvaise fortune. Piron s'y livra de bonne grace ; et la soirée se passa délicieusement. Le baiser sur une joue avoit guéri la douleur du soufflet appliqué sur l'autre. »

* *La Métromanie*, ou *Le Poëte*, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 10 Janvier 1738 ; imprimée, avec des stances dédicatoires, adressées au Comte de Maurepas, à Paris, la même année, chez Le Breton, *in*-8°., et avec une Préface et des changemens, dans l'édition des Œuvres de l'Auteur, donnée par lui-même, à Paris, en 1758, chez Duchesne, *in*-12 ; depuis, dans ses Œuvres complettes, &c.

Fernand Cortès, ou *Montézume*, Tragédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 8 Jan-

vier 1744; imprimée, avec une Épître dédicatoire, en vers, adressée à Philippe, Roi d'Espagne, et avec une Préface, dans l'édition des Œuvres de l'Auteur, donnée par lui-même, à Paris, en 1758, chez Duchesne, *in*-12, et, depuis, dans ses Œuvres complettes, &c.

Voici, à-peu-près, comment Piron, dans sa Préface, explique la Fable de cette Tragédie.

« Cortès, mal partagé du côté des biens, est devenu amoureux, en Espagne, et est parvenu à se faire aimer d'Elvire, fille de D. Pedre, irréconciliable ennemi de la maison de Cortès. L'inégalité des fortunes, et la haine invétérée des deux familles forment des obstacles insurmontables au bonheur de cet amour. Le brave et passionné Cortès n'a vu qu'un moyen de les surmonter; c'est de conquérir des trésors, mais par des voies si glorieuses pour lui et si avantageuses aux Espagnols qu'en lui donnant des droits sur l'estime de D. Pedre elles pussent lui mériter encore la médiation du Monarque auprès de ce pere inflexible. L'Amérique vient d'être découverte: il y a porté ses vues; il y est passé, il y combat et y triomphe. Parvenu jusqu'au Mexique, il en a fait le Roi Montézume prisonnier.... Il apprend que le peuple idolâtre de ces contrées, excité par le fanatisme sanguinaire de ses Prêtres, se dispose, au Temple de ses faux Dieux, à sacrifier deux Européens, que la

tempête a jettés, sans armes, sur ces bords.... Il vole aux autels.... en enleve les victimes, qui se trouvent être Elvire et son pere. D. Pedre venoit en Amérique, avec sa fille et un certain D. Sanche, à qui, sans la consulter, il avoit prómis la main d'Elvire, s'il pouvoit l'aider à traverser les hautes entreprises de Cortès, des succès duquel il étoit mortellement jaloux. D. Sanche avoit péri, en échouant sur les rives du Mexique, et en voulant sauver les jours d'Elvire et de son pere. Cortès ne les reconnoît pas d'abord.... Montézume devient amoureux d'Elvire; et, de l'aveu de D. Pedre et par l'entremise de Cortès, lui-même, il est prêt à l'épouser, malgré elle, lorsque les deux amans se reconnoissent.... Tous les obstacles qui s'opposoient à leur bonheur sont levés par la tendre magnanimité de Cortès envers D. Pedre, par sa vaillance, et par la mort de Montézume, qui est tué d'une fleche empoisonnée, que lui lance un nouveau Roi qu'ont fait les Prêtres et le peuple Américain, pour le remplacer.... Le Mexique acheve de se soumettre aux Espagnols, le cœur de D. Pedre de se rendre, et Cortès et Elvire deviennent heureux, en s'unissant. »

« Ce sujet est un des plus beaux qui soient au Théatre, dit M. Rigoley de Juvigny. On voit par plusieurs morceaux de cette Tragédie l'élévation à laquelle le génie de Piron pouvoit atteindre. Cependant le Public ne la goûta point. Il eut été possible, et même facile à Piron d'en faire disparoître les

défauts. Les Comédiens le presserent vivement d'y faire des corrections, et lui citerent l'exemple d'un de ses plus célebres Confreres (Voltaire) qui corrigeoit et refondoit même quelquefois jusqu'à des actes entiers : *Parbleu ! Messieurs, je le crois bien*, leur répondit-il, *il travaille en marqueterie, et moi je jette en bronze !* Cette réponse n'est point vaine. Il est certain que l'homme de génie jette en bronze, et brise, ou abandonne, comme le Statuaire, tout ouvrage manqué à la fonte, » ajoute M. Rigoley de Juvigny.

La Rose, ou *Les Jardins de l'Hymen*, Opera-Comique, en un acte, en prose, mêlée de vers, de chants et de vaudevilles, précédé d'un Prologue et suivi d'un Avertissement ; représenté, pour la premiere fois, au Théatre de l'Opera-Comique, à la Foire Saint-Germain, le 5 Mars 1744 ; imprimé avec un Avertissement de l'Éditeur, M. Rigoley de Juvigny, dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Cette petite Piece qui étoit faite et devoit être jouée dès 1726, éprouva des difficultés pendant environ dix-huit ans, quoique l'Abbé Chérier, Censeur alors des Pieces de Théatre, en ait rendu un compte favorable à M. Hérault, alors Lieutenant-Général de Police. Piron adressa enfin un Mémoire au Comte de

Maurepas, qui fit lever les défenses, « et la Piece fut représentée avec les plus grands applaudissemens, » dit M. Rigoley de Juvigny, dans son Avertissement, où il a inséré le Mémoire de Piron au Comte de Maurepas.

Voici quel est le sujet de cette Piece allégorique.

L'Amour et Mercure forment le Prologue. Ils viennent ensemble dans un lieu consacré à l'Hymen, qu'ils accusent de nonchalance à cultiver les fleurs de son domaine ; et ils se disposent à lui en ravir plusieurs, au moment où elles écloront, avant qu'il ait pu s'en emparer. Ils se séparent dans ce dessein, pour l'aller exécuter, ensuite, sous des habits de jeunes Bergers.

Dans un village, Rosette, jeune Bergere, âgée de douze ans, prend soin d'un rosier, que sa mere, qui ne la perd pas de vue, lui a confié, en lui disant que dès que la premiere rose qu'il porteroit paroîtroit épanouie, elle la feroit cueillir par l'Hymen, et qu'elle lui donneroit ensuite au-dehors la garde d'un troupeau. Rosette raconte cela à Sylvie, autre Bergere, son amie, et plus âgée qu'elle. La fleur se montre. Rosette court en avertir sa mere, qui va chercher l'Hymen ; mais en recommandant bien à Rosette de ne laisser approcher aucun Berger du rosier, et en chargeant le rustre Colin, son valet, de veiller à ce que personne n'y touche, pas même lui, sous peine de la vie. Pendant l'absence de la mere, l'Amour, qui rode dans les environs, envoie un

Berger bel-esprit tenter Rosette, par des vers et des chansons; un vieillard, par des richesses; un jeune et joli Berger, par beaucoup de tendresse. Rosette est près de laisser cueillir la fleur par Colin ou par le Berger chanteur, ou par le vieillard, desquels chacun, vu à part, lui semble digne de la préférence, et lesquels, chassés l'un par l'autre, se nuisent mutuellement. Mais l'Amour, survenant, la détermine pour le jeune Berger; et ils ouvrent ensemble la grille du jardin qui renferme le rosier, lorsque l'Hymen arrive, avec la mere. L'Hymen réclame son droit de nommer celui qui cueillera la rose. L'Amour veut que ce soit son protégé, ou menace d'envoyer une troupe d'Abbés, qu'il appelle ses grenadiers de Cythere, fourrager le rosier. Tout s'arrange. Le jeune Berger cueille la fleur, et donne, en échange, sa houlette à Rosette. Une troupe de Bergers et de Bergeres, viennent, par des chants et des danses, célébrer cet heureux événement.

L'illustre Rameau composa la musique de plusieurs morceaux de chant de cette petite Piece, qui, « avec des changemens, faits en 1753, par MM. Favart, de La Garde et Le Sueur, fut, sous le titre des *Fêtes de l'Hymen*, remise au Théatre, où on l'a souvent revue depuis, avec beaucoup de plaisir, » disent Léris, dans son *Dictionnaire des Théatres de Paris*, et l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*.

La Fausse alarme, Pastorale, en un acte, en vers

vers libres ; non représentée ; imprimée dans les Œuvres complettes de l'Auteur, &c.

Sur les bords du Lignon, dans un champêtre asyle habité par des Bergers et des Bergeres, le Berger Lysis aime constamment la Bergere Sylvie, et en est aimé de même. Il lui a fait présent d'une brebis, qu'un loup vient de lui ravir, et le chagrin que leur cause cette perte jette de la tristesse dans tout le hameau. Mais un Berger plaisant, nommé Hylas, à composé une petite fête, au moyen de laquelle il prétend ramener la gaieté parmi les Bergers, et où il veut faire prendre dans cette fête un rôle de Berger inconstant à Lysis, qui a de la répugnance à s'en charger, parce que ce caractere est, tout-à-fait, opposé au sien. Cependant, Sylvie, avec une autre Bergere de ses amies, nommée Timarette, est cachée, par hasard, près de lui, lorsqu'il répete ce rôle, à haute voix ; et, croyant que ce sont ses propres sentimens qu'il exprime, elle jure de le fuir, pour jamais. Lui, de son côté, ne pouvant se résoudre à jouer ce perfide rôle, le rend à Hylas ; et, retrouvant la brebis chérie, que l'on croyoit dévorée par le loup, il vole auprès de Sylvie pour lui apprendre cette bonne nouvelle. Il la voit toute refroidie, à son égard, et refusant de reprendre la brebis. Ils s'expliquent ; et Lysis parvient à détromper Sylvie, qui accepte, de nouveau, la brebis, et rend son cœur et toute son estime à ce Berger fidele et délicat.

Cette Piece, dont le fonds, comme l'on voit, est très-peu de chose, paroît avoir été destinée par Piron à être mise en musique, et accompagnée de fêtes champêtres et de danses. On ne nous dit point en quel tems, ni pour quel Théatre il la composa. Elle est assez agréable à la lecture, étant facilement versifiée, et écrite dans le genre qui convient au sujet.

LA MÉTROMANIE,

2

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR PIRON.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

STANCES DÉDICATOIRES

A

M. L. C. D. M. (1)

NOBLE modele du vrai Sage,
Philosophe au-dessus du sort,
Aussi tranquille en plein orage
Qu'un autre le seroit au port !

L'Escarboucle miraculeuse
Tient d'elle seule sa clarté,
Et n'en est que plus lumineuse
Pour être dans l'obscurité.

Telle votre vertu suprême
Luit quelque part que vous soyiez :
Vous y suffisez à vous-même,
Ainsi qu'à tout vous suffisiez.

Que ne puis-je dans cette Épître,
Sans vous causer le moindre ennui,

(1) Le Comte de Maurepas.

En vous annonçant dès le titre,
M'honorer d'un si bel appui !

Mais vous ne voulez pas qu'on sache
Que c'est le nom de M * * *
Qui dans les étoiles se cache :
Eh ! bien, ne l'en tirons donc pas !

Je saurai bien, sans qu'il en sorte,
De mon dessein venir à bout,
En désignant l'humain qui porte
Ce nom si révéré par-tout !

Le déchiffreur le plus ignare
N'aura pas fort à ruminer :
Ce qui vous ressemble est trop rare
Pour qu'on tarde à me deviner !

Parlons d'abord de votre aurore,
Et du mérite personnel
Qui vous rendit, tout jeune encore,
Si digne du rang paternel.

Votre excessive modestie
S'alarme-t-elle à ce début ?
Pour la satisfaire, en partie,
Du premier pas je vole au but.

Aussi bien ce que je vais taire,
Seroit plus analogue au son

De la trompette de Voltaire
Que du chalumeau de Piron !

J'abrege donc, et je renferme
Votre portrait dans un quatrain;
Et dans ce quatrain là le germe
D'un panégyrique sans fin.

Raison, graces, lumiere infuses,
Font qu'en vous seul est exalté
L'homme d'État, l'ami des Muses,
L'amour de la société.

Il faudra pour que l'on confonde
Qu'ainsi que plus d'un M * * *
Il soit plus d'un phénix au monde;
Et c'est, je crois, ce qui n'est pas!

Qu'on apprenne donc d'âge en âge,
Si le hasard m'y fait passer,
Lorsque j'adressois un hommage
Que je savois bien l'adresser!

PRÉFACE.

UN Chasseur passionné qui se trouve, en automne, au lever d'une belle aurore, dans une plaine, ou dans une forêt, fertile en gibier, ne se sent pas le cœur plus réjoui que dut l'être l'esprit de Moliere quand après avoir fait le plan du *Misantrope* il entra dans ce champ vaste, où tous les ridicules du monde se venoient présenter en foule, et comme d'eux-mêmes, aux traits qu'il savoit si bien lancer. La belle journée de Philosophe! Pouvoit-elle manquer d'être l'époque du chef-d'œuvre de notre Théatre?

Telle étoit la réflexion continuelle que je faisois en composant *La Métromanie*, le versificateur se trouvant ici dans son élément, à-peu-près, comme ce grand Poëte et ce sage persécuteur du ridicule s'étoit trouvé là dans le sien; mais avec la différence, bien fâcheuse pour moi, que dans *Le Misantrope* le Poëte étoit souverainement doué des talens nécessaires au Philosophe, au lieu qu'ici les talens nécessaires au Poëte manquoient totalement au versificateur. De-là s'élevoit en moi, comme s'élévera, sans doute, aussi dans l'ame du Lecteur un vif regret que le maître ne se soit pas avisé de traiter un sujet assez fécond, assez piquant pour n'avoir pu même être tout-à-fait malheureux entre les mains du disciple. Que n'eût pas dit, en effet, ce grand

homme où j'ai dit si peu ? Quelles fleurs n'eût-il pas fait briller ? quels fruits n'eût-il pas fait naître sur un terrain plus connu de lui que de nul autre, et que je n'aurai, tout au plus, tapissé que d'un peu de mousse et de verdure ?

Pénétré donc de mon insuffisance, à si juste titre, la plume, à chaque vers, eût dû me tomber de la main; mais que peut le raisonnement contre la planete, et de quel poids sont des réflexions balancées par l'ascendant ? Je ne prétends point, par les grands mots de planete et d'ascendant, me donner pour un de ces hommes heureusement nés sous l'astre qui forme les vrais Poëtes : je ne viens pas de me rendre justice tout-à-l'heure pour me contredire si-tôt. Je ne me donne que pour ce que je suis, que pour un de ces esprits trop ordinaires qui reçoivent le jour, non sous l'astre bénin dont l'influence est si rare, mais sous cet astre pestilentiel, et non moins dominant, qui fait qu'on a la fureur d'être Poëte, et souvent, qui pis est, celle encore de se le croire.

Je cédai donc à la force majeure : ainsi peut bien s'appeller cette manie qui fait ici, tout-à-la-fois, l'excuse, bonne ou mauvaise, de l'Auteur et le titre de la Piece; et je lui cédai d'autant plus naturellement, qu'après tout le bien et le mal qu'elle m'a causé je ne pouvois manquer d'avoir une vive démangeaison d'en dire tout le mal et le bien que j'en pense.

Que de douceurs imaginaires, et que d'amertumes bien réelles n'a-t-elle pas, en effet, répandues sur le

cours de ma vie ! A commencer par les amertumes, que de persécutions, dès mon enfance, et qui n'aboutirent qu'à l'effet ordinaire des persécutions, c'est-à-dire, qu'à rengréger le mal ! Je ne péchai plus qu'en secret ; et si des pécheurs c'est l'espece la moins scandaleuse, c'est aussi, comme on sait, la plus endurcie. Que ceux qui veilloient à mon éducation n'eurent-ils un peu d'adresse et de patience ; j'étois peut-être sauvé : peut-être que s'ils m'eussent laissé faire, soit dégoût ou légéreté, je me fusse redressé de moi-même. Cette façon de s'y prendre, toute simple qu'elle est, a corrigé plus d'une sorte de fous ! Votre cheval est impétueux, indocile et sans bouche ; rendez-lui la main, poussez-le même de vîtesse : sa propre ardeur aide à le fatiguer, et l'éperon aura fait ainsi l'office du meilleur des caveçons. Pourquoi notre jeunesse, par exemple, ne s'égare-t-elle plus dans les douces illusions du tendre Amour ? A quel heureux manege a-t-elle acquis sur ce point un degré de sagesse auquel nos peres, avec toute la leur, n'arrivoient qu'à peine sur la fin de leur vie ? Elle doit ce bonheur au bel usage où sont aujourd'hui les parens de ne la plus réprimer dans ses premieres saillies, de l'abandonner à la fougue des passions naissantes, et même de pousser souvent la complaisance jusqu'à vouloir bien prendre la peine de lui donner l'exemple.

Mais je veux que la persécution qu'on me faisoit fût juste. Comment l'entendoit-on ? puisque tandis qu'à la maison ce n'étoit que châtimens, de toute

espece, pour rompre l'enchantement ? au Collége, au contraire, on n'épargnoit rien pour en augmenter la force. Les Régens nous mettoient en main les Poëtes classiques, en chargeoient nos mémoires, en abreuvoient nos esprits, nous en faisoient sentir, et par-delà, l'élégance et les graces, les exaltoient avec enthousiasme, et finissoient par nommer ce langage le langage des Dieux. Pour moi qui les écoutois avidement, et de la meilleure foi du monde, je n'en rabattois rien dans ma foible judiciaire. J'observois, de plus, que ces Poëtes, sans avoir essuyé ni la fatigue, ni le danger des armes, et moins encore l'embarras des richesses; sans avoir été ni des Cyrus, ni des Crésus, n'avoient pas laissé, dans le calme de leur cabinet, que de se faire une célébrité, si-non plus grande, au moins, plus pure, plus personnelle sans doute, et plus durable peut-être que celle de ces hommes si fameux. Est-il jeune tête, pour peu qu'il y pétille déja quelque bluette de feu poétique, qui soit assez ferme pour ne se pas tourner vers un point de vue si brillant ? Se connoissant si peu, que ne présume-t-on pas de soi ? Je ne serois pas surpris que l'étourneau, sous l'aîle encore de la mere, appercevant l'aigle au haut des nues, se flattât de l'y suivre, au sortir du nid. Un de mes camarades de classes, jeune homme vif et bien fait, né brave (car il en est, je crois, du brave comme du Poëte : *Nascitur uterque*); celui-ci donc, l'imagination échauffée, à sa façon, de la lecture de l'Iliade, de l'Énéïde et de nos merveilleux Romanciers, s'enrôla, dès l'âge de

quinze ans, dans les Dragons. Je n'en avois que douze ou treize alors; et j'en étois encore à mon premier enthousiasme quand ce jeune étourdi partoit tout rempli du sien. « Adieu mon ami, me dit-il, d'un ton » d'Artaban, j'y perdrai la vie, ou je ferai voir jusqu'où » peut monter un brave soldat! » Il croyoit déja tenir, à coup sûr, et son épée et le bâton du Maréchal Fabert dans le même fourreau! « Courage! ami, lui ré- » pondis-je, à-peu-près du même air; et moi, de mon » côté, j'y perdrai mon latin, ou j'aurai moissonné » d'aussi beaux lauriers que les tiens! Reviens un Achille, » et sois sûr de retrouver en moi, à ton retour, un Ho- » mere, qui te chantera, comme tu l'auras mérité! » Tels furent nos adieux héroïques. Nous nous séparâmes; et depuis nous avons tous les deux atteint notre but, à-peu près, l'un comme l'autre. Le pauvre garçon, avec quarante-cinq ans de plus, et un bras de moins, est mort soldat aux Invalides.

Revenant à mon propos, je crois donc pouvoir dire que les enfans ne sont pas si peu des hommes qu'ils ne soient déja presque aussi vains que pere et mere. Or, des vanités, comme de raison, la plus folle doit avoir chez eux le droit de préférence. A l'attrait de celle-ci, qui rioit à ma sotte imagination, se joignoit l'amour du passe-tems; ajoutons-y le glorieux plaisir de la difficulté vaincue: plaisir vraiment puéril, et qui, si j'ai bonne mémoire, entre pour quelque chose dans tous les jeux de l'enfance, aussi bien que dans notre ancienne Poésie et notre nouvelle Musique. Tout cela posé, n'est-ce pas pour un vieil enfant de dix

à douze ans une amusette assez propre à lui piquer le goût que celle d'agencer, d'enfiler et de scander des syllabes françoises ; de les arranger ensuite en lignes, et d'ourler enfin ces lignes de rimes qui, selon lui, font le caractere essentiel de notre Poésie ? Cependant des mots, petit à petit, naissent les pensées ; des pensées, les figures ; des figures, les images : l'esprit s'accoutume au mouvement qui, l'échauffant, de plus en plus, le fait enfin parvenir jusqu'à former des plans, tels quels. Qu'on y réfléchisse un peu. Ne seroit-ce pas quelquefois cette marche qui, parmi nous, auroit fait insensiblement du petit rimeur un versificateur de profession, comme une version couronnée en troisieme aura fait, par hasard, d'un écolier un Traducteur ? Peut-être n'est-ce même qu'à la faveur de ces premiers pas enfantins que nos vrais Poëtes (sans en excepter les plus illustres) se seront apperçus de la supériorité de leur étoile. Le premier ressort qui fait mouvoir tous ceux du cœur et de l'esprit humain est toujours quelque chose de bien caché ! En combien d'erreurs l'envie de découvrir ce premier mobile n'a-t-elle pas induit le jugement des spéculateurs ? L'essaim d'abeilles qui, par hasard, se posa sur le berceau de Platon et sur celui de Saint Ambroise, ne passa que pour un présage de leur éloquence. Qui sait s'il n'en fut pas la cause ? Cette éloquence en eux s'éveilla peut-être moins par leurs dispositions naturelles que de ce qu'on leur dit que ces abeilles, symbôles alors de l'éloquence, s'étoient posées sur leurs berceaux. Quoi qu'il en soit, laissant là de si

hautes destinées, et sans sortir davantage de mon sujet, ni de mon humble sphere, tels furent les derniers jeux de mon enfance et mes premiers pas vers le Parnasse. Aux boules de savon, aux châteaux de cartes succéderent immédiatement le badinage de la rime et les châteaux en Espagne.

L'adolescence arrivée, tout cela s'évanouit et s'éboula comme ce qui l'avoit précédé. Il fallut, malgré moi, songer au solide, et répondre au sage empressement de mes parens, qui me prescrivirent le choix d'un état, proportionné à la médiocrité de leur fortune et de ma naissance. Ils auroient bien voulu, laissant agir la simple vocation, attendre en moi quelque talent décidé, qui me déterminât par moi-même; mais le témoignage de mes Régens les avoit habitués à ne m'en supposer aucuns. De ce que j'étois de ces jeunes égrillards qui ne sont pas toujours uniquement occupés de leurs tristes devoirs, ces Maîtres m'avoient déclaré atteint et convaincu d'une incapacité totale et perpétuelle. Voilà de leurs oracles rigoureux, quand il ne s'agit pas de l'horoscope d'un faiseur de thêmes sans fautes, ou d'un écolier appartenant à gens d'une certaine importance, soit par la naissance, par les emplois, ou par les richesses; car alors ils n'adoucissent que trop les termes! et quelles en sont les suites? J'ai assez vécu pour en avoir été long-tems le témoin. La plupart de ces héros de classes ont été, durant leur vie, le rebut de la société; *et secùs.*

Je pensois dès-lors assez sensément et assez haut de l'état ecclésiastique, pour m'être bien persuadé, moi-même,

même, et pour avoir également persuadé les autres que ce ne pouvoit, ni ne devoit jamais être le mien. Cela chagrina beaucoup. Les familles, tant pauvres que riches, n'aiment rien tant que de voir les enfans s'embarquer dans un genre de vie qui débarrasse d'eux, à peu de frais, et qui ne laisse pas d'attirer souvent de la considération, et presque toujours de bien mettre à l'aise. Mais mes parens n'étoient pas gens à me blâmer, ni même à jamais oser insister, le moins du monde, là-dessus. C'étoient de ces bons Gaulois qui, s'il en existe encore, sont le jouet du siecle poli : on m'entend, je crois; de ces bonnes ames, devenues aussi rares que ridicules, cent fois plus occupées de leur salut et de celui des leurs que de tout ce qui s'appelle ici-bas gloire et fortune. Le Ciel les en a bénis dans la personne d'un frere que je viens de perdre chez les PP. de l'Oratoire, et qui, pour ses longs travaux, comme pour sa piété, meurt honoré des regrets de son illustre Congrégation.

Ce saint état donc mis à part, et s'agissant de fixer un peu les irrésolutions du jeune écervelé, on me mit vis-à-vis de Justinien, de Barême et d'Hippocrate, et l'on me dit de choisir. Je le demande à qui m'a pu connoître : étois-je mieux appelé à pas un de ces trois états qu'au premier? Riant, ouvert, ingénu, sensible et compatissant, jusqu'à la foiblesse, élevé dans les principes et sous les exemples de la simplicité la plus franche et la plus naïve, qui pis est, par conséquent, nulle ardeur du gain, pas la moindre étincelle ni d'ambition, ni de bonne opinion,

étoient-ce-là des dispositions pour des états dans lesquels on n'entre et l'on ne réussit plus gueres qu'autant qu'avec des qualités toutes contraires à celles-ci, on a la gloire et la fortune en vue ? Étoit-ce être fait, sur-tout, pour la Finance, dont on m'insinua l'opinion ? J'entends pour la Finance telle qu'alors (1) on la pratiquoit ; car maintenant, à ce qu'avec admiration j'apprends, au fond de ma retraite, tout est changé, de mal en bien, et, malgré le *nos nequiores mox daturos*, tout va de bien en mieux ! Le manteau de la saine Philosophie s'est étendu, dit-on, sur toutes les conditions, au point que dans celle-ci même, l'urbanité, la rectitude et le désintéressement regnent autant qu'en toute autre ; de sorte que nous voilà, grace au Ciel ! arrivés à l'âge inespéré où l'on ne peut plus s'écrier qu'en bonne part : *O tempora ! ô mores !*

Mis sur les voies, et sous la protection d'un des plus excellens Maîtres, je vis donc en vain que, né sous le chaume, on pouvoit en ce tems-là, par un chemin très-court, très-facile et très-battu, se flatter de vivre un jour sous des lambris dorés, et de millions en millions, s'élever, par degrés, jusqu'à mourir gendre ou beau-pere de tout ce qu'il y avoit de mieux. Tout cela ne me gagna point. Deux choses me rebuterent de cette sorte d'élévation, l'aller et le revenir ; la façon d'y parvenir et les désagrémens d'y être parvenu.

La Médecine et la Jurisprudence me durent donc

(1) En 1710.

infiniment plus tenter. Tout frivole que j'étois, je regardois déja ces arts du même œil que je les vois encore aujourd'hui. Eh ! quoi de plus digne de l'homme, en effet, que la science de la nature et des loix ? Quoi de plus noble que des emplois dont l'objet est de veiller à la conservation des biens, de l'honneur ou de la vie des Citoyens ? Né loin des grandeurs et de l'opulence, un homme obscur se peut-il mieux tirer du pair que par l'une ou l'autre de ces deux professions, qui le font également rechercher du Peuple, des Grands et du Prince? Est-il, en un mot, deux plus belles portes ouvertes à des gens de cœur, pour sortir du second néant dans lequel, en les tirant du premier, il a plu, pour ainsi dire, à la Providence de les faire entrer, sous la malheureuse enveloppe et le fâcheux titre d'hommes de néant ?

Mais, 1°., moi Médecin ! moi, qui par-dessus tous les foibles que je viens d'annoncer eus toujours celui d'aimer à savoir, à-peu-près, ce que je dis, et, sans comparaison, plus encore, ce que je fais; quand, surtout, il y va, comme il y eût été ici, du plus précieux intérêt de mon cher prochain ! moi, dis-je, oser prendre possession d'un bénéfice à charge de corps ! oser exercer un art où le plus grand savoir souvent ne guérit de rien, et dans lequel une bévue, une impéritie n'expose pas à moins qu'à commettre un homicide ! Prenons que malheureusement l'habitude et le mauvais exemple m'eussent assez aguerri pour que bientôt je ne me fusse pas beaucoup soucié d'une faute involontaire, dont on ne croit pas

avoir un certain compte à rendre à Dieu, aux hommes, ni à soi-même, seroit-ce donc tout? La roue d'Ixion, le rocher de Sysiphe sont-ils pires que ce que je considere au-delà? Eh! quoi, avoir à soutenir, de sang-froid, à combattre, à dissiper, sans cesse, les tristes visions d'un hypocondre! avoir à calmer les impatiences du vrai malade, ou les justes alarmes de l'homme en danger! avoir à répondre aux questions, sans nombre, d'une famille sensible ou dénaturée qui les environne! avoir, enfin, vingt fois par jour, à laisser de porte en porte, et d'un ton décisif, en s'en allant, l'espérance ou le désespoir à la ronde, au hasard d'essuyer, à son retour, les plus sanglans démentis! Quels dons, quels talens, quel courage ne faut-il pas pour faire d'un si fâcheux rôle son rôle unique et perpétuel? *Gaudeant benè nati*! Pour moi, du premier coup-d'œil, je reculai d'épouvante; et, franchement, ni la fortune solide, et le puissant crédit de nos Médecins, ni leur belle sécurité au milieu de tant d'écueils et de dégoûts, ne m'ont pu faire un moment repentir d'en avoir eu peur, et de les avoir évités.

Restoit à prendre le parti du Barreau; je le pris donc, et ne le pris pas encore sans bien trembler. Cet état, du côté de l'incapacité n'expose pas une ame délicate à moins de scrupules que le précédent; car enfin l'Avocat, outre la défense des biens de ses concitoyens, a quelquefois encore en main celle de leur vie, et souvent, qui plus est, celle de leur honneur. Une chose me rassuroit, c'est qu'ici, du moins,

outre les principes d'équité naturelle dont tout le monde a sa portion, l'esprit humain a, pour second point d'appui, l'étude opiniâtre des Loix et des Coutumes : océan vaste à la vérité, mer qui, comme les autres, a ses bras, ses détroits, ses courans, ses golphes et ses baies ; mais dont l'étendue immense, après tout, n'est pas à comparer à l'abîme impénétrable des regles et des caprices de la nature, qui, tous les jours, au chevet du lit des malades, se joue de la doctrine la plus ferrée, et de la plus longue expérience!

Ce qu'il devroit y avoir, à mon gré, de plus rebutant pour un Candidat du Barreau, c'est que les fruits d'une si belle et si longue étude ne puissent percer, ni se recueillir qu'à travers les gravois et les halliers de la chicane. Pour moi, j'avois courageusement franchi toutes ces landes. Déja je possédois assez joliment Péreze, Daumat et le *Praticien François*. J'allois enfin débuter, au grand soulagement des curieux, bien ou mal prévenus, et tous également impatientés de tant d'apprêts et de précautions, quand un revers de fortune, accablant tout-à-coup mes pauvres parens, renversa mes projets et ruina tant d'espérances vaines ou malignes. Devenu, du jour au lendemain, plus à plaindre cent fois que bien des veuves et des orphelins, ce fut à moi à me reposer de leurs intérêts sur d'autres défenseurs, et à ne plus songer qu'à me tirer, moi-même, d'affaire, par toute autre voie ; car celle-ci me devenoit absolument impraticable, la profession d'Avocat étant, ce me semble, trop noble pour être compatible avec le besoin d'un écu. Il y fallut donc

ou renoncer, ou déroger; et je n'hésitai point : j'y renonçai. En quoi je ne fis pas, à tout prendre, un bien grand sacrifice. Quel regret, au fond, pourrois-je en avoir? puisque de la trempe singuliere dont je suis, de même qu'à mon premier malade enterré, j'aurois cru devoir abdiquer le Doctorat? Je sens également que j'eusse mis robe, sac et bonnet bas à la premiere bonne cause que j'aurois perdue; et à qui ce malheur-ci n'arrive-t-il point?

Quant aux autres métiers, depuis le plus honorable qui, si l'on veut, est celui des armes, jusqu'au plus abject qu'il plaira d'imaginer, la nature me les avoit tous interdits; j'étois né presque aveugle.

En pareil cas, un Provincial infortuné, pour cacher sa misere ou pour y subvenir, n'a d'asyle que Paris. M'y voilà donc, nouveau débarqué, un peu plus qu'adolescent, sans yeux, sans industrie, sans connoissances, et non-seulement sans protecteurs, mais même entiérement dénué de tout ce qui contribue à s'en procurer. Où voudroit-on que je me fusse pourvu de ces rares qualités? Où les aurois-je acquis ces airs aisés, souples, avantageux, insinuans, capables seuls d'impatroniser le premier sot qui les a, par-tout où bon lui semble de se présenter? Auroit-ce été dans la poussiere d'un Collége de Province? dans la solitude obscure des foyers paternels? dans l'austérité d'une éducation simple, grave et singuliere, au point d'avoir voulu me faire passer le chant, la danse, les lectures profanes, toute sorte de liaisons, en un mot, tout ce qui peut orner le corps et l'esprit, pour des

mondanités dangereuses, qu'il étoit bon d'ignorer, ou de négliger toute sa vie ? Quelle école en comparaison des Colléges et des Académies de la Capitale, d'où le jeune homme, quel qu'il soit, s'introduit gaiement, et de plein pied, aux toilettes des hommes et des femmes, va s'asseoir aux grandes tables, figurer sur les bancs d'un Théatre, et tenir la place d'un rayon dans ces cercles appelés *bonnes compagnies*, sources de lumieres, de bonnes fortunes et de protections ! Hélas ! c'étoit peu d'avoir été privé de ces dernieres ressources ! Je ne savois pas, je ne me pouvois pas douter qu'elles existassent ; qui me les eût indiquées, me les eût même indiquées vainement : ou je ne l'en aurois pu croire, ou cette malheureuse modestie, si naturelle à la jeunesse trop étroitement morigénée, m'en auroit plus écarté qu'approché !

Voilà donc, comme je viens de le dire, ma nacelle au milieu d'une mer inconnue, le jouet des vents, des flots et des écueils : elle faisoit eau de tous côtés ; je me noyois, quand la Poésie, bien ou mal à propos, me revint à la mémoire. Je m'en saisis, comme de la seule et derniere planche que je voyois flotter autour de moi dans mon naufrage. Je sais trop quelle épithete on va donner à cette planche ; mais que veut-on ? Par inclination, peut-être autant que par extrémité, toute métaphore cessant, j'embrassai l'unique et bizarre espece de profession dont le début et l'exercice n'exigent outils, chef-d'œuvres, lettres de maîtrise, avances, degrés, naissance, crédit, ni protection. L'on s'établit comme on peut.

Je n'entretiens mon Lecteur de si petites choses, et n'ose parler de moi si long-tems, contre la loi du sage, qu'en vue de me justifier humblement devant la Société, dont bientôt je me sépare dans un âge avancé, sans avoir eu le bonheur de lui pouvoir être utile, ni nécessaire, n'ayant labouré, bâti, calculé, médicamenté, plaidé, jugé, prêché, ni combattu, n'ayant fait pour elle, en un mot, que des vers; et quels vers encore? Des vers, comme on vient de le voir, moins inspirés par Minerve que par la Nécessité. Celle-ci, dit-on, est la mere des Arts: c'est donc le nôtre excepté; car chacun sait où en étoit le bon homme Horace, quand il disoit, *ohé!* et si de la Nécessité ou de la Poésie l'une des deux doit la naissance à l'autre, je suis payé pour croire que c'est à la Poésie que sont dus les honneurs de la maternité! Quoi qu'il en soit, n'ayant contribué qu'en si chétive monoie à ce que la Société a droit d'exiger de tous ses membres, je me trouve, à son égard, dans un tort qui mérite bien, étant involontaire, qu'en partant je le diminue par quelques excuses, mêlées à mes derniers adieux.

Du reste, si mon esprit dans sa maturité se rapprocha des folies de mon premier âge, on ne doit pas douter, après ce que je viens de dire, que ce ne fût bien tristement et dans des idées fort éloignées de celles qui dans ce premier âge m'avoient enchanté! Quelle différence, en effet, entre ce qui ne fut qu'un amusement et ce qui devient une derniere ressource! N'envisageant pour lors la Poésie Françoise que par

son vrai côté, j'espérai peu et présumai encore moins. Quelle carriere à courir, en effet, sur les pas de tant de grands hommes qui, par leurs Ouvrages inimitables, semblent l'avoir fermée plutôt qu'ouverte à ceux qui les y veulent suivre! Mais disons tout aussi: plus d'une pensée consolante me soutenoit dans ce coup de désespoir. Le goût pour la retraite, les douceurs de l'indépendance, l'innocence d'un métier dont l'exercice, entre mes mains, sur-tout, ne pouvoit, ni ne devoit faire ombrage, envie, ni tort à personne; enfin la satisfaction de songer que, du moins, je saurois, dès les premiers pas, si je m'étois bien ou mal engagé, n'étant gueres possible quelque illusion qu'on se fasse par-tout ailleurs de se la faire ici long-tems; car ici le but se manque ou se touche, du premier coup, à ne laisser aucun doute. Au Théatre, une Comédie fait rire ou bâiller, une Tragédie pleurer ou rire; dès-lors, le maître a prononcé, et prononcé sans appel. Au lieu qu'en tout autre canton des Muses, dans les sciences d'esprit, de mémoire et de raison, dans les hautes et dans les exactes, comme dans les autres, le point de décision, le tort et le droit du Savant demeurent à jamais suspendus. Histoire, Jurisprudence, Physique, Morale, une autre Science encore, sans comparaison, plus importante et plus ennemie du problême, tout cela salles d'armes, éternellement ouvertes aux assauts du pour et du contre. Le Lecteur et l'Écrivain, le Professeur et l'Étudiant, l'Orateur et l'Auditoire, le Littérateur, son antagoniste et leurs juges, tout reste en l'air. L'un

propose, l'autre objecte; tous veulent opiner. C'est que ce sont de grandes matieres qui intéressent le repos ou l'orgueil de l'esprit humain; et, dès-lors, il n'est petit, ni grand qui ne veuille intervenir : on combat pour sa Dame, pour la souveraine de ses pensées, pour la vérité, dont il sied bien à tous, même à des *Sancho-Pança*, d'être les *Don Quichotte*. D'abord on ne cherchoit peut-être, d'assez bonne-foi, qu'à s'éclairer les uns les autres; bientôt la dispute et l'aigreur s'en sont mises, et, de toute part, ensuite, il y est allé de la gloire à n'en pas démordre: aussi ne démord-on plus nulle part. De-là des controverses, à perte de vue, qui, de sophisme en sophisme, jettent les fondemens ténébreux d'un Pyrrhonisme universel. Quel supplice pour les amateurs et pour les défenseurs du vrai, mais, sûr-tout, pour les Auteurs qui seroient pressés de savoir s'ils sont à leur place ou non! Chez nous, par bonheur, il ne s'agit que de fables amusantes; le succès de si petites choses ne méritant pas d'exciter la moindre jalousie, et n'intéressant pas plus sérieusement l'amour-propre des Juges du camp que le véritable honneur des champions, notre cause se décide militairement, et, d'ordinaire, assez bien. La récolte, il est vrai, de part et d'autre, est ici proportionnée à la valeur du fonds; la perte et le gain, des deux côtés, sont on ne peut moins considérables : il en revient à nos Auditeurs une heure ou deux de divertissement, ou d'ennui; à nous, un peu de vent dans la tête, ou de rougeur au front : rien par-delà pour

les premiers ; mais, pour nous, ce qu'au moins nous en rapportons de plus, et d'un peu réel, c'est la certitude d'avoir eu tort ou raison de nous en être mêlés ; et, sachant ainsi à quoi s'en tenir, pour peu qu'il soit sensé, s'en va d'entre nous content ou corrigé qui veut. Perspective qui, selon moi, ne laisse pas d'avoir son agrément ! Mais, des perspectives, la plus belle, au gré

(1) « Du Souriceau, tout jeune et qui n'avoit rien vu, »

c'étoit l'idée touchante que je m'étois formée de nos Auteurs contemporains, dont, en nouveau confrere, je me réjouissois de rechercher la fréquentation ; car je ne devois pas douter qu'elle ne fût délicieuse, l'amour des Lettres, ce me semble, supposant une ame et des mœurs pareilles à celles des premiers tems. Me voilà, me disois-je en moi-même, ce que le vulgaire appelle un homme à plaindre. O vulgaire bien plus à plaindre que moi ! Le serai-je donc en fraternisant avec ce qui te ressemble si peu, avec ce que je conçois de plus rare et de meilleur en ce monde, avec les restes précieux de l'âge d'or ? Où se trouveroient-ils, en effet, les restes de ce bel âge, si ce n'est parmi les seules gens qui le dépeignent si bien, et qui, sans cesse, le regrettent si fort ? Enfin je vais n'être et ne respirer qu'avec le bel esprit, la saine raison, l'aimable candeur et le désintéressement

(1) La Fontaine, *Le Cochet, le Chat et le Souriceau*, Livre sixieme, Fable cinquieme.

philosophique. Quel état ravissant ! Comme eux, sans cupidité, sans prétention, sans artifice, puis-je manquer de sympathiser avec eux ? Ils seront mes amis et mes protecteurs. Vivent de pareils appuis, et non les riches et les Grands,

(1) « Gens faisant tel bruit, tel fracas,
» Que moi qui, grace au Ciel ! de courage me pique,
» J'en ai pris la fuite de peur ! »

Ceux-là, (2) *doux, benins, modestes, veloutés, d'humble contenance*, sont bien mieux mon fait. Ils m'aideront dans mes tentatives, me releveront dans mes chûtes, me prôneront dans mes succès. L'amour du travail, avec de tels secours, s'il ne me tient lieu de talent, m'en donnera du moins l'apparence, qui souvent mene plus loin que le talent même. Pensant et raisonnant ainsi, je ne craignois, je ne desirois presque plus rien. Je pleurois de joie ! Cette belle espérance, au sein de la misere, étoit un rayon de lumiere qui, du plus léger crépuscule en moi, faisoit d'avance un bel orient, et déja, de l'espece d'enfer où j'étois, un paradis terrestre !

Il y eut bien dans tout cela quelque petite erreur de calcul. Les riches et les Grands (la reconnoissance me force à l'avouer) ont un peu plus fait pour moi que Messieurs de l'âge d'or. A tout bon compte re-

(1) Même Fable.
(2) Même Fable.

veni

venir. Somme toute, resterent de net, comme je l'ai dit plus haut, quelques plaisirs chimériques et nombre de maux réels, dont le souvenir m'induisit à composer *La Métromanie.*

Je ne compte pas entre ces maux réels le manque de gloire et de fortune qui m'a tenu si fidelle compagnie dans tout le cours de ma carriere. J'eus toujours trop mollement l'une et l'autre en vue pour avoir dû me trouver fort sensible à ces deux privations. J'espere qu'on m'en croira facilement quant au mépris de la fortune. Ce mépris est inné dans tout cœur passionné pour la liberté. Être libre, et faire fortune, on le sait trop, ce sont deux bonheurs incompatibles; qui veut jouir de l'un doit absolument lui sacrifier l'autre. Où l'on pourroit donc n'en pas croire aisément ici le Poëte à sa parole, c'est lorsqu'il tranche encore de l'indifférence pour la gloire, s'entend pour cette gloire de succès passagers et d'honneurs littéraires, si vivement poursuivis par les Auteurs, et dont aucun d'eux n'ose parler du ton que je fais, sans se faire aussi-tôt jetter au nez la Fable du Renard et des Raisins. En effet, la manie de versifier passant pour un travers, persuaderai-je qu'un travers jouisse d'un des plus solides avantages de la vertu, en soutenant, comme il est pourtant vrai, qu'il se peut suffire comme elle, et seul se servir à lui-même de récompense? Non, je n'y parviendrai point. Faisons donc mieux: supposons, pour avoir la paix, accordons même, s'il le faut, qu'en moi seul soit rassemblé tout le sot orgueil

dont on veut que notre espece entiere soit enivrée ; la belle indifférence dont je me pare n'en restera pas pour cela moins naturelle, ni moins vraisemblable. Eh ! qui ne sait que le sot orgueil, en cas de revers, a des ressources infinies, et que plus il est mortifié, plus il est ingénieux à se forger des motifs de consolation ? Or, n'entrevoit-on pas d'ici ceux qui, sur l'article de la gloire dont je parle, peuvent s'offrir, tout d'un coup, à l'esprit d'un Auteur présomptueux et mécontent ? Le disgracié, dans son chagrin, n'a qu'à se représenter non-seulement par quelles voies et sur quels fronts le plus souvent tombent aujourd'hui les couronnes littéraires, mais encore combien de gens célebres sont morts sans les obtenir. Avec le talent que, sans faute, il aura de savoir altérer un peu le fonds des choses, à son avantage, il trouvera là bientôt de quoi se consoler ; et même, sans de grands efforts de raisonnement, de quoi se faire de son propre abbaissement un triomphe secret et fondé. Hé bien, me suis-je enfin rendu croyable ? Est-on content ?

Les seuls et vrais malheurs qui mirent donc, et qui durent mettre ma foible constance à l'épreuve, ce sont ceux dont l'oncle menace le neveu, acte troisieme, scene septieme, quand il dit :

Tremble ! et vois sous tes pieds mille abîmes ouverts !
L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle ?

Le Poëte répond laconiquement :

A ses mœurs !

Réponse de Théatre ; bout rimé. Le plaisant bouclier que les meilleures mœurs du monde à présenter aux traits de la calomnie, appuyée sourdement par des rivaux accrédités, malfaisans et rusés ! La scélératesse attaquée en opposeroit un d'Ajax, où la probité nue n'en auroit jamais d'autres que la négative et les larmes. Irréprochable tant qu'il vous plaira ; la perversité qui jura votre perte, de sang-froid, peut-être par passe-tems, le croiroit-on ? et simplement pour exercer son industrie, n'en sera que plus âpre et que plus subtile à dresser ses machines. Les ressorts jouent. Voyons ce qu'ici fera pour vous cette innocence étonnée, peu sur ses gardes, et, comme je dis, moins versée mille fois que le crime dans l'art de se défendre ; bien pis, ignorant même le plus souvent qu'elle est accusée, au moment qu'on la flétrit et qu'elle succombe ? Le tems, je le veux, dévoile enfin la vérité. On vous réintégre, vous ou votre mémoire. A la bonne heure, quoique toujours trop tard ; mais, jusques-là, que n'aurez-vous pas souffert pendant que vos bourreaux auront savouré tranquillement votre affliction ? Eh ! n'ont-ils pas encore, de reste, pour se consoler de la justice qui vous est enfin rendue, la secrete et damnable satisfaction de vous laisser sur le papier rouge ? Le sage à cela vous crie : que vous importe ? et déclame des merveilles ! Mon Dieu ! le sage voit les

choses de moins près que l'affligé ne les sent! J'en atteste ces victimes reconnues sans tache à la fin d'une vie traînée dans l'humiliation, tandis que leurs persécuteurs triomphans n'en haussoient que plus orgueilleusement la tête et le sourcil.

Que sera-ce donc, pauvre Poëte, si jadis vous avez donné malheureusement à ces faux Inquisiteurs la moindre prise sur vous, par une heure ou deux de feu mal employé, dans votre premiere jeunesse ? Ce n'auront pas été, comme on croit bien, des volumes de contes lascifs et dangereux, ni des livres complets de Satyres mordantes, dont le fiel aura distillé sur l'honneur du prochain, et peut-être sur ce qu'on reconnoît de plus sacré dans ce monde-ci et dans l'autre ? Oh ! non, sans doute ; une si prodigieuse dépense n'est pas l'iniquité, ni l'ouvrage d'un moment. Ce n'aura même heureusement rien été de comparable à tout cela, rien de satyrique, de séduisant, ni d'impie ; rien que vous ayiez ni produit au grand jour, ni même avoué jamais. Qu'aura-ce donc été ? Une folie, une débauche d'esprit, fugitive et momentanée, une exagération burlesque, un croquis, non moins informe qu'inconsidéré, auquel votre cœur ne doit pas être plus accusé d'avoir eu part que celui d'un Peintre en peut avoir à de légeres études d'après le nud, que celui de nos Poëtes tragiques en eut à l'expression qu'ils donnent aux sentimens affreux de leurs scélérats, et d'un personnage incestueux, perfide, sacrilége ou sanguinaire. Que vous dirai-je, enfin ? Ce n'auront été que des rimes cousues, presque en pleine table, à de la

prose qui s'égayoit à la ronde sur la fin d'un repas; folie très-blâmable! on ne peut trop le dire, ni trop le répéter; mais si courte qu'en faveur et de l'âge et des circonstances, un sage, un vrai dévot même n'auroit attendu qu'à peine au lendemain pour passer l'éponge dessus, n'eût-ce été que pour étouffer le scandale à sa naissance; belle intention qui n'est pas celle des méchans.

Périsse le pécheur, et vive le scandale!
En ces sortes de cas, voilà de leur morale.

Vous vous êtes mis à dos cette peste de la société, qui sans se soucier de la vertu, sans se donner même la peine de la pratiquer extérieurement, sans la connoître enfin que de nom, s'arme de ce nom si beau, dès qu'il est question de nuire, et l'arbore alors effrontément; semblable à ces Pirates qui, selon la rencontre et le besoin, font usage de tout pavillon. Plus de prescription pour vous. Quarante années de repentir sincere, de mœurs irrépréhensibles, d'ouvrages approuvés et décens; oui, ces quarante années, vis-à-vis de deux heures de fol enthousiasme, ne seront plus pour vous, grace à la charité de ces honnêtes zélateurs, qu'un moment, et qu'un moment perdu.

En effet, au bout de ce tems, quelques succès vous ouvrent-ils passage aux honneurs de votre profession, c'est à ce passage étroit qu'on vous attend. Vous ne le tenterez pas, dites-vous? vous ne rechercherez point ces honneurs, soit par une modestie ex-

trêmement en place, et de peur même qu'en les recherchant, par cela même, vous ne les méritiez encore moins, soit par prudence seulement, et pour échapper à la malveillance embusquée ? Fort bien ! mais à quoi bon, si, malgré cette inaction louable ou judicieuse, vous n'échappez point à la bienveillance de ceux qui conferent ces sortes d'honneurs ? Ne vous y fiez pas ! Oui, vous dis-je, il peut arriver, par un hasard, bien rare, à la vérité, mais non sans exemple, que ces sages, quoiqu'instruits des saillies de votre jeunesse, d'une voix unanime, et de leur propre mouvement, daignent vous appeler entre eux. Plus votre bonheur alors paroît grand, plus votre malheur va le devenir. Au bruit d'une si glorieuse acclamation, l'envie inquiete, éveillée, par conséquent, avant vous, et debout la premiere, se revêt en prude, et vole au tribunal de la vraie piété, trop simple souvent pour n'être pas quelquefois un peu crédule, souvent aussi trop délicate pour n'être pas, d'autres fois, un peu trop sévere, ou trop prompte. Là, votre ennemie,

(1) Sous le dehors plâtré d'un zele spécieux,

vous dénonce humblement, ouvre, en gémissant, et comme à regret, son mémorial scandaleux, y donne à lire sur votre compte deux ou trois lignes presque effacées par vétusté, aide elle-même, en se signant,

(1) Moliere, *Tartuffe*, acte premier, scene sixieme.

à les déchiffrer, y joint des faits et des écrits supposés ; et, de cette sorte, armée, à la fois, et d'une lueur de vérité, et d'un nuage épais de mensonges, forte sur-tout du sommeil d'un accusé qui ne se doute cependant ni de son danger, ni de sa gloire, elle allume la foudre à son aise, et vous écrase en riant. Le beau triomphe ! Ne vaut-il pas mieux encore être sous les roues que sur le char ?

Mais je m'apperçois que, sans le vouloir, et d'abondance de cœur, tout en déclamant contre la calomnie et la détraction, qui, l'une et l'autre, m'ont, de tous les tems, poursuivi, sans relâche, j'ai insensiblement fait un factum, et conté ma propre histoire. Ce l'est en effet. Qu'on m'y reconnoisse : je l'adopte, en rougissant, et la ratifie dans tous ses points. Aussi-bien vient-on de la manifester, en l'incrustant, assez mal-proprement, dans un éloge funebre de M. le Président de Montesquieu, prononcé à Berlin, en pleine Académie. Ah ! si ce grand Homme, (qu'on me pardonne ce cri de la nature) si ce grand Homme, du haut des demeures célestes où sa belle ame a revolé, sans doute, s'intéresse encore aux miseres d'ici-bas, on se le doit peindre bien surpris d'avoir été l'occasion d'un écart si bizarre et si peu mesuré ! Comment ne le désavoueroit-il pas, lui qui fut l'esprit, la sagesse, la douceur, la politesse et l'humanité mêmes ? lui qui m'honora de la plus solide amitié ? Vrai Philosophe, qui, malgré mille vertus reconnues et couronnées, n'ayant pas moins essuyé les plus vives persécutions, voyoit ma faute et ma disgrace d'un

œil si différent de celui de son dur panégyriste ! (1) Ajoutons que la faute étoit de nature à mériter plus d'indulgence de ce dernier que de qui que ce fût ; car enfin

Ce sage qui si haut, crûment et sans détour,
Releve les excès de la gaîté cinique,
Qui, du nord au midi, va battant le tambour,
Et contant ma disgrace aux échos d'alentour,
Pour la rendre plus grande, en la rendant publique,
Ce Philosophe, errant de portique en portique,
A Vénus Uranie a-t-il bien fait sa cour,
Quand sa Muse accoucha de la *Vénus physique* ?
Cette Muse, aujourd'hui si grave et si pudique,
Avant d'être sur le retour,
A-t-elle été si pure et si morigénée
Qu'on ne lui puisse rien reprocher, à son tour ?
Et ne lisons-nous pas dans un livre du jour,
Qu'en Demoiselle assez mal née,
Qui de Paphos aimoit *outrément* le séjour,
Elle envia la destinée
Des colimaçons en amour ?

Usons modérément de nos droits ; et loin de nous égayer davantage vis-à-vis d'un si rude agresseur, prenons très-sérieusement, au contraire, le parti de le seconder, en confessant, pour la premiere fois de ma vie, une fâcheuse vérité qu'il avoit si peur qu'on n'ignorât. A vingt ans donc, (mauvais exemple, jeunesse, mais bonne leçon !) à vingt ans, je tombai dans

(1) Maupertuis.

le court égarement dont je viens de parler, et je le payai cher à soixante! Sans parler de plus d'une grace accordée, sous nos yeux, en des cas peut-être plus graves, ne devois-je pas, du moins, un peu compter sur la double prescription? Puisse enfin cet humiliant et libre aveu, qui, d'ailleurs, manquoit essentiellement au sceau de ma condamnation, achever d'expier une si vieille extravagance! Puisse le regret mortel que j'en eus, presque en la commettant, regret que ma vénération pour les bonnes mœurs me fait emporter au tombeau, puisse-t-il me mériter le pardon dans les deux mondes! Du reste, comme il est trop juste, *veniam petimusque damusque vicissim*; je veux dire que, de ma part, je pardonne aussi, très-sincérement, tant à mes délateurs qu'à leur suppôt. Ce me seroit même une espece d'ingratitude envers les premiers de conserver le moindre ressentiment contre eux, vu l'heureux tour que l'affaire a pris, graces, il est vrai, à la noble et courageuse amitié d'un Montesquieu, au puissant crédit d'une Dame, (1) qui n'en use que pour le signaler par des bienfaits, à la généreuse protection d'un Ministre, (2) également bien voulu du Royaume et du Roi, grace enfin à l'extrême bonté de ce Roi le plus clément, le plus aimé, le plus auguste et le plus admiré des Monarques! Quel rare concours de forces et de vertus, nécessaire au salut d'un malheureux dont un homme, ou deux, de mau-

(1) La Marquise de Pompadour.

(2) Le Comte de Maurepas.

vaise volonté, sans haine particuliere, et de gaieté de cœur, avoient médité la ruine! L'oncle a-t-il donc tort de dire à son neveu:

Tremble! et vois sous tes pieds mille abîmes ouverts?

Celui-ci, que je m'étois creusé si follement, n'est pas même si bien cicatrisé, malgré tant de puissance et de bénignité conciliées en ma faveur, qu'il n'en sorte encore, comme on voit, de terribles exhalaisons! Elles ne me suffoquent pas: je respire; mais non si fort à l'aise qu'il ne m'en reste encore un peu d'oppression! C'est ce qui me fit dire, dans le tems, comme je fais encore quelquefois, d'un ton moitié plaintif et moitié gai:

Sur un bon lit, nommé l'État royal,
Couché gratis, en Prélat je repose.
Là, toutefois, je sommeille assez mal.
Dire pourquoi, franchement, je ne l'ose.
C'est grand' pitié, tant c'est petite chose!
Or, suis-je bien Sybarite accompli?
Sous le pauvre homme une feuille de rose
S'est mise en double, et fait un petit pli!

Pour passer de ce qui peine à ce qui soulage, et le franc et volontaire aveu de nos fautes nous acquérant le droit de protester contre celles qui nous sont faussement imputées, je saisis ici l'occasion de m'inscrire en faux contre mille miseres publiées sur mon

compte, en d'infâmes Recueils dont les compilateurs mercenaires, après s'être fait un jeu de tout respect humain, ne s'en sont pas moins fait un de nos noms et de la vérité. La Piece sur laquelle, entre tant d'autres, je vois le mien avec le plus de douleur et d'impatience, en est une intitulée *Le Débauché converti*; mélange horrible et révoltant d'impiétés et d'ordures. Ce débauché, devenu peut-être depuis ce qu'assurément alors il étoit fort peu, feroit beaucoup à l'acquit de sa conscience, si, pour pénitence, il s'imposoit le juste et pieux effort de me laver, en faisant, ainsi que moi, sa confession publique. Le coupable impuni n'a-t-il pas assez joui du supplice de l'innocent? ou si, malgré la retenue que j'ai de ne le pas vouloir indiquer, il aime à prolonger le jeu qui l'amuse, je l'en avertis charitablement:

« Qu'il soit prudent, du moins, s'il n'est pas généreux! »

Qu'il se garde de ces écumeurs de cabinets, dont le plus fameux et le plus vigilant de nos Poëtes vivans eut tant à se plaindre, et se plaint encore tous les jours, si amerement. Qu'il jette au feu son porte-feuille enflé, dit-on, de Pieces d'un goût et d'un style pareils, qui, publiées, le décéleroient; et me justifiant, malgré lui, me récompenseroient enfin de la plus pénible des discrétions!

Les sottises d'autrui souvent, comme on voit, sont donc mises sous notre nom; souvent aussi ce que nous

aurons pu faire d'un peu raisonnable sera mis sous le nom d'autrui. Ainsi, déshonorés d'un côté, sous les plumes du geai, de l'autre quelquefois nous voyons le geai se glorifier sous les nôtres. Tels sont les jolis émolumens du métier! Mais de ses vrais malheurs et de ses grands dangers, dont je me suis plaint d'abord, passer à ses désagrémens, ce seroit, par une gradation vicieuse, passer à l'infini, et descendre dans des détails qui doivent être aussi indifférens au Public, qu'ils lui peuvent être connus, par les contes qu'on n'en fait que trop! Qui ne sait nos sécheresses, nos insomnies, nos tortures pendant le cours des compositions? Qui ne rit de ce que doivent nous coûter ensuite les cérémonies d'une lecture et d'une réception, les corrections qu'on nous demande, et qui nous répugnent, peut-être avec raison, les pas qu'il faut faire, les ménagemens, sans nombre, qu'il faut avoir à la distribution des rôles? L'un dédaigne le sien, l'autre envie celui de son camarade. Est-ce du Tragique? L'Actrice en faveur, à qui vous présentez le sceptre, vous dira majestueusement: « Que Monsieur un tel (dé» sagréable au Public) soit Prince, ou cherchez vos Prin» cesses! » Dans le Comique, tout de même: « Que Ma» demoiselle une telle, vous dit fiérement l'Hector, ou » le Sganarelle en vogue, fasse la soubrette, ou cherchez » vos valets, &c. &c. &c. » Que faire? L'Auteur eût-il la réputation d'un Corneille, le crédit d'un Moliere, la force d'un Parterre, il faut qu'il cede ou qu'il laisse tout là. En est-il aux répétitions? autre galere! « Ce rôle» ci est trop long; celui-là trop court! » On vous rogne l'un

l'un, de pleine autorité : on vous force d'alonger l'autre. N'est-ce pas être logé chez cet hôte inhumain qui, faisant coucher les passans dans son lit, les tirailloit ou les tronquoit, par la tête ou par les pieds, selon qu'ils étoient plus ou moins longs que ce maudit lit, et qui ne cessoit d'accourcir ou d'étendre que l'homme et le lit ne fussent de niveau ? Tel est, à-peu-près, le traitement que reçoivent nos Pieces. Quel ensemble, après ces dislocations et ces démembremens, faits à la hâte, veut-on qui reste d'un corps organisé par des années de travail et de réflexions ? Plus d'un bon Ouvrage pourroit bien y avoir péri ! La toile enfin se leve ; et ce sont ici les grandes angoisses ! Pour se les peindre, on n'aura qu'à passer au monologue par où s'ouvre le cinquieme acte. Cependant, d'un rôle mutilé, d'un autre défiguré, de celui-là mal su, de celui-ci joué à contre-sens, du ferment d'une cabale, d'une lubie du Parterre, de tout cela, joint à nos propres fautes, résultent, assez naturellement, des chûtes ; et de ces chûtes mille beaux complimens de condoléance de la part de gens qui seroient bien fâchés d'en avoir d'autres à nous faire. Ne soyons gueres moins contens qu'eux ; car si, par hasard, nous eussions réussi, mieux nous eût valu peut-être cent fois avoir essuyé les disgraces du Théatre que celles qui nous eussent ailleurs été machinées par l'envie active et souterraine. Nous ne laissons pas de nous rembarquer tous les jours du milieu de ces dégoûts, et de bien d'autres que je tais, parce qu'après tout, avec un peu d'ardeur, de verve ou de viri-

lité, le Métromane, sans un grand fonds de philosophie, les oublie ou les brave aisément.

D'à travers ces milliers d'épines, avant que de finir, j'en distinguerai seulement encore une qui, pour n'être pas tout-à-fait si poignante que celles dont j'ai parlé d'abord, ne laisse pas d'incommoder étrangement la marche de tout honnête Ecrivain! J'en ai touché quelque chose dans la Préface de ma Pastorale des *Courses de Tempé*. Ce sont les allusions indécentes et les applications dangereuses que la sottise, le libertinage ou la malignité savent tirer de nos productions les plus mesurées; écueil d'autant plus à craindre que, vu la tournure des esprits du jour, et sur-tout quant aux allusions licencieuses, il est devenu presque inévitable à la circonspection la plus en garde, et circonspection dont on nous doit d'autant plus tenir compte qu'elle nous est infructueuse, à bien des égards, tandis que nous aurions presque tout à gagner en prenant la route opposée, cet aimable esprit du jour, si vif à tourner la décence en ridicule, ne l'étant pas moins à protéger et à caresser la licence ouverte. Il a cela de commun avec la critique moderne.

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

Il noircit la colombe et blanchit le corbeau.

Mais nous manquent à jamais tous suffrages, plutôt que de jamais en mériter et que d'en obtenir un seul à pareil prix!

D'après un sentiment si juste et si naturel, à force d'attention, j'avois espéré parvenir à mettre ces hourets de haut nez en défaut, si-non quant aux allusions licencieuses, du moins, quant aux applications personnelles. J'avois espéré l'impossible. Je suis relancé, et relancé par les aboyeurs dont je me devois le moins défier, puisque ce sont les prétendus offensés qui, malgré le Public et moi, se sont fait, eux-mêmes, ces applications. Aussi va-t-on voir que leurs plaintes sont moins l'effet d'un vrai chagrin qu'un stratagême de l'amour-propre.

En conservant à mon Poëte quelques petits ridicules, essentiels à la profession, je ne l'en ai pas moins fait bon, franc, généreux, brave et désintéressé. Je connoissois trop la malignité du Public qui rarement fait des applications avantageuses pour avoir à craindre qu'il en fît aucune : aussi n'en fit-il point. Mon Poëte passa pour le seul de son espece. Mais quelques Auteurs alors, plus ou moins célebres, persuadés que peindre un vrai Poëte, si ce n'étoit vouloir, c'étoit, au moins, devoir les désigner, jugerent à propos, pour qu'on ne prît pas le change, de se compromettre un peu, en s'honorant beaucoup, et se plaignirent tous, à l'envi, qu'ils étoient visiblement personnifiés dans M. de L'Empirée. « Me peut-on méconnoître à ce trait malin ! » disoit l'un ; « et moi, à celui-là ? » crioit l'autre. C'étoit, pour ainsi dire, à qui s'arracheroit la prétendue insulte des mains, ou plutôt, comme j'ai dit, à qui voulant bien partager avec ce personnage quelques travers, très-excusables, donneroit superbement à entendre qu'il étoit

l'aimable original en entier. Comme si le Peintre, avec un grain de leur bonne opinion en tête, n'eût pu s'écrier aussi de son côté : *Anch' io son Poeta* ! et revendiquer ou s'appliquer, à titre égal, la part bonne ou mauvaise qu'ils prétendoient avoir à son tableau ! Mais fussé-je plus Poëte cent fois qu'eux et moi nous ne le sommes, à Dieu ne plaise que jamais j'eusse à leur place osé me plaindre ou me parer d'une si glorieuse ressemblance ! Le caractere moral de M. de l'Empirée l'emportant sur notre prétendu mérite littéraire, autant que la belle ame l'emporte sur ce qu'on veut bien appeler bel-esprit, se plaindre ici de la personnification, c'est moins se plaindre que se glorifier, c'est moins jouer le rôle d'un homme offensé que celui d'un Fierenfat. (1) Cela dit une bonne fois, je me repose de mon apologie auprès des complaignans, sur leur modestie ou sur le secret témoignage de leur conscience.

Véritablement, voyant avec chagrin que dans tous les tems, et chez toutes les nations, les Poëtes, en général, étoient livrés à la risée du Public par les Poëtes mêmes, et, de plus, les voyant taxés par ce Public de bien des vices qui sont, quoi qu'en puisse dire le beau monde, pires que des ridicules, j'avois pris à tâche de présenter sur la scene un Poëte qui, sans sortir de son caractere singulier, fût une fois fait de façon à nous relever d'un préjugé si peu favorable, un Poëte tel qu'il y en eut, sans doute, et qu'il y

(1) Nom du frere de l'Enfant Prodigue, de Voltaire.

en peut avoir encore, un Poëte, enfin, lequel après qu'on a dit :

« On peut être honnête homme, et faire mal des » vers, » (1)

pût faire aussi dire et penser

« Qu'en faisant bien des vers, on peut être honnête » homme. »

J'eus seulement grand soin d'éviter le ton de la nouvelle Comédie, qui, tristement guindée sur les échasses de la morale, n'auroit pas manqué de nous régaler ici d'un Poëte grave et rengorgé, d'un pédant hérissé de ces trivialités édifiantes, auxquelles on applaudit en bâillant, et qui ne passent, en effet, gueres plus à l'ame des Spectateurs qu'elles ont l'air de venir de celle de l'Auteur. Je crus donc devoir m'y prendre tout d'une autre façon. M. de L'Empirée, honnêtement fourni des ridicules de son état, ne laisse pas d'être leste, gai, doux, sociable et galant ; qualités engageantes, qui, jointes aux essentielles, en le rendant agréable et divertissant, ont eu le bonheur d'intéresser pour lui jusqu'à m'attirer des reproches d'avoir négligé sa fortune au dénouement. Du moins, l'Aristarque de ce tems-là (2) le veut-il ainsi persuader. « On est fâché, dit-il, de lui voir prendre » congé des Spectateurs pauvre et déshérité. » Peut-être,

(1) Dit le Misantrope de Moliere.

(2) L'Abbé Des Fontaines, *Observations sur les écrits des Modernes*, Lettre 175.

ce qu'il donne ici pour le sentiment général n'est-il que le sien particulier ; et, certes, en ce cas, il y auroit à me féliciter d'avoir su l'attendrir ! Mais ne seroit-ce pas, aussi bien que son sentiment particulier, une critique déguisée, qui m'avertit que, selon lui, je renvoie les Spectateurs mécontens ? A quoi je réponds qu'il faut savoir mieux entrer dans le caractere des gens, quand on veut décider de leur bonheur ou de leur malheur. Si le Journaliste eût voulu s'abaisser ou s'élever jusqu'à l'ame d'un vrai Poëte, dont, sans en avoir les talens, je conçois très-bien la rare façon de penser, il n'eût pas eu, ou plutôt il n'eût pas affecté une commisération que celui-ci ne demande point. Il se trouve fort bien comme il est. Que M. l'Abbé Des Fontaines, avant de publier ses observations et son extrait, n'avoit-il parcouru la brochure un peu moins légérement que de coutume ? M. de L'Empirée l'auroit, avant moi, redressé là-dessus, en vingt endroits ; entre autres (scene septieme du troisieme acte) quand il dit positivement

« Que sa vertu se borne au mépris des richesses, » &c.,

et ailleurs (même scene) :

» Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
» On doit tout à l'honneur, et rien à la Fortune.
» Le nourrisson du Pinde, ainsi que le Guerrier,
» A tout l'or du Pérou préfere un beau laurier ! »

Ou si, pressé par le jour de la vente, il n'eut que le tems de faire transcrire les huit ou neuf pages de vers dont il nourrit sa feuille, et dans lesquelles

même ceux-ci se trouvent, sans qu'il y ait pris garde, du moins, pouvoit-il, d'un coup-d'œil, appercevoir ces deux derniers de la Piece :

« Vous, à qui, cependant, je consacre mes jours,
» Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amours ! »

Faute de cela, il se laisse entraîner à sa façon de penser, laquelle a trop influé sur son raisonnement. Voilà les Écrivains périodiques ! Sérieusement, et par état, occupés de ce qu'ils appellent *le solide*, ils n'ont garde de concevoir, ni de soupçonner l'héroïsme ou la folie du vrai Poëte qui, vis-à-vis de la misere, pense en parlant de sa Muse, comme vis-à-vis d'un avenir menaçant, en parlant de son fils, pensoit Agrippine : *Moriar, modò regnet.* Quel soin, en effet, prirent de leur fortune le divin Homere, l'immortel Plaute, le grand Corneille, le délicieux La Fontaine, &c. ? Furent-ils pour cela des objets de pitié ? Pas plus que la mémoire des Midas de leurs tems et des nôtres est digne d'envie.

Je ne dois pas finir sans dire un mot du personnage singulier de M. Francaleu, et d'une partie de son rôle, ni sans bien marquer la distinction qu'il faut faire de ce personnage, en entier de mon imagination, et de la partie de son rôle, qui, renfermant un événement du tems, sembleroit, par-là, démentir l'attention que j'eus d'écarter toute application maligne. Voici quel fut cet événement.

Un homme d'esprit, de talent et de mérite, s'étoit

diverti, pendant deux ou trois ans, au fond de la Bretagne, à nous donner le change, en publiant tous les mois, dans les *Mercures*, des Pieces fugitives, en vers, sous le nom supposé d'une Mademoiselle de Malcrais de la Vigne. La mascarade avoit parfaitement réussi. Ces Pieces, ingénieuses et joliment versifiées, en droit, par conséquent, de plaire déja par elles-mêmes, ne perdoient rien, comme on peut croire, à se produire sous l'enveloppe d'un sexe dont la seule et charmante idée suffit pour disposer les cœurs à la complaisance, et les esprits à l'admiration. La Sapho supposée fit donc honneur et profit à ces *Mercures*. Elle triompha, au point que la galanterie bientôt mit pour elle en jeu la plume de plus d'un bel-esprit, qui vit encore, et qui s'il écrivoit jamais son histoire amoureuse, nous souffleroit assurément cette anecdote. Ils rimerent des fadeurs à Mademoiselle de Malcrais : elle de riposter. L'intrigue se noue ; les galans prennent feu, de plus en plus. Tout alloit le mieux du monde, au gré du Public amusé, et la Comédie n'étoit pas pour finir si-tôt, si notre Poëte Breton, ayant ri ce qu'il en vouloit, et desirant jouir de sa gloire, à visage découvert, n'eût précipité le dénouement, en venant mettre le masque bas à Paris. Il y perdit peu sous les yeux du Public, qui, désabusé sur le sexe, ne rabattit presque rien de ses éloges, en cela plus sage et plus équitable que nos beaux-esprits, chez qui la chose se passa bien différemment, lorsqu'en leurs cabinets, où peut-être ils étoient à polir encore un Madrigal pour Mademoiselle de Malcrais, on la leur vint

annoncer. Grand cri de joie! La plume tombe des mains; les portes s'ouvrent à deux battans : on vole au-devant de la Muse, les bras en l'air, que.... d'ici l'on voit s'abaisser brusquement à l'aspect de M. des Forges Maillard. La politesse, après un court éclaircissement, eut beau les relever, pour en venir à la froide accolade, la barbe du Poëte y piqua si fort qu'on ne la lui pardonna point. Il faut dire aussi la vérité : certaine espérance frustrée met de bien mauvaise humeur! On ne se souvint pas que M. des Forges Maillard eût seulement fait un bon vers en sa vie. Les talens et les éloges tomberent avec le cotillon. Voilà, s'écrie ici M. Francaleu (scene neuvieme du cinquieme acte) dans la même situation que ce Poëte, aussi-tôt méconnu que démasqué,

« Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût!
» L'ouvrage est peu de chose, et le nom seul fait tout! »

Apostrophe qui, tous les jours, seroit bien de mise en plus d'un cas! Suivons celui-ci. De bonne foi, étoit-ce une aventure à dérober au plaisir public, sur un Théatre d'où nos mauvais sérieux (car il en est, pour le moins, autant que de mauvais plaisans) n'ont que trop banni le plaisir et la joie? Pouvois-je imaginer jamais une scene plus comique et plus du ton de mon sujet? Je la produisis donc; mais avec l'attention de ne la produire que sous le jeu d'un personnage dépouillé de tout ce qui pouvoit faire tourner les yeux sur le Poëte estimable à qui nous la devons d'original, ni sur quelque autre que ce fût. Plutôt

que de manquer à cette bienséance, j'aimai mieux pécher à mon escient contre les bonnes regles de la Comédie, qui n'admet que des caracteres tels que la société, chaque jour, en présente sur la scene du monde. J'en forgeai, de ma tête, un qui vraisemblablement n'exista jamais; un bon homme, qui se plaît à faire de méchans vers, les sachant tels, et ne les faisant que pour son amusement, et que pour celui de ses amis, qui s'en divertissent. Aussi le critique observateur ici ne manque-t-il pas son coup! « C'est » dit-il fort bien, un Mécene bourgeois, un riche et vieux » rimailleur, qui, connoissant distinctement son imper- » tinence, et la confessant hautement, forme un carac- » tere purement idéal et sans exemple. » J'ai donc très-bien pris mes mesures pour ne compromettre personne? Ainsi M. Francaleu, non plus que Mademoiselle de Malcrais, n'est qu'un fantôme qui n'entraîne aucune application; ainsi la partie du rôle relative à l'événement du jour ne se peut nommer qu'une réalité encadrée dans une chimere.

Qu'un fait public, et tout arrangé comme celui-là, mis sur le Théatre, fasse grand honneur à l'imagination du Poëte, je ne le dis pas, mais que nous devions être jaloux aussi de nous tout devoir à nous-mêmes, jusqu'à dédaigner de nous accommoder quelquefois, en passant, d'un incident qui se trouve heureusement sous la main, et que n'eût peut-être jamais créé cette imagination, ce n'est pas non plus mon sentiment. Qu'importe au plaisir public d'où lui viennent ses sources? et que fait tant à notre

gloire, après tout, le mérite de l'invention ? Tels Auteurs, à qui ce don ne fut que médiocrement départi, en ont vu, du haut des nues, d'autres, qui le possédoient supérieurement, ramper bien au-dessous d'eux, n'eussé-je à citer que Malherbe et Saint-Amant, que Racine et Thomas Corneille. Pour moi, je prétends si peu me targuer ici de ce don particulier qu'au contraire je n'entends qu'à regret appeler souvent le sujet de cette Piece une pointe d'aiguille sur laquelle on s'étonne, dit-on, que j'aie entrepris d'élever un édifice de cinq actes. Oui, loin de me prévaloir de l'erreur ou du compliment, j'en reviens au début de cette Préface, en la finissant. L'édifice fût-il mieux étoffé cent fois, des seules recoupes l'Architecte en éléveroit un bien supérieur à celui que, taillant en pleins matériaux, présente ici le maçon. Enfin, je le répete, sous la plume d'un Auteur tel que celui du *Misantrope*, *La Métromanie*, sans en être plus longue, ni moins réguliere, contiendroit, à coup sûr, une fois plus et mille fois mieux.

NOTE
DES RÉDACTEURS.

LE sujet de cette Comédie est assez généralement connu, et Piron l'a, d'ailleurs, assez annoncé dans sa Préface pour que nous soyions dispensés de le détailler davantage ici.

JUGEMENS

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LA MÉTROMANIE.

« IL est peu de Comédies où l'on trouve autant de finesse et de naturel dans le dialogue, d'aisance et de perfection dans les vers, et de vrai comique dans toutes les situations, où les caracteres soient mieux soutenus, où l'intérêt, toujours vif et toujours nouveau, augmente, de scene en scene, jusqu'à la fin; en un mot, où tous les ressorts de la Comédie soient plus heureusement employés, dit M. Rigoley de Juvigny. Il falloit donc, je ne dis pas de l'esprit, mais les plus grandes ressources du génie pour entreprendre un pareil sujet et y réussir.... Croiroit-on, cependant, que cette admirable Piece fut d'abord rejettée par les Comédiens, qu'elle

éprouva les plus ridicules difficultés pour être reçue, et qu'il fallut enfin un ordre du Ministre pour la faire jouer ? Croira-t-on encore qu'après le brillant succès dont elle fut suivie, (durant vingt-trois représentations consécutives) on ne daigna pas l'inscrire sur le répertoire, et qu'oubliée, pendant dix ans, elle n'auroit peut-être jamais reparu sur la scene, sans Grandval qui, lors de sa rentrée au Théatre, en proposa la reprise à ses camarades ? Cet affront, fait plus au bon goût qu'à Piron, étoit la suite des cabales excitées par des Auteurs jaloux de l'éclat de son triomphe, qui blessoit leur orgueil.... »

« Tandis que *La Métromanie* manquoit au répertoire des Comédiens François, ceux des Troupes de Province en étoient utilement décorés. La bonne recette que cette Comédie rapportoit aux Directeurs les engageoit à la représenter souvent.... *La Métromanie* réunissoit tous les suffrages, par-tout où elle étoit jouée ; mais la Ville où cette Piece excita la plus singuliere sensation fut Toulouse, au mois de Février 1751. Les Comédiens ayant annoncé le jour qu'ils devoient

la donner, à peine la salle put-elle contenir l'affluence du monde qui s'y rendit. Un Capitoul, nouvellement en place, étoit au nombre des Spectateurs. Dès qu'on eut levé la toile, l'attention avec laquelle on écouta la Piece ne fut interrompue que par des applaudissemens ; mais à l'endroit de la scene (quatrieme du cinquieme acte) où M. Francaleu dit à M. Baliveau :

« Monsieur le Capitoul, vous avez des vertiges !....
» . . . . . .
» Mais apprenez de moi qu'un Ouvrage d'éclat
» Anoblit bien autant que le Capitoulat !.... »

Le nouveau Capitoul, qui n'avoit connu, sans doute, de sa vie, d'autres vers que ceux de ce vieux dicton Toulousain :

« Cil, de noblesse à grand titoul,
» Qui de Toloze est Capitoul.... »

prenant pour un guet-à-pens les vers adressés à M. Baliveau, et se croyant insulté, se leva, et voulut faire cesser la représentation. On eut la plus grande peine du monde à lui faire entendre

raison ; et l'on n'obtint la grace d'achever la Piece qu'après lui avoir donné la satisfaction de lui en nommer l'Auteur, pour le faire arrêter et mettre en prison. En effet, il envoya, sur-le-champ, cinq ou six fusiliers pour le prendre ; mais Piron étoit tranquille à Paris, et ne songeoit gueres qu'à près de deux cents lieues de lui on voulût attenter à sa liberté. Cependant, le Capitoul informé par ses gens que le délinquant n'avoit pu être appréhendé au Corps, attendu qu'il étoit inconnu dans le pays, désespéré d'avoir manqué sa vengeance, ne voulut pas en perdre entiérement le fruit. Il rendit une Ordonnance par laquelle il proscrivit à jamais *La Métromanie* du Théatre de Toulouse ; Anecdote de son Capitoulat bonne à citer, et à joindre à pareille aventure qui lui arriva, quelques jours après, à l'occasion de *L'Avare*, de Moliere. Il crut se reconnoître dans Harpagon, volé par son fils. La ressemblance étoit, dit-on, frappante ! Il s'imagina que des Auteurs, jaloux de sa nouvelle dignité, s'étoient donné le mot pour le jouer sur le Théatre. Il interrompit encore le

Spectacle, et domanda le nom de l'Auteur de la Piece. On lui dit que c'étoit Moliere. Pour cette fois, il se contenta de décréetr, de prise de corps, le nommé Moliere ; mais, quand il fallut mettre à exécution le décret, on lui dit que Moliere étoit mort, depuis quatre-vingts ans. Étonné de ce contre-tems, il s'écria : *De quels diables d'Auteurs se sert-on là ? Que ne nous donne-t-on des Comédies de gens connus !* M. le Marquis de Montgailhard écrivit à Piron le danger qu'il avoit couru, sans qu'il s'en doutât, et lui demanda, en même tems, une Epigramme contre ce Capitoul. Piron répondit que Martial, Owen, Marot, le grand Rousseau, ni lui, ne feroient jamais rien de mieux contre ce Capitoul que ce qu'il avoit fait lui-même. »

« On ne sauroit trop admirer l'art avec lequel Piron a su combiner le sujet de sa *Métromanie* de maniere à le rendre intéressant pendant cinq actes, observent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. Quelque familier que l'on soit avec cette Comédie, on est, pour ainsi dire, toujours étonné de la voir faite. Ce sujet sembloit donner

si peu de matiere qu'on a peine à concevoir, même en lisant l'Ouvrage, comment l'Auteur a pu trouver dans son esprit assez de ressources pour le finir. Si Piron n'eût attaqué dans sa Piece que cette manie de vers, qui, n'étant appuyée d'aucun talent, n'est véritablement qu'une manie, il eut, sans doute, trouvé dans ce délire, trop commun, un objet réellement comique. Tel est, par exemple dans cette même Piece le personnage ridicule de M. Francaleu; mais un Poëte, tel que M. de L'Empirée, qui n'a d'un peu outré, si l'on veut, que l'enthousiasme de son art, à qui l'on donne, d'ailleurs, mille qualités aimables, de la grandeur d'ame et des vertus, ne nous paroît point un personnage de Comédie. L'Auteur, instruit par sa propre expérience, a voulu prouver, sans doute, que le talent des vers conduisoit rarement à la fortune. Cette vérité, dont le mécontentement des Poëtes a fait un dogme très-décourageant, n'est, cependant, pas sans exception. Il est tel siecle de gloire où l'art des vers ne fut pas infructueux. On ne sauroit, sans contredit, trop effrayer, par

le tableau du ridicule et de la misère, ceux qui, prenant un vain délire pour un talent réel, n'ont, en effet, que la méprisable manie de rimer, pour rimer ; mais on est fâché de voir un vrai Poëte, tel que Piron, représenter sur la scene un homme d'un vrai talent, très-estimable d'ailleurs, en butte à tous les traits de la malignité et voisin des plus grands malheurs : tandis que dans la même Piece M. Francaleu, qui est le vrai Métromane ; c'est-à-dire, qui n'a que la manie, sans talent, jouit d'une fortune considérable, et n'est exposé à aucun des ridicules qui devroient résulter de son délire. Toutes ces réflexions servent à nous persuader, de plus en plus, que l'Auteur du *Misantrope* et de *Tartuffe*, qui avoit le noble enthousiasme de son art, et la connoissance la plus approfondie des convenances théatrales, n'eût point choisi le sujet de *La Métromanie*, ou, du moins, qu'il ne l'eût pas traité comme Piron. Cependant, que de beautés, que de traits saillans dans sa Piece ! Combien d'attitudes, de surprises heureusement ménagées pour le Théatre ! Quelle profusion

de talent et d'esprit ! que d'art, en un mot, dans toute la conduite de cette singuliere Comédie ! Elle passera, sans doute, à la postérité, qui seroit malheureuse de ne la pas connoître.... D'après *La Métromanie*, Piron doit être placé dans l'infiniment petit nombre de ceux qui ont soutenu, dans ce siecle, la gloire du siecle dernier. »

Nous observerons, à notre tour, que parmi ces réflexions, la plupart fort judicieuses, il s'en trouve, cependant, une qui porte absolument à faux, et que Piron a réfutée d'avance, lui-même, vers la fin de sa Préface.

Les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* disent que « M. Francaleu n'est exposé à aucun des ridicules qui devroient résulter de son délire. » Ils oublient apparemment, qu'on le voit, dans tout le cours de la Piece, jugé tel qu'il est, par tous les personnages, sans en excepter la soubrette, ni lui-même, ni Dorante, qui, ayant le plus grand intérêt à le ménager, ne peut pourtant pas s'empêcher de le trouver ridicule, ni de le mistifier, comme les autres ?

LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

PAR PIRON;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre François, le 10 *Janvier* 1738.

PERSONNAGES.

DAMIS, Poëte.

M. BALIVEAU, Capitoul de Toulouse, oncle de Damis.

M. FRANCALEU, pere de Lucile.

LUCILE

DORANTE, amant de Lucile.

LISETTE, suivante de Lucile.

MONDOR, valet de Damis.

La Scene est chez M. De Francaleu, dans les jardins d'une maison de campagne, aux portes de Paris.

LA MÉTROMANIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE, *tenant un rouleau de papier à la main.*

MONDOR.

Cette maison des champs me paroît un bon gîte,
Je voudrois bien ne pas en décamper si vîte :
Surtout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui pour moi tous les gîtes sont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles ?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu ?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR.

On m'a pourtant bien dit : chez Monsieur Francaleu.

LISETTE.

C'est ici.

MONDOR.

Vous jouez, chez vous, la comédie ?

LISETTE, *lui montrant le papier qu'elle tient à la main.*
Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le Patron n'a-t-il pas une fille unique ?

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui sort du couvent, depuis peu ?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée ?

LISETTE.

Et très-digne de l'être !

MONDOR.

ous avez grand monde ?

LISETTE.

A ne pas nous connoître !

MONDOR.

Illumination, bal, concert ?

LISETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu d'artifice ?

LISETTE.

Il est vrai.

MONDOR.

M'y voilà.

Damis doit être ici ; chaque mot me le prouve.
Quand le diable en seroit, il faut que je l'y trouve !

LISETTE.

Sa mine, ses habits, son état, sa façon ?

MONDOR.

Oh ! c'est ce qui n'est pas facile à peindre ! non ;
Car selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'alonge.
Il se néglige trop, ou se pare à l'excès :
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'est un homme isolé qui vit en volontaire ;
Qui n'est Bourgeois, Abbé, Robin, ni Militaire ;
Qui va, vient, veille, sue, et se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien.
Au surplus, rassemblant dans sa seule personne,
Plusieurs originaux, qu'au Théatre on nous donne,
Misantrope, étourdi, complaisant, glorieux,
Distrait.... Ce dernier-ci le désigne le mieux ;
Et, tiens, s'il est ici, je gage, mes oreilles,
Qu'il est dans quelque allée à bayer aux corneilles,
S'approchant, pas à pas, d'un ha-ha qui l'attend,
Et qu'il n'appercevra qu'en s'y précipitant.

LISETTE.

Je m'oriente : on a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme Poëtes?

MONDOR.

Oui.

LISETTE.

Nous en avons un.

MONDOR.

C'est lui.

LISETTE.

Peut-être bien.

MONDOR.

Quoi donc?

LISETTE.

Le personnage en tout ressemble au tien :
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

MONDOR.

Contente-moi : n'importe ; et montre moi cet homme.

LISETTE.

Cherche : il est à rêver là-bas, dans ces bosquets.
Mais vas-y seul.... On vient ; et je crains les caquets.

(*Mondor s'éloigne.*)

SCENE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

DORANTE ici! Dorante?

DORANTE.

Ah! Lisette! ah! ma belle!

(*Il l'embrasse.*)

Que je t'embrasse!... Hé bien! dis-moi donc la nouvelle?
Félicite-moi donc! Quel plaisir! L'heureux jour!
Que ce jour a tardé long-tems à mon amour!
De la chose, avant moi, tu dois être avertie:
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie?
Que je vais... que je puis... Conçois-tu? ... Baise-moi!

(*Il l'embrasse encore.*)

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage, en verité!

DORANTE.

Pourquoi?

LISETTE.

Si Monsieur vous trouvoit? Songez donc où vous êtes?
Y pensez-vous d'oser venir, comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre pere en procès...

DORANTE, *l'interrompant.*

Bon! m'a-t'il jamais vu, ni de loin, ni de près?
Je vois le parc ouvert: j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je?
Eussiez-vous cent fois plus d'audace et de manége,

Lucile même à nous daignât-elle s'unir,
Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir!

DORANTE.

Oh! je le sais bien, moi! Mon pere m'idolâtre.
Il n'a que moi d'enfans : je suis opiniâtre;
Je le veux. Qu'il le veuille. Autrement, (j'ai des mœurs!)
Je ne lui manque point; mais, je fais pis : je meurs!

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a . . .

DORANTE, *l'interrompant.*

Qu'il y renonce!
Le pere de Lucile a gagné : je prononce!

LISETTE.

Mais si votre pere ose en appeller?

DORANTE.

Jamais!

LISETTE.

Mais si...

DORANTE, *l'interrompant.*

Finis de grace : et laisse là tes mais!

LISETTE.

Croyez-vous donc, Monsieur, vous seul, avoir un pere?
Le nôtre y voudra-t-il consentir?

DORANTE.

Je l'espere!

LISETTE.

Moi je l'espere peu!

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le vieillard est entier !

DORANTE.

Le jeune homme encor plus !

LISETTE.

Lucile est un parti . . .

DORANTE, *l'interrompant.*

Je suis bon pour Lucile !

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mille !

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle ?

DORANTE.

Ah ! laisse là ta peur !
Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur !

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois, c'est une nonchalante
Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente :
De l'amour d'elle-même éprise uniquement ;
Incapable en cela d'aucun attachement ;
Une idole du nord, une froide femelle,
Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle ;
Et, sans agir, sentir, craindre, ni desirer,
N'avoir que l'embarras d'être et de respirer ;
Et vous voulez qu'elle aime ? Elle, avoir une intrigue !
Y songez-vous, Monsieur ? Fi donc ! cela fatigue.
Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,

Si votre amour vous laisse un moment de répit ;
Et c'est, ma foi ! bien pis chez nous que chez les hommes !

DORANTE.

Enfin, depuis un mois, sachons où nous en sommes ?

LISETTE.

Elle aime éperdûment ces vers passionnés,
Que votre ami compose, et que vous nous donnez ;
Et je guette l'instant d'oser dire à la Belle
Que ces vers sont de vous, et qu'ils sont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi ? mais c'est mentir effrontément !

LISETTE.

Eh ! bien, je mentirai ; mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime !
Que ne profitions-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté ?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître ;
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi, peut-être.

LISETTE.

Eh ! non, vous dis-je, non ! vous auriez tout gâté ;
L'indifférence incline à la sévérité.
Il falloit bien d'abord préparer toutes choses ;
De l'empire amoureux lui déplier les roses ;
L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise en lisant vos vers je la vois tressaillir ;
Sur tout quand un amour qui n'est plus guere en vogue,
Y brille sous le titre ou d'Idylle ou d'Eglogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé

Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De Bergers figurans quelques danses légeres,
Ou, tout le jour, assis aux pieds de leurs Bergères;
Et, courronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ces visions savourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur
De l'amour de l'ouvrage à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une Eglogue aussi qu'on lui prépare encore;
Damis se leve exprès, chez vous, avant l'aurore.

LISETTE.

Damis?

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas;
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas!

LISETTE.

Celui que nous nommons Monsieur de L'Empirée?

DORANTE.

Oui; son talent chez nous lui donne aussi l'entrée;
Mon pere en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mere, et presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons là son Eglogue.

DORANTE.

Ah! soit! je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt tu sais comme je pense?

LISETTE.

Monsieur de Francaleu ne vous connoît pas?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Faites-vous présenter à lui, sous un faux nom.
Ici l'amour des vers est un tic de famille:
Le pere qui les aime, encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin,
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

DORANTE.

Il peut me demander la raison qui m'attire?

LISETTE.

Le goût pour le Théatre en est une à lui dire.
Desirez de jouer avec nous. Justement
Quelques Acteurs nous font faux bond, en ce moment.

DORANTE.

Oui-dà! je les remplace, et je m'offre à tout faire.

LISETTE.

A la Piece du jour rendez-vous nécessaire.
Il s'agit de cela maintenant. Après quoi...

DORANTE, *l'interrompant, en voyant arriver Damis.*

Voici notre Poëte.... Adieu : retire toi.

(*Lisette rentre dans la maison.*)

SCENE III.

SCENE III.

DAMIS, DORANTE.

DORANTE.

Tout à l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

DAMIS, *sans l'écouter.*

Non! jamais si beau feu ne m'échauffa la veine!
Ma foi! j'ai fait, pour vous, bien des vers jusqu'ici;
Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS, *l'interrompant.*

De vous faire une Eglogue? Elle est faite.

DORANTE.

Eh! n'allons pas si vîte!

DAMIS.

Oh! mais faite et parfaite!

DORANTE.

Je le crois.

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé!

DORANTE.

D'accord.

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé!

DORANTE.

Laissons; je vous demande...

DAMIS, *l'interrompant.*

Oui, du noble et du tendre?

DORANTE, *perdant patience.*

Non! du tranquille.

DAMIS, *tirant ses tablettes.*

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Eh! j'en jugerois mal!

DAMIS.

Mieux qu'un autre!... Ecoutez.

DORANTE.

Je suis sourd!

DAMIS.

Je crîrai.

DORANTE.

Vainement!

DAMIS.

Permettez.

DORANTE.

Quelle rage!

DAMIS, *lisant.*

DAPHNIS et L'ÉCHO, Dialogue.

DAPHNIS.

DORANTE, *à part.*

Au diable soient l'Echo, l'homme et l'Eglogue!

DAMIS, *récitant avec emphase.*

« Echo, que je retrouve en ce bocage épais... »

DORANTE, *d'une voix éclatante.*

Paix! dit l'Echo : paix, dis-je ! une bonne fois, paix ! Sinon...

DAMIS, *l'interrompant.*

Comment! Monsieur, quand pour vous je compose?

DORANTE.

Mais quand de vous, Monsieur, on demande autre chose?

DAMIS, *reprenant sa volubilité.*

Ode? Epître? Cantate?

DORANTE.

Ahie!

DAMIS.

Elégie?

DORANTE.

Hé bien?

DAMIS.

Portrait? Sonnet? Bouquet? Triolet? Ballet?

DORANTE.

Rien!
Mon amour se retranche au langage ordinaire ;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS, *resserrant ses tablettes.*

C'est autre chose! Alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,
La bonté que, ce jour encor, vous avez eue;
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'est pas perdue!

Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, *avec émotion.*

Ah! vous aimez?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie?
La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai Poëte est prompt à s'enflammer;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer!

DORANTE, *à part.*

(*A Damis.*)

Je le crois mon rival.... Quelle est votre Bergere?

DAMIS.

De la vôtre pour moi le nom fut un mystere;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre sort, Monsieur, sans doute...

DAMIS, *l'interrompant.*

Est des plus doux!

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux Belles!

DAMIS.

Ce jour vous en dira, peut-être, des nouvelles!

DORANTE.

Ce jour?...

DAMIS, *l'interrompant.*

Est un grand jour!

DORANTE, *à part.*

(*A Damis.*)

Ah c'est Lucile!... Oh ça!
Si vous ne la nommez, du moins, dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE.

(*A part.*)

A qui tient-il?... Son froid me tue!

DAMIS.

Je ne le puis!

DORANTE.

Pourquoi?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE, *à part.*

(*A Damis.*)

C'est elle... Expliquez-vous?

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos feux?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE.

(*A part.*)

De son goût pour les vers?... Mon infortune est sûre;
Mais, n'importe, feignons et poussons l'aventure!

DAMIS.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? d'où vient tant d'*à parte*?

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez; me voilà prêt : que faut-il entreprendre ?

DORANTE.

Donnez-moi pour Acteur à Monsieur Francaleu.
Je me sens du talent; et je voudrois un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.
Vous êtes mon ami; ce titre suffira.
Ecoutez seulement les vers qu'il vous lira.
C'est un fort galant homme; excellent caractere,
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon pere;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours, par quelque foible, on paya le tribut!
Le sien est de vouloir rimer, malgré Minerve;
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, ainsi qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie abonde!
Du torrent de ses vers, sans cesse, il nous inonde;
Tout le premier, lui-même, il en raille; il en rit.
Grimace! l'Auteur perce! Il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire; et, pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et charmé du flatteur, le paye, en l'assommant!

DORANTE.

Oh ! je suis patient ! je veux lasser votre homme;
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme !

DAMIS.

Pour moi, je meurs, je tombe, écrasé sous le faix !

DORANTE.

Qui vous retient chez lui ?

DAMIS.

Des raisons que je tais ;
Et je m'y plairois fort, sans sa Muse funeste
Dont le poison maudit nous glace et nous empeste !...
Heureux quand mon esprit vole à sa région
S'il n'y porte pas l'air de la contagion !...
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche !

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

PESTE soit de ces coups où l'on ne s'attend pas !
Voilà ma Piece au diable et mon Théatre à bas !

DAMIS.

Comment donc ?

M. FRANCALEU.

Trois Acteurs : l'amant, l'oncle, le pere,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire !

L'un est inoculé, l'autre aux eaux, l'autre mort.
C'est bien prendre son tems !

DAMIS.

Le dernier a grand tort !

M. FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille ;
A grands frais, je convoque, amis, parens, famille ;
J'assemble un auditoire et nombreux et galant ;
Et nous fermons. Cela n'est-il pas régalant ?

DAMIS, *froidement.*

Certes ! les trois sujets étoient bons ; c'est dommage !

M. FRANCALEU.

Quelle sérénité ! Savez-vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus si l'on n'enrage aussi ?

DAMIS.

C'est que je vois, Monsieur, bon remede à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine ;
Les deux premiers-venus le rempliront sans peine.

M. FRANCALEU.

Et l'amant ?

DAMIS, *présentant Dorante.*

Mon ami s'en acquitte à ravir !

DORANTE, *à M. Francaleu.*

Vous me voyez, Monsieur, tout prêt à vous servir.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Il a d'un amoureux tout-à-fait l'encolure !

DAMIS.

Le jeu bien au-dessus encor de la figure !

M. FRANCALEU.

Mais il s'agit ici d'un amant maltraité ;

Et peut-être Monsieur ne l'a jamais été ?
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Eprouver pour sentir, et sentir pour bien feindre.

DAMIS, *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui !
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine,
Sans oser déclarer son amoureuse peine ;
De façon qu'il en est encore à s'aviser,
Quand peut-être quelque autre est tout près d'épouser !

DORANTE, *outré.*

Ma situation sans doute est peu commune ;
Et je sens, en effet, toute mon infortune !

M. FRANCALEU.

Bon ! tant mieux ! Vous voilà selon notre desir.
Venez ; et, croyez-moi, vous aurez du plaisir !

(*Dorante entre dans la maison.*)

SCENE V.

M. FRANCALEU, DAMIS.

(*M. Francaleu fait quelques pas pour sortir avec Dorante.*)

DAMIS, *à part.*

J'AI beau le voir parti, je ne m'en crois pas quitte !...
Mais, grace à l'embarras qui l'occupe et l'agite,
Sain et sauf, une fois, j'échappe à mon bourreau !

M. FRANCALEU, *revenant vers Damis comme pour lui confier un secret bien important.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau !
J'acheve de brocher une Piece en six Actes.
La rime et la raison n'y sont pas trop exactes ;
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens !

(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE VI.

DAMIS, *seul.*

ET je n'armerois pas contre ce guet à pens ?...
Ce devroit être fait ! Qu'il reste à sa campagne,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne !....
L'Amour m'y tend les bras. Mon cœur m'a devancé.
C'est un nœud que, de loin, l'esprit a commencé.
Il est tems que la vue et l'acheve et le serre.
Partons.

SCENE VII.

MONDOR, DAMIS.

MONDOR, *donnant une lettre à Damis.*

AH ! grace au Ciel ! enfin, je vous déterre !

(*Damis prend la lettre, et la lit bas.*)

Je vous cherche, Monsieur, depuis huit jours entiers;

Et de Paris, cent fois, j'ai fait tous les quartiers!
J'ai craint, au bord de l'eau, vos visions cornues,
Que cherchant quelque rime et lisant dans les nues,
Pégase imprudemment, la bride sur le cou,
N'eût voituré la Muse aux filets de Saint-Cloud!

DAMIS, *à part, en montrant la lettre, qu'il a lue.*
Oh! oh! bon gré, malgré, voici qui me retarde.

MONDOR.
Écoutez donc, Monsieur; ma foi! prenez-y garde.
Un beau jour....

DAMIS, *l'interrompant.*
Un beau jour ne te tairas-tu point?

MONDOR.
A votre aise! Après tout, liberté sur ce point.
Enfin, quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être;
Mais personne, Monsieur, ne veut vous y connoître;
Et dans ce vaste enclos, que j'ai tout parcouru,
Je vous manquois encor si vous n'eussiez paru.

DAMIS.
De mes admirateurs tout cet enclos fourmille;
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille?

MONDOR.
Sans doute; comment donc aurois-je interrogé?

DAMIS.
Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.
Vous en avez changé?

DAMIS.
Oui; j'ai, depuis huit jours, imité mes confreres,

Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent gueres;
Et parmi ces Messieurs c'est l'usage commun,
De prendre un nom de Terre, ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant c'est donc?

DAMIS.

De L'Empirée;
Et j'en oserois bien garantir la durée!

MONDOR.

De L'Empirée?... Oui-dà! n'ayant, sous l'horizon,
Ni feu, ni lieu qui puisse allonger votre nom,
Et ne possédant rien sous la voûte céleste,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand Terrien?
L'espace est vaste! aussi s'y promene-t-il bien!
Mais quand il va là-haut, lui seul, à sa campagne,
Que le corps, ici-bas, souffre qu'on l'accompagne!

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talens, tel que moi,
Puisse régler sa marche et disposer de soi?
Les gens de mon espece ont le destin des Belles:
Tout le monde voudroit nous enlever, comme elles!
Je me laisse entraîner chez Monsieur Francaleu,
Par un impertinent, que je connoissois peu.
C'est lui qui me présente; et, dupe du manége,
Je sers de passe-port au fat qui me protége.
On tenoit table encore: on se serre pour nous.
La joie, en circulant, me gagne, ainsi qu'eux tous.
Je la sens. J'entre en verve; et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits, des éclairs et des foudres!

J'ai

J'ai le vol si rapide et si prodigieux
Qu'à me suivre on se perd, après moi, dans les Cieux :
Et c'est là qu'à grands cris je reçois, des convives,
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives !

MONDOR.

Qui va nous appauvrir, à coup sûr, tous les deux !

DAMIS.

Ensuite, un équipage, et commode et pompeux,
Me roule, en un quart-d'heure, à ce lieu de plaisance,
Où je ris, chante et bois ; le tout, par complaisance !

MONDOR.

Par complaisance, soit.... Mais vous ne savez pas ?

DAMIS.

Hé quoi ?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La Fortune, à la ville, en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau....

DAMIS, *l'interrompant.*

Hein ?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse.

DAMIS.

Après ?

MONDOR.

Est là Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste !

MONDOR.

Fort bien !
Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien?

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire?

MONDOR.

Ah! quelle indifférence!
Eh! rien est-il pour vous de plus de conséquence?
Un oncle riche et vieux, dont votre sort dépend,
Qui du bien qu'il vous veut sans cesse se repent;
Prétendant sur son goût régler votre génie,
De vos diables de vers détestant la manie;
Et qui, depuis cinq ans, bien comptés, Dieu merci,
Pour faire votre Droit, nous pensionne ici.
Attendez-vous, Monsieur, à d'horribles tempêtes!
Il vient, *incognito*, pour voir où vous en êtes.
Peut-être il sait déja que, vous donnant l'essor,
Vous n'avez pris ici d'autre licence encor
Que celles qu'il craignoit, et que, dans vos rubriques,
Vous nommez, entre vous, *licences poétiques*.
Ah! Monsieur! redoutez son indignation!
Vous aurez encouru l'exhérédation!
Ce mot doit vous toucher, ou votre ame est bien dure!

DAMIS, *présentant, tranquillement, un papier à Mondor.*

Mondor, porte ces vers à l'Auteur du Mercure.

MONDOR, *refusant de prendre le papier.*

Beau fruit de mon sermon!

DAMIS.

Digne du sermonneur!

MONDOR.

Hé que doit nous valoir ce papier ?

DAMIS.

De l'honneur !

MONDOR, *secouant la tête.*

Bon ! de l'honneur !

DAMIS.

Tu crois que je dis des sornettes ?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes,
Et qu'avec celui-ci vous les paîrez très-mal !

DAMIS.

Qu'un valet raisonneur est un sot animal !
Eh ! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi, ne vous déplaise,
Vous en parlez, Monsieur, un peu trop à votre aise !
Vous avez les plaisirs ; et moi, tout l'embarras.
Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras.
C'est moi qui les écoute et qui les congédie.
Je suis las de jouer, pour vous, la comédie ;
De vous céler, d'oser remettre au lendemain,
Pour emprunter encore, avec un front d'airain.
Ma probité répugne à ces façons de vivre.
De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre !
Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
J'abandonne le rôle, et ne veux plus mentir.
Viennent Baigneur, Marchand, Tailleur, Hôte, Aubergiste ;

Que leur cour vous talonne et vous suive à la piste,
Tirez-vous-en, vous seul; et voyons, une fois....

DAMIS, *l'interrompant, en lui tendant une seconde fois le même papier.*

Tu me rapporteras le Mercure du mois.
Entends-tu?

MONDOR, *refusant encore de prendre le papier.*

Trouvez-bon aussi que je revienne
Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amene.

MONDOR.

Vous pensez rire?

DAMIS.

Non!

MONDOR.

Vous verrez!

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR, *faisant quelques pas pour sortir.*

Oh! bien, vous en allez avoir le passe-tems!

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie!

MONDOR, *revenant.*

Les paîrez-vous?

DAMIS.

Sans doute!

MONDOR.

Hé de quelle monnoie?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part.*

Ouais ! seroit-il en fonds ?

DAMIS.

Arrangeons-nous déja sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part.*

Morbleu ! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles !

DAMIS.

Au Répétiteur ?

MONDOR, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles !

DAMIS.

A la Lingere ? à l'Hôte ? au Perruquier ?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au Tailleur !

MONDOR.

Quatre vingt.

DAMIS.

A l'Aubergiste ?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi ?

MONDOR, *reculant, en faisant de profondes révérences.*

Monsieur....

DAMIS.

Combien ?

MONDOR.

Monsieur....

DAMIS.

Parle ?

MONDOR.

J'abuse....

DAMIS.

De ma patience !

MONDOR.

Oui ; je vous demande excuse.
Il est vrai que.... le zele.... a manqué de.... respect ;
Mais le passé rendoit l'avenir très-suspect !

DAMIS.

Cent écus ?... Supposons... Plus, ou moins ; il n'importe.
Ça, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix ?

DAMIS.

Oui, de l'argent, de l'or qu'en lieux divers
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille ;
J'ai concouru par-tout. Par-tout j'ai fait merveille !

MONDOR.

Ah ! si bien que Paris paîra donc le loyer ;
Rouen le Maître en Droit, Toulouse le Barbier,
Marseille la Lingere, et le diable mes gages ?

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages ?

MONDOR.

Non, ne doutons de rien ! et sur un fond meilleur
N'hypothéquez-vous pas l'Auberge et le Tailleur ?

DAMIS.

Sans doute ; et sur un fonds de la plus noble espece.
Le Théatre François donne aujourd'hui ma Piece.
Le secret m'est gardé. Hors un Acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
(*Montrant la lettre que Mondor lui a apportée.*)
Ce soir même on la joue... En voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révele.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas...
Cher ami ! que pour moi, ce grand jour a d'appas !...
Autre espoir. ...

MONDOR.

Chimérique ?

DAMIS.

Une fille adorable,
Rare, célebre, unique, habile, incomparable !

MONDOR.

De cette fille unique, après, qu'espérez-vous ?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant, demain j'en suis l'époux !
(*Mondor veut s'en aller.*)
Demain. ... Où vas-tu donc, Mondor ?

MONDOR.

Chercher un maître ?

DAMIS.

Eh ! pourquoi, tout-à-coup, suis-je indigne de l'être ?

MONDOR.

C'est que l'air est, Monsieur, un fort sot aliment !

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air? Es-tu fou?

MONDOR.

Nullement!

DAMIS.

Ma foi! tu n'es pas sage!... Eh! quoi, tu te révoltes
A la veille, que dis-je? au moment des récoltes!
Car, enfin, rassemblons (puisqu'il faut avec toi,
Descendre à des détails si peu dignes de moi!)
Rassemblons, en un point de précision sûre,
L'état de ma fortune et présente et future.
De tes gages déja le paîment est certain.
Ce soir une partie, et l'autre après-demain....
Je réussis. J'épouse une femme savante.
Vois le bel avenir qui de-là se présente!
Vois naître, tour-à-tour, de nos feux triomphans,
Des Pieces de Théatre, et de rares enfans!
Les Aiglons généreux, et dignes de leurs races,
A peine encore éclos voleront sur nos traces!...
Ayons-en trois. Léguons le Comique au premier,
Le Tragique au second, le Lyrique au dernier.
Par eux seuls en tous lieux la scene est occupée.
Qu'à l'envi, cependant, donnant dans l'Épopée,
Et mon épouse et moi, nous ne lâchions par an,
Moi, qu'un demi-Poëme; elle, que son Roman:
Vers nous, de tous côtés, nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule;
Et notre esprit qui met, grace à notre union,
Le Théatre et la Presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion vous êtes un rare homme !
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme !
Mais un coup de sifflet peut vous réveiller?

DAMIS, *lui faisant prendre enfin le papier.*

Pars.

L'embarras ou je suis mérite un peu d'égards !
Une Piece affichée, une autre dans la tête,
Une où je joue : une autre à lire toute prête.
Voilà de quoi, sans doute, avoir l'esprit tendu!

MONDOR.

Dites un héritage et bien du tems perdu !

(*Il s'en va, et Damis rentre dans la maison.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

L'heureux tempérament ! Ma joie en est extrême !
Gai, vif, aimant à rire ; enfin, toujours le même !

M. FRANCALEU.

C'est que je vous revois !... Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore ; et que, tout de nouveau,
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date !
Convenez-en ? pendant l'intervalle écoulé,
La Parque, à la sourdine, a diablement filé !
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive?
Pour moi, je suis de tout ; joueur, amant, convive,
Fréquentant, fêtoyant les bons faiseurs de vers :
J'en fais même, comme eux !

M. BALIVEAU.

Comme eux ?

M. FRANCALEU.

Oui!

M. BALIVEAU, *à part.*

Quel travers!

M. FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux; car je les fais sans peine.
Aussi me traitent-ils de Poëte à la douzaine;
Mais, en dépit d'eux tous, ma Muse, en tapinois,
Se fait, dans le Mercure, applaudir tous les mois.

M. BALIVEAU.

Comment?

M. FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne,
Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne;
Et le masque femelle, agaçant le lecteur,
De tel qui m'a raillé fait mon adorateur.

M. BALIVEAU, *à part.*

Il est devenu fou!

M. FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure?

M. BALIVEAU.

Jamais.

M. FRANCALEU.

Tant pis, morbleu! tant pis!... Bonne lecture!
Lisez celui du mois; vous y verrez encor
Comme, au dépens d'un fou, je m'y donne l'essor!
Je ne sais pas qui c'est; mais le benêt s'abuse,
Jusques-là qu'il me nomme une dixieme Muse,
Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.
Moi, j'ai, par un Sonnet, riposté galamment!
Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable!
Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

M. BALIVEAU.

Ma foi ! je n'aime point que vous ayiez donné
Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né !
Vous, Poëte ? Eh ! bon Dieu ! depuis quand ?... Vous !

M. FRANCALEU.

Moi-même.

Je ne saurois vous dire au juste le quantieme.
Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva ;
Et j'avois cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin je veux chez moi que tout chante et tout rie.
L'âge avance ; et le goût, avec l'âge, varie.
Je ne saurois fixer le tems, ni les desirs ;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Aujourd'hui nous jouons une Piece excellente.
J'en suis l'Auteur. Elle a pour titre *L'Indolente*.
Ridicule jamais ne fut si bien daubé !
Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé !

M. BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête,
Qui ne feroit chez vous de moi qu'un trouble-fête !

M. FRANCALEU.

Et quelle affaire encore ?

M. BALIVEAU.

Un diable de neveu
Me fait, par ses écarts, mourir à petit-feu !
C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence,
De qui j'avois conçu la plus haute espérance.
J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel ;
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel !

Pour

Pour achever son droit, (n'est-ce pas une honte?)
Il est, depuis cinq ans, à Paris, de bon compte.
J'arrive : je le trouve encore au premier pas.
Endetté, vagabond ; sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrois-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?
Ne connoissant personne, et vous sachant ici,
Je venois....

M. FRANCALEU, *l'interrompant.*

Vous aurez cet ordre.

M. BALIVEAU.

Grand merci!

M. FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir?

M. BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire?

M. FRANCALEU.

Dans la Piece du jour prendre un rôle de pere.

M. BALIVEAU.

Un rôle, à moi?

M. FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

M. BALIVEAU.

C'est tout de bon?

M. FRANCALEU.

Oui; n'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon?

M. BALIVEAU.

Soit; mais....

M. FRANCALEU, *l'interrompant.*

Vous en avez les dehors?

M. BALIVEAU.

Je l'avoue.

M. FRANCALEU.

Assez l'humeur ?

M. BALIVEAU.

Que trop !

M. FRANCALEU.

Et, tant soit peu, la moue?

M. BALIVEAU.

Avec raison !

M. FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

M. BALIVEAU.

Quel qu'il soit, j'y répugne.

M. FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

M. BALIVEAU.

Eh ! fi ! que diroit-on ?

M. FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise?

M. BALIVEAU.

Un Capitoul ?

M. FRANCALEU.

Hé bien ?

M. BALIVEAU.

La gravité !

M. FRANCALEU.

Sottise !

M. BALIVEAU.

Ma noblesse, d'ailleurs !

M. FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

M. BALIVEAU.

D'accord.

M. FRANCALEU, *tirant le rôle de sa poche, et le lui faisant prendre.*

Tenez, tenez.

M. BALIVEAU.

Quoi ! je serois venu ? ...

M. FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

M. BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse !
Mon coquin paîra donc ? ...

M. FRANCALEU.

Oui, oui : j'en suis garant;
Demain, on vous le coffre au Fauxbourg S. Laurent.

M. BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

M. FRANCALEU

Dans son lit.

M. BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre;
Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

M. FRANCALEU.

On saura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.
Adieu; car il est tems de vous mettre à l'étude.

M. BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude ;
Et là, gesticulant et bâillant, tout le saou,
Faire un apprentissage, en vérité, bien fou !

(*Il s'éloigne.*)

SCENE II.

LISETTE, M. FRANCALEU.

M. FRANCALEU.

Moi, je fais l'oncle... Et toi, Lisette, es-tu contente?
Tu voulois un beau rôle ; et tu fais l'indolente.
Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux.
Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux.
Le modele est parfait !

LISETTE.

N'en soyez pas en peine.
Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne !
J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :
J'ai sa taille ; j'aurai son geste et son maintien ;
Enfin, je veux si bien représenter l'idole
Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle,
Et, comme en un miroir, s'y voyant, traits pour traits,
Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais,
Car, Monsieur, excusez, mais, vous et votre femme,
Vous avez fait un corps où je veux mettre une ame.

M. FRANCALEU.

L'indolence, en effet, laisse tout ignorer;
Et combien l'ignorance en fait-elle égarer!
Le danger vole autour de la simple colombe;
Et sans lumiere, enfin, le moyen qu'on ne tombe!
Tu feras donc fort bien de la morigéner.
Qu'elle sache connoître, applaudir, condamner.
Qu'à son gré, d'elle-même, elle dispose ensuite.
Le penchant satisfait répond de la conduite.
C'est contre le torrent du siecle intéressé;
Mais me regardât-on comme un pere insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente,
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente,
Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur,
Qu'elle s'explique enfin là-dessus, sans finesse.
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse;
Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je croi,
Ne refusera pas de s'allier à moi.
Ma fille est riche et belle. En un mot, je la donne
Au premier qui lui plaît; je n'excepte personne.

LISETTE.

Pas même le Poëte?

M. FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche!

M. FRANCALEU

Eh bien! j'en ai de reste.

J'aurai fait un heureux : c'est passe-tems céleste!
Favorisant ainsi l'honnête-homme indigent,
Le mérite, une fois, aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre un contre-tems à craindre,
Qui rendroit votre fille extrêmement à plaindre!

M. FRANCALEU.

Hé quel?

LISETTE.

C'est que son choix pourroit tomber très-bien
Sur tel qui sur une autre auroit fixé le sien;
Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense
De ramener son cœur à de l'indifférence.

SCENE III.

DORANTE, *dans le fond, écoutant, sans être vu que de Lisette;* M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU, *sans voir Dorante.*

TU parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
La savez-vous?

(*Dorante redouble ici d'attention.*)

M. FRANCALEU.

On dit, à propos, que le drôle....

LISETTE, *l'interrompant.*

Je vous en avertis, il est fort amoureux !
Pour ne pas nous jetter dans un cas dangereux,
Très positivement, songez donc à l'exclure !

M. FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas ; tu peux en être sûre,
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.
(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, *se présentant devant Lisette.*

Je ne t'interromps point !

LISETTE.

Bien malgré vous, je gage ?

DORANTE.

Non : j'écoute, j'admire ; et je me tais.... Courage !

LISETTE.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé !

DORANTE.

En effet, me voilà joliment instalé !

LISETTE.

Instalé ? tout des mieux ! j'en réponds !

DORANTE.

Quelle audace!
Quoi! tu peux, sans rougir, me regarder en face?

LISETTE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserois-je les yeux?

DORANTE.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux?

LISETTE.

Eh! c'est le coup de maître!

DORANTE.

Il est bon là!

LISETTE.

Sans doute!
Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.

De grace! fais moi voir....

LISETTE, *l'interrompant.*

Oh! qui va rondement
Ne daigne pas entrer en éclaircissement!

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.
Je trouve, en mon chemin, Monsieur de L'Empirée.
Il aime; il a su plaire. Oui, je le tiens de lui.
J'ignorois seulement quel étoit son appui.
Mais sans voir ta maîtresse, il osoit tout écrire,
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osois rien dire;
Et ta bouche infidelle, ouverte en sa faveur,
Des vers que j'empruntois le déclaroit l'Auteur!

LISETTE.

Vous croyez que je sers le Poëte?

DORANTE.

Oui, perfide !

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide ?
Pauvre cervelle ! Ainsi je l'ai donc bien servi
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi ?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ?
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient ?
Et quand, enfin. . . . Allez ; je ne sais qui me tient . . .

DORANTE, *l'interrompant.*

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense ?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; je hais la défiance.

DORANTE.

Encore ? à quoi d'heureux peut-elle préparer ?

LISETTE.

A vous tirer du pair ; à vous faire adorer.
Tel est le cœur humain, sur-tout celui des femmes.
Un ascendant mutin fait naître dans nos ames
Pour ce qu'on nous permet un dégoût triomphant ;
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend !

DORANTE.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile ?

LISETTE.

Oh ! que non ! L'indolence est toujours indocile ;
Et telle qu'est la sienne, à ce que j'en puis voir,
La contrariété seule peut l'émouvoir.
Ce n'est pas même assez des défenses du pere,
Si je ne les seconde, en duegne sévere,

DORANTE.

Eh! bien, les yeux fermés, je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler avant moi.

DORANTE.

Oh! c'est aussi trop loin pousser la patience!

LISETTE.

Dans un quart-d'heure, au plus, je vous livre audience.

DORANTE.

Dans un quart-d'heure?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous là-bas.
Tenez, dans un moment j'y conduirai ses pas....
(*Voyant arriver Lucile.*)
La voici.... Partez-donc. Laissez-nous.

DORANTE, *hésitant.*

Quel supplice!

LISETTE.

Desirez-vous ou non qu'on vous rende service?

DORANTE.

L'éviter?

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah! que c'est à regret!

(*Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend. Il les réitere jusqu'à ce que, par un geste impérieux, Lisette lui fait signe de se retirer, au moment qu'il paroissoit tenté d'aborder Lucile, et il s'éloigne ensuite.*)

SCENE V.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Voila, Mademoiselle, un cavalier bien fait?

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable, autant qu'on le peut être!

LUCILE.

Tu le dis; je le crois.

LISETTE.

Vous semblez le connoître?

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois, comme vous, à choisir;
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galans le concours importun;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi ! sans yeux pour eux tous ?... On vous fera dédire !

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE.

C'est-à-dire
Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout,
Et que le choix en est déja fait ?

LUCILE.

Point du tout !
Je ne le veux choisir, ni ne le connois même.
Mon pere le désigne.... il défend que je l'aime :
J'obéirai. Je sais le devoir d'un enfant.
Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend.

LISETTE.

Oh ! non !

LUCILE.

Mais, devoit-on, sachant mon caractere,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austere ?

LISETTE.

En effet !

LUCILE.

Exiger par-delà ma froideur ;
Et de l'obéissance, où m'eût suffi l'humeur ?

LISETTE.

Cela pique !

LUCILE.

Voyons ce conquérant terrible
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible !

La

La curiosité me fera succomber ;
Et sur lui seul, enfin, mes regards vont tomber.

LISETTE.

On vous l'aura donc bien désigné ? Lequel est-ce ?

LUCILE.

C'est celui qui joûra l'amoureux dans la Piece.

LISETTE, *avec une froideur affectée.*

C'est celui qui joûra ? ...

LUCILE, *l'interrompant.*

Quel air d'austérité !

LISETTE.

Mademoiselle, point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance !

LUCILE.

Qu'est-ce à dire ?

LISETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi ?

LISETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte !

LUCILE.

Que me dis-tu ? c'est là celui que l'on excepte ?

LISETTE.

Lui-même. Rendez grace à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction !
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connoître.
Le devoir eût eu peine à se rendre le maître ;

Et, sûre de l'aveu d'un pere complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui, véritablement, engagent et préviennent!

LISETTE,

Ce que, depuis un mois, de lui vous avez lu
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu!

LUCILE.

Quoi! ces vers que je lis, que je relis sans cesse....

LISETTE, *l'interrompant.*

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit! quelle délicatesse!
De plaisirs et de jeux quel mélange amusant!
Que sous des traits si doux l'amour est séduisant!
L'Auteur veut plaire, et plaît, sans doute, à quelque Belle
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle?

LISETTE.

C'est ce qu'apparemment votre pere en conclut,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre....
D'une autre!... Mais j'y songe; et s'il étoit la vôtre?...
(*Voyant rire Lucile.*)
Vous riez? et moi, non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous. J'ouvre, à présent, les yeux.
Oui; je vous reconnois, traits pour traits, dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage!

LUCILE.

(Appercevant, de loin, Damis qui vient, et cherchant à l'éviter.)

Je remarque, en effet.... Prenons par ce chemin.
Monsieur de L'Empirée approche, un livre en main.
On m'a pour le choisir presque tyrannisée ;
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée !

(Elle s'éloigne.)

SCENE VI.

LISETTE, *seule.*

Bon ! ce préliminaire est, je crois, suffisant ;
Et Dorante, s'il veut, peut traiter à présent.

SCENE VII.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Lisette, ai-je un rival ici ? qu'il disparoisse.

LISETTE.

S'il me plaît !

MONDOR.

Plaise ou non. Tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment ?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Hé de quel droit encor ?

MONDOR.

Lucile est à Damis : donc, Lisette à Mondor !

LISETTE.

Lucile est à ton maître ? Ah ! tout beau ! j'en appelle !

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la Belle.
Celui du pere est sûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE, *en s'en allant.*

La belle avance !

MONDOR, *courant après elle.*

Écoute !

LISETTE.

Oh ! je n'ai pas le tems !

(*Lisette s'échappe, et rentre dans la maison. Mondor la suit.*)

SCENE VIII.

DAMIS, *seul, tenant le Mercure à la main.*

OUI, divine inconnue ! oui, céleste Bretonne !
Possédez seule un cœur que je vous abandonne !
Sans la fatalité de ce jour, où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
Je désertois ces lieux, et volois où vous êtes !

SCENE IX.

MONDOR, DAMIS.

MONDOR.

JE ne m'étonne plus, si nous payons nos dettes !
Entre vingt prétendans on vous le donne beau ;
Et vous avez pour vous, Monsieur, l'air du bureau !

DAMIS, *sans l'écouter, ni le voir.*

Si, comme je le crois, ma Piece est applaudie,
Vous êtes la puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira ;
J'en eus un qui vous plut : l'univers le saura !

(*Il donne à Mondor du livre par le nez.*)

MONDOR.

Ouf !

DAMIS.

Qui te savoit là ? dis ?

MONDOR.

Maugrebleu du geste !

DAMIS.

Tu m'écoutois ? Eh ! bien, raille, blâme, conteste !
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir !
Tu vois ? je suis heureux !

MONDOR.

Plus que sage !

DAMIS.

A t'ouir,
Je ne me repaissois que de vaines chimeres ?

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinoit gueres!

DAMIS.

Par un sot comme toi!

MONDOR.

Mon Dieu pas tant d'orgueil!
Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil:
Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre;
Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucîrois.
Celle-ci seule a tout ce que je desirois.
De ma Muse, elle seule, épuisant les caresses,
Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir pour en prendre congé!

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux, peut-être?
Un valet veut tout voir, voit tout, et sait son maître,
Comme, à l'observatoire, un savant sait les Cieux,
Et vous-même, Monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil, toi-même, ami! Vas, tu t'abuses!
En fait d'amour, le cœur d'un favori des Muses
Est un astre vers qui l'entendement humain
Dresseroit d'ici-bas son télescope en vain.
Sa sphere est au-dessus de toute intelligence.
L'illusion nous frappe, autant que l'existence;

Et, par le sentiment suffisamment heureux,
De l'Amour seulement nous sommes amoureux.
Ainsi le fantatisque a droit sur notre hommage :
Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu ;
Et, de grace, en françois mettez-moi cet hébreu ?

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille ;
Élégance, fraîcheur, et beauté sans pareille ;
Taille de Nymphe....

MONDOR, *regardant aux loges.*

Après ? Je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet, en raccourci.
T'accommoderois-tu d'une femme ainsi faite ?

MONDOR.

La peste !

DAMIS.

Aussi ma femme a-t-elle été parfaite !

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas ?

DAMIS.

Parbleu ! je le crois bien, puisqu'il n'existoit pas !

MONDOR.

Et vous l'aimiez ?

DAMIS.

Très-fort !

MONDOR.

D'honneur ?

DAMIS.

A la folie !

MONDOR.

Une maîtresse en l'air, et qui n'eut jamais vie ?

DAMIS.

Oui, je l'aimois avec autant de volupté
Que le vulgaire en trouve à la réalité !
La réalité même est moins satisfaisante :
Sous une même forme elle se représente ;
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.
La mienne étoit Bergere et Nymphe, tour-à-tour.
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve ;
Et, comme tu crois bien, fidelle, à toute épreuve ?

MONDOR.

Monsieur, parlez tout-bas !

DAMIS.

Hé par quelles raisons ?

MONDOR.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vide ;
Et je ne pus tenir à l'appât du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris.
D'une Beauté palpable, enfin, je fus épris.
J'ai chanté celle-ci, sous le nom d'Uranie.
Ah ! que j'ai bien pour elle exercé mon génie !
Et que de tendres vers consacrent ce beau nom !

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre ?

DAMIS.

Non.

La fierté, la naissance et le rang de la Dame
Renfermoient dans mon cœur le secret de ma flamme.
Comment aurois-tu fait pour t'en être apperçu?
Elle-même, elle étoit aimée à son insu.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légere espece
Pourroit prendre son vol bien par-delà l'Altesse!

DAMIS.

N'en doute pas; et même y goûter des douceurs.
L'Amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons que fait ce que nous sommes?
L'Astre du jour se leve: il luit pour tous les hommes;
Et le plaisir commun que répand sa clarté
Représente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entends. Tout vous est bon, rien ne vous importune,
Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune?
A ce compte, un jaloux ne vous craindra jamais;
Et vos rivaux, Monsieur, peuvent dormir en paix.
Et deux!.... A l'autre?

DAMIS.

Hélas! en ce moment encore!
Je revois son image, et mon esprit l'adore!....
(*A part.*)
Pour la derniere fois, tu me fais soupirer,
Divinité chérie! Il faut nous séparer.
Plus de commerce; adieu: nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage!
L'union étoit belle !... Hé que répond l'image ?

DAMIS.

De mon cœur attendri pour jamais elle sort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose;
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose ?

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grace et d'esprit!

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers ; et cela vous suffit!

DAMIS.

C'est que.... c'est qu'elle en fait des mieux tournés du monde!

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats !

DAMIS, *souriant.*

Les ducats?

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas?
L'un de nous deux a tort; mais, qu'à cela ne tienne,
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne!

DAMIS.

Enfin, tu conçois donc qu'on en saura gagner?

MONDOR.

Le bon homme, du moins, ne veut point l'épargner.

DAMIS.

Le bon homme?

MONDOR.

Oui, Monsieur; si vous êtes son gendre,
Monsieur de Francaleu dit, à qui veut l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu ?

MONDOR.

Non, foi d'honnête valet !

DAMIS.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,
De Monsieur Francaleu, ni de son alliance ?

MONDOR.

Bon ! ne voici-t-il pas encore un qui-pro-quo ?
De qui parlez-vous donc, Monsieur ?

DAMIS.

D'une Sapho,
D'un prodige qui doit, aidé de mes lumieres,
Effacer, quelque jour, l'illustre Deshoulieres,
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille ?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp....

DAMIS, *l'interrompant.*

Oh ! ce n'est pas un bonheur en idée,
Celui-ci ! l'espérance est saine et bien fondée !
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an, sa plume en instruit l'univers :

Elle a, douze fois l'an, réponse de la nôtre;
Et nous nous encensons, tous les mois, l'un et l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus?

DAMIS.

Nulle part; à quoi bon?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez?

DAMIS.

Sans doute; pourquoi non?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre?

DAMIS.

Oh! tais-toi! tu m'excedes!
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

MONDOR.

Oui, mais répondra-t-elle à votre folle ardeur!

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure?

DAMIS.

Le Messager des Dieux, lui-même, le Mercure.

MONDOR.

Oh! oh! bel entrepôt vraiment, pour coquetter!

DAMIS, *lui donnant le Mercure, tout ouvert.*

Tiens, lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

MONDOR, *prenant le Mercure, et lisant.*

Sonnet de Mademoiselle Mériadec de Kersic, de Quimper, en Bretagne, à Monsieur cinq étoiles.....

DAMIS.

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles,
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles?
(*A part.*)
Oui, qu'à jamais pour moi, belle Mériadec!
Pégase soit rétif et l'Hypocrene à sec,
Si ma Lyre, de myrte et de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée!

MONDOR.

Je respecte, Monsieur, un si noble transport:
Qui vous chicaneroit, franchement, auroit tort;
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une femme inconnue:
Peignez-vous celle-ci, sous quelque objet présent.
Lucile, a par exemple, un visage amusant?

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir, et voyez, en elle, la Bretonne.

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée, échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits....
(*A part.*)
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante!

MONDOR.

Moliere, avec raison, consultoit sa servante!

DAMIS.

On se peint dans l'objet présent et plein d'appas
L'objet qu'on idolâtre, et que l'on ne voit pas.
Aussi bien, transporté du bonheur de ma flamme,

Déja dans mon cerveau roule un Épithalame,
Que, devant qu'il soit peu, je prétends mettre au net;
Et donner au Mercure, en paîment du Sonnet...
(*A part.*)
Muse! évertuons-nous; ayons les yeux, sans cesse,
Sur l'astre qui fait naître, en ces lieux, la tendresse;
Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons,
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons!...
Que cette solitude est paisible et touchante!
J'y veux relire encor le Sonnet qui m'enchante.
(*Il va s'asseoir à l'écart.*)

MONDOR, *à part.*

Quelle tête!... Il faut bien le prendre comme il est!...
Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
L'assiduité peut, Lucile étant jolie,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.
(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE X.

DORANTE, LUCILE, DAMIS, *à l'écart, et sans être vu, d'abord, de Dorante et de Lucile.*

DORANTE, *à Lucile.*

A cet aveu si tendre, à de tels sentimens
Que je viens d'appuyer du plus saint des sermens,
A tout ce que j'ai craint, Madame, à ce que j'ose,
A vos charmes, enfin, plus qu'à toute autre chose,
Reconnoissez qui j'aime, et réparez l'erreur

D'un pere qui m'exclut du don de votre cœur !
Je ne veux, pour tout droit, que sa volonté même.
Pere équitable et tendre, il veut que l'on vous aime.
Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi,
Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi ?

LUCILE.

Mais enfin là-dessus qu'importe qu'on l'éclaire,
S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire?
Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
Nul espoir, près de moi, ne vous est plus permis ?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu ; rien ne m'est plus facile.
Mais, parmi tant d'amans, adorable Lucile,
N'auriez-vous pas déja nommé votre vainqueur?

LUCILE, *tirant des vers de sa poche.*

L'Auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur :
Je l'avoue ; et, pour lui, me voilà déclarée.

DORANTE, *apperçevant Damis.*

On nous écoute.

LUCILE.

Eh ! c'est Monsieur de L'Empirée.
Lisons-les lui ces vers ; il en sera charmé !

DORANTE, *à part.*

Est-ce lui, juste Ciel ! ou moi qu'elle a nommé ?

LUCILE, *à Damis, qui s'approche.*

Venez, Monsieur, venez, pour qu'en votre présence,
Nous discutions un fait de votre compétence.
Il s'agit d'une Idylle, où j'ai quelque intérêt ;
Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît ?

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à Messieurs les Poëtes
Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites :
Laissons donc celui-ci rêver en liberté;
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, Monsieur, que l'on puisse nous faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec Madame on ne pense encor mieux?....
(*A Lucile.*)
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez; et s'il m'arrive
Quelque distraction, dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire élégante et fleurie
Vous accoutume au ton de la galanterie!...
Allons, Messieurs, passons sous ce feuillage épais,
Où, loin des importuns, nous puissions lire en paix.

(*Damis lui présente la main, qu'elle accepte, au moment où Dorante lui présentoit aussi la sienne, et ils s'éloignent.*)

SCENE XI.

DORANTE, *seul.*

EST-CE un coup du hasard, ou de leur perfidie? ...
Voyons : il faut, de près, que je les étudie ;
Et que je sorte enfin de la perplexité
La plus grande où peut-être on ait jamais été !
(*Il suit, de loin, Lucile et Damis.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, *seul, et ramassant des tablettes.*

QUELQU'UN regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes-ci, que je trouve à mes pieds !
(*Il les ouvre, et lit.*)
Epithalame ! ... Ah ! ah ! j'en reconnois le maître !
J'y pourrois bien aussi développer un traître !...
Lisons.

SCENE II.

LISETTE, DORANTE.

LISETTE.

SUIS-JE une fourbe ! ai-je trahi vos feux ?
Le seul qu'on veut exclure est-il si malheureux ?
Dès que je vous ai vu près d'aborder Lucile
Je me suis éclipsée, en confidente habile ;
Et je vous ai laissé le champ libre, à l'instant.
Hé bien, quelle nouvelle ? en êtes-vous content ?

DORANTE.

Ah! qu'elle est ravissante! et que ce tête-à-tête
Acheve de lui bien assurer sa conquête!
Je l'aimois! l'adorois! l'idolâtrois! mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénetre en elle!
Son défaut me la rend plus piquante et plus belle;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence et froideur
Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur!

LISETTE.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée?
Je l'avois, ce me semble, assez bien disposée!

DORANTE.

Tu me vois dans un trouble...

LISETTE, *l'interrompant.*

Eh! vivez en repos!

DORANTE.

Ses graces m'ont charmé; mais non pas ses propos!

LISETTE.

A-t-elle, avec rigueur, fermé l'oreille aux vôtres?

DORANTE.

Non; mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres!

LISETTE.

Quoi! qu'elle eût dit: « Monsieur, je suis folle de vous;
» Je voudrois que déja vous fussiez mon époux?... »
Mais, oui; c'est avoir l'ame assurément bien dure
De ne pas abréger ainsi la procédure!

DORANTE.

Ayant fait de ma flamme un libre et tendre aveu,
Et promis d'agréer à Monsieur Francaleu,

Comme je témoignois la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie,
Elle m'a répondu : (dirai-je, avec douceur ?)
« L'Auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur. »
A ces mots, de sa poche elle a tiré l'Idylle
Dont le succès me rend de moins en moins tranquille !

LISETTE.

C'est qu'elle a cru parler à l'Auteur !

DORANTE.

Je ne sais,
Mais elle a mis mon ame à de rudes essais !
Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance.
Elle a lu, malgré moi, l'Idylle en sa présence.
C'étoit me démasquer. Sous cape, il en rioit,
Peut-être en homme à qui l'on me sacrifioit !
Le serois-je en effet ? Seroit-ce lui qu'on aime ?
Me joûroient-ils tous deux ? Me joûrois-tu, toi-même ?

LISETTE.

Les honnêtes soupçons !... Rendez grace, entre nous,
Au cas particulier que je fais des jaloux !
Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice,
Mon honneur offensé se feroit bien justice !

DORANTE.

L'Auteur seul de ces vers a su toucher son cœur,
Dit-elle. Encore un coup, je n'en suis pas l'Auteur.
Supposé qu'on la trompe, et qu'elle me le croie,
Où donc est encor là le grand sujet de joie ?
Je jouis d'une erreur, et j'aurois souhaité
Une source plus pure à ma félicité.

Un mérite étranger est cause que l'on m'aime;
Et je me sens jaloux d'un autre, dans moi-même!

LISETTE.

Que la délicatesse est folle en ses excès!
Eh! Monsieur, y faut-il regarder de si près?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie?

DORANTE.

Tout ce que j'entrevois, de plus en plus, m'effraie.
Le bonheur du Poëte étoit encor douteux;
Mais il est mon rival, et mon rival heureux.
De Lucile, sans cesse, il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux, sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du pere il a le plus de part;
Seule avec son valet je te trouve à l'écart.
Que te veut-il? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue?
Quels étoient vos complots? D'où vient paroître émue?
Réponds!

LISETTE.

Tout bellement! Vous prenez trop de soin;
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin!

DORANTE.

Je t'épîrai si bien aujourd'hui!... Prends-y-garde!
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde!..
Cependant, allons voir, (en les feuilletant bien)
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

(*Il s'éloigne.*)

SCENE III.

LISETTE, *seule*

M'ÉPIER!... Doucement! Ce seroit une chaîne!
Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui gêne.
Ah! c'est peu d'être injuste, il ose être importun!
Aux trousses du fâcheux, je vais en lâcher un,
Qui, s'attachant à lui, saura bien m'en défaire!..
Le voici justement.

SCENE IV.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

QU'AS-TU donc tant affaire
Avec ce Cavalier, qui ne semble, chez moi,
S'être impatronisé que pour être avec toi?

LISETTE.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

M. FRANCALEU, *à part.*

voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose!

LISETTE.

Tout simple. Le jeune-homme entend vanter à tous
Certaine Tragédie, en six actes, de vous,

Que l'on dit fort plaisante ! et qu'il brûle d'entendre,
Sans qu'il sache par qui, ni trop comment s'y prendre.

M. FRANCALEU.

Hé n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté ?

LISETTE.

Monsieur de L'Empirée ? Il aura plaisanté,
De caustique et de fat joué les mauvais rôles,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules !

M. FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose à son rire moqueur !
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur !
Oh ! bien, bien, double joie, en ce cas, pour le nôtre !
Je mortifirai l'un, et satisferai l'autre....
L'autre aussi-bien m'a plu, comme il plaira par-tout.
Il a, tout-à-fait, l'air d'un homme de bon goût !
Et, d'ailleurs, il me prend dans mon enthousiasme !
Je suis en train de rire ; et veux, malgré mon asthme,
Lui lire tous mes vers, sans en excepter un !

LISETTE.

Vous me déferez là d'un terrible importun !

M. FRANCALEU.

Vas donc me le chercher.

LISETTE.

Faites-en votre affaire.
Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille.

M. FRANCALEU.

Eh ! pourquoi donc si-tôt ?

LISETTE.

Voulant représenter Lucile, comme il faut,

J'ôte, dés-à-présent, mes habits de soubrette;
Pour être, sous les siens, plus libre et moins distraite.

M. FRANCALEU.

C'est fort bien avisé! Vas, je me charge, moi...

(*Lisette rentre dans la maison.*)

SCENE V.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. FRANCALEU.

AH! c'est vous? Comment va la mémoire?

M. BALIVEAU.

Ma foi!
Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose!
Pour s'y résoudre, il faut à cet original
Vouloir étrangement et de bien et de mal!
Enfin mon rôle est su. Voyons, que faut-il faire?

M. FRANCALEU.

Et moi, de mon côté, je songe à votre affaire.
Cependant, soyez gai; débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talens à peine aurons-nous les prémices
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses;
Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux,
De la force du charme, entraîné, comme nous.
J'ai vu ce charme, en France, opérer des miracles;

Nos

Nos Palais devenir des salles de Spectacles,
Et nos Marquis, chaussant, à l'envi, l'escarpin,
Représenter Hector, Sganarelle et Crispin.

M. BALIVEAU.

Je ne le cache pas, malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance;
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,
Se trouve entre mon rôle et mon état présent.
Je représente un pere, austere et sans foiblesse,
Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse.
Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton;
Et je me réjouis de lui donner le ton!

M. FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde!
Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous seconde:
Tout dépend de l'Acteur mis vis-à-vis de nous....
Si celui-ci venoit répéter avec vous?

M. BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déja fait.

M. FRANCALEU, *appellant.*

Hola! hée!
Que l'on aille chercher Monsieur De l'Empirée,....
(*A M. Baliveau.*)
Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
Vous pouvez commencer si-tôt qu'il paroîtra.
Faites comme l'on fait aux choses imprévues.
Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues,
Car c'est l'esprit du rôle; et vous vous souvenez
Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nez,

L'instant précis qu'il sort ou d'une académie,
Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie;
Et qu'à cette rencontre un silence fâcheux
Exprime une surprise égale entre vous deux.
C'est un coup de Théatre admirable! et j'espere....

SCENE VI.

DAMIS, M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU, *à Damis, en lui montrant M. Baliveau.*

MONSIEUR, voilà celui qui fera votre pere.
Il sait son rôle : allons, concertez-vous un peu;
Et, tout en vous voyant, commencez votre jeu....
(*A M. Baliveau, voyant son profond étonnement.*)
Comment diable! à merveille! à miracle! Courage!
Personne ne joûra mieux que vous du visage....
(*A Damis, qu'il voit éclater de rire.*)
Vous avez joué, vous, la surprise assez bien;
Mais le rire vous prend, et cela ne vaut rien.
Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

M. BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte.

DAMIS, *à Francaleu.*

C'est que lorsqu'on répete un tiers est importun.

M. FRANCALEU.

Adieu donc; aussi-bien je fais languir quelqu'un....

(*A Damis.*)
Monsieur l'homme accompli, qui, du moins, croyez
l'être;
Prenez, prenez leçon, car voilà votre maître!
(*Frappant sur l'épaule de M. Baliveau.*)
Bravo! bravo! bravo!

SCENE VII.

M. BALIVEAU, DAMIS.

M. BALIVEAU, *à part.*

LE sot événement!

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement!
Après un tel prodige on en croira mille autres.
Quoi! mon oncle, c'est vous? et vous êtes des nôtres!
Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint!

M. BALIVEAU

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisantons point.
Le hasard a voulu....

DAMIS, *l'interrompant.*

Voici qui paroît drôle.
Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

M. BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis....
Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris?

Qu'a produit un séjour de si longue durée ?
Que veut dire ce nom : Monsieur de L'Empirée ?
Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu ?
Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu ?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience,
Imitez-moi. Voyez si je romps le silence
Sur mille questions qu'en vous trouvant ici
Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi !
Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire;
Et que de nos débats le Public n'a que faire.

M. BALIVEAU, *levant sa canne.*

Coquin ! tu te prévaux du contre-tems maudit....

DAMIS, *l'interrompant.*

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit!
Nous sommes, vous et moi, membres de Comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité ;
Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

M. BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier, après mon incartade!

DAMIS, *gaiement.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade;
Je suis un fils....

(*M. Baliveau rit.*)

M. BALIVEAU, *à part.*

J'ai ri ; me voilà désarmé!

DAMIS.

Et vous, un pere....

M. BALIVEAU, *l'interrompant.*

Eh ! oui, bourreau ! tu m'as nommé!
Je n'ai que trop, pour toi, des entrailles de pere;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frere.
Quel usage en fais-tu ? qu'ont servi tout mes soins ?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance.
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance;
Et c'est pour le prouver que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits,
Me suffire à moi-même, en volant à la gloire,
Et chercher la fortune au Temple de Mémoire.

M. BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher ? Ce Temple prétendu,
(Pour parler ton jargon) n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh ! malheureux ! crois-moi, fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti solide, et fais choix d'un état,
Qu'ainsi que le talent le bon sens autorise,
Qui te distingue, et non qui te singularise,
Où le génie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau ?

M. BALIVEAU.

Protégeant la veuve et la pupille,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile.

Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune :
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfere un beau laurier !
L'Avocat se peut-il égaler au Poëte ?
De ce dernier la gloire est durable et complette.
Il vit long-tems après que l'autre a disparu:
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru !
Vous parlez du barreau de la Grece et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme;
L'antre de la Chicane et sa barbare voix
N'y défiguroient pas l'éloquence et les loix.
Que des traces du monstre on purge la tribune :
J'y monte ; et mes talens, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger ;
Mais l'abus ne pouvant si-tôt se corriger,
Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse anoblir ma mémoire,
Et primer dans un Art, plus au-dessus du droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit !
La fraude impunément, dans le siecle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité, si précieuse aux hommes !
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux ?
Que la fortune donc me soit mere ou marâtre,
C'en est fait, pour barreau je choisis le Théatre,

Pour client la vertu; pour loix la vérité,
Et pour juge mon siecle et la postérité!

M. BALIVEAU.

Eh! bien, porte plus haut ton espoir et tes vues;
A ces beaux sentimens les dignités sont dues:
La moitié de mon bien, remise en ton pouvoir,
Parmi nos Sénateurs s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la vertu t'est chere,
Si tu prends à sa cause un intérêt sincere,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre au droit de la juger?

DAMIS.

Non; mais d'un si beau droit l'abus est trop facile:
L'esprit est généreux, et le cœur est fragile!
Qu'un Juge incorruptible est un homme étonnant!
Du guerrier le mérite est, sans doute, éminent,
Mais presque tout consiste au mépris de la vie;
Et de servir son Roi la glorieuse envie,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix,
L'horreur du mépris même, inspire ce mépris!
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une solliciteuse aimable et sous les armes!
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyiez,
Sans oser être ému la voir presque à vos pieds,
Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme:
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme!
De tous nos Magistrats la vertu me confond,
Et je ne conçois pas comment ces Messieurs font!
La mienne donc se borne au mépris des richesses,
A chanter des Héros, de toutes les especes,

A sauver, s'il se peut, par mes travaux constans,
Et leurs noms et le mien des injures du tems.
Infortuné! je touche à mon cinquieme lustre
Sans avoir publié rien qui me rende illustre:
On m'ignore; et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étoient déja fameux!

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie! Hé, dis-moi, misérable!
A de si grands esprits te crois-tu comparable?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais
Il faut ou les atteindre, ou ramper, à jamais?

DAMIS.

Eh! bien, voyons le rang que le destin m'apprête:
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avoient les leurs en débutant,
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'Art ne sont pas infinies?
Tu m'avoûras, du moins, que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnoient à leur aise où l'on glane aujourd'hui?

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance;
Mais le remede est simple: il faut faire comme eux....
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'éleve à cet emploi;
Malheur aux écrivains qui viendront après moi!

M. BALIVEAU.

Vas, malheur à toi-même, ingrat! cours à ta perte:
A qui veut s'égarer la carriere est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant, dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller où se fixent tes vœux
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux!
Vas subir du Public les jugemens fantasques!
D'une cabale aveugle essuyer les bourrasques!
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer!
Vas des Auteurs sans nom grossir la foule obscure,
Egayer la satyre, et servir de pâture
A je ne sais quel tas de brouillons affamés,
Dont les écrits mordans sur les quais sont semés!
Déja dans les cafés tes projets se répandent;
Le Parodiste oisif et les Forains t'attendent.
Vas, après t'être vu sur leur scene avili,
De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli!

DAMIS.

Que peut contre le roc une vague animée?
Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée?
L'Olympe voit en paix fumer le Mont Ætna:
Zoïle contre Homere en vain se déchaîna,
Et la palme du *Cid*, malgré la même audace,
Croît et s'éleve encore au sommet du Parnasse!

M. BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin?

Eh ! bien, tu braveras la honte et le besoin.
Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
Et qu'aux siecles futurs ta sottise en appelle,
Que, de ton vivant même, on admire tes vers ;
Tremble ! et vois sous tes pas mille abîmes ouverts !
L'impudence d'autrui va devenir ton crime :
On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
Poursuivi, condamné, proscrit, sur ces rumeurs,
A qui veux-tu qu'un homme en appelle?

DAMIS.

A ses mœurs !

M. BALIVEAU.

A ses mœurs ? Hé le monde, en ces sortes d'orages,
Est-il instruit des mœurs, ainsi que des ouvrages ?

DAMIS.

Oui ; de mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

M. BALIVEAU.

Hé comment, s'il vous plaît ?

DAMIS.

Comment ? par mes écrits.
Je veux que la vertu, plus que l'esprit, y brille.
La mere en prescrira la lecture à sa fille ;
Et j'ai, grace à vos soins, le cœur fait de façon
A monter aisément ma lyre sur ce ton.
Sur la scene aujourd'hui mon coup d'essai l'annonce ;
Je suis un malheureux ! mon oncle me renonce....
Je me tais.... Mais l'erreur est sujette au retour.
J'espere triompher, avant la fin du jour ;
Et peut-être la chance alors tournera-t-elle !

M. BALIVEAU.

Quoi ! vous seriez l'Auteur de la Piece nouvelle,
Que, ce soir, aux François, l'on doit représenter ?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

M. BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite !

DAMIS.

J'en augure une heureuse et pleine réussite !

M. BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francaleu
Que de son bon ami vous soyiez le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira ; mais je vois avec peine
Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne !

M. BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi !

DAMIS.

J'obéirai, Monsieur.

M. BALIVEAU.

J'y compte !

DAMIS.

Mais aussi,
Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime,
Laissez-moi, quelque-tems, jouir de l'anonyme,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers
Et m'entendre louer sans rougir.

M. BALIVEAU.

Volontiers.

(*A part.*)

A demain, scélérat ! Si jamais tu rimailles,
Ce ne sera, morbleu ! qu'entre quatre murailles !

(*Il rentre dans l'intérieur de la maison.*)

SCENE VIII.

DAMIS, *seul.*

IL ne veut m'avouer qu'après l'événement....
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment !
La scene est théatrale, unique, inopinée....
Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée !
Mon succès seroit sûr.... Du moins, profitons-en,
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.

(*Il cherche ses tablettes dans ses poches, et ne les trouve pas.*)

J'en ai plusieurs ; voyons.... Où sont donc mes tablettes ?
La perte, pour le coup, seroit des plus complettes !
Tout à l'heure, à la main, je les avois encor....
Ah ! je suis ruiné ! j'ai perdu mon trésor !
Nombre de canevas, deux Pieces commencées,
Caracteres, portraits, maximes et pensées,
Dont la plus triviale, en vers alexandrins,
Au bout d'une tirade, eût fait battre des mains !
Que j'ai regret, sur-tout, à mon Épithalame !

Hélas !

Hélas! ma Muse, au gré de l'espoir qui m'enflamme,
Dans un premier transport, venoit de l'ébaucher.
Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher?

SCENE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

AH! Monsieur, secourez les Muses attristées!
Mes tablettes, là-bas, dans le bois sont restées.
Suivez-moi; cherchons-les, aidons-nous!

DORANTE, *lui rendant ses tablettes.*

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir....

DORANTE, *l'interrompant.*

Brisons là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir, le repos et la vie!

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel; car je vous signifie
Qu'il faut en ce logis ne plus vous remontrer,
Et vous faire une affaire ou n'y jamais rentrer!

DAMIS.

L'étrange alternative! Un ami la propose!
Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cause?

DORANTE.

Eh ! fi ! l'air ingénu sied mal à votre front ;
Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront !

DAMIS.

C'est la pure franchise ! En vérité j'ignore....

DORANTE, *l'interrompant.*

Quoi ! Monsieur, que Lucile est celle que j'adore ?

DAMIS.

Non, quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains....

DORANTE.

Vous m'avez insulté ; c'est de quoi je me plains !

DAMIS.

En quoi donc ?

DORANTE.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi ?

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois, plus je vous voyois rire !

DAMIS.

De ce qu'innocemment la Belle, malgré vous,
Révéloit un secret dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non ; mais de la noirceur de cette ame cruelle,
Et du plaisir malin de jouir, avec elle,
De la confusion d'un rival malheureux,
Que vous avez joué, de concert, tous les deux !
C'est à quoi votre esprit, depuis un mois, s'occupe ;
Mais je ne serai pas, jusqu'au bout, votre dupe :

Je veux, de mon côté, mettre aussi les railleurs;
Et votre Épithalame ira servir ailleurs!

DAMIS.

Ah! ce mot échappé me fait enfin comprendre....

DORANTE, *l'interrompant.*

Songez vîte au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Dorante!

DORANTE.

Vous voulez temporiser en vain!
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille;
Et je vois...

DORANTE, *l'interrompant.*

Oh! je vois qu'un versificateur
Entend l'art de rimer mieux que le point d'honneur?

DAMIS.

C'en est trop! A vous même un mot eût pu vous rendre.
Je ne le dirois plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi qui, maintenant, vous demande raison!...
Cependant, on pourroit nous voir de la maison.
La place pour nous battre ici près est meilleure.
Marchons!

SCENE X.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras, et ne le lâchant plus.*

EH! venez donc, Monsieur! Depuis une heure,
Je vous cherche par-tout, pour vous lire mes vers!

DORANTE.

A moi, Monsieur?

M. FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, *à part.*

Autre esprit à l'envers!

M. FRANCALEU.

Vous desirez, dit-on, ce petit sacrifice?

DORANTE.

Et qui m'a, près de vous, rendu ce bon office?

M. FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE, *à Damis*

C'est vous qu'elle veut servir?

M. FRANCALEU.

Lui?

Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui!

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie!

DORANTE, *à Damis.*

Je lis dans votre cœur, et je vois votre envie!

M. FRANCALEU.

Vous dites bien, l'envie! Oui, c'est un envieux,
Qui voudroit sur lui seul attirer tous les yeux!

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE, *bas, à Damis.*

Vous osez m'attester?

DAMIS, *bas:*

Je songe à votre amour.
Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

M. FRANCALEU.

On me voudroit pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez, et qu'il admire; il ne sauroit mieux faire!

DORANTE, *bas.*

Tu crois m'échapper? mais...

DAMIS, *à M. Francaleu.*

D'autant plus que Monsieur
A besoin maintenant d'un peu de belle humeur!

M. FRANCALEU, *tirant un gros cahier de sa poche.*

Ah! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie;
Et pour cela, d'abord, je lis ma Tragédie!

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos!

M. FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos!

DAMIS, *bas, à Dorante.*

Dès que vous le pourrez, songez à disparoître.
Je vous attends.

(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

M. FRANCALEU.

Vous n'en voulez pas être?

DORANTE, *à Damis, en s'efforçant de faire lâcher prise à M. Francaleu, qui le retient.*

Je ne vous quitte point!

DAMIS, *à M. Francaleu.*

Monsieur, excusez-moi,
J'aime; et c'est un état où l'on n'est guere à soi!
Vous savez qu'un amant ne peut rester en place?

DORANTE, *voulant courir après lui.*

Par la même raison....

(*Damis s'éloigne.*)

SCENE XI.

M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU, *retenant toujours Dorante.*

Laissez, laissez, de grace!
Il en veut à ma fille; et je serois charmé
Qu'il parvînt à lui plaire, et qu'il en fût aimé!

DORANTE.

Oh! parbleu! qu'il vous aime, et vous et vos ouvrages!

M. FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages!

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

M. FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez !

DORANTE.

Prodiguer pour moi seul le fruit de tant de veilles !

M. FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande, et plus elle a d'oreilles !

DORANTE.

Si vous vouliez pour lui différer un moment?

M. FRANCALEU.

Non; qui satisfait tôt satisfait doublement !

(*Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes. Dorante s'évade ; et M. Francaleu continue, sans s'appercevoir qu'il est resté seul.*)

SCENE XII.

M. FRANCALEU, *seul.*

ET c'est le moins qu'on doive à votre politesse
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la Piece.

(*Il déroule son cahier, et lit.*)

La Mort de Bucéphale....

(*Se retournant, et ne trouvant plus Dorante.*)

Où diable est-il !... Comment !
On me fuit ?... Oh ! parbleu ! ce sera vainement !
Je cours après mon homme; et s'il faut qu'il m'échappe,
Je me cramponne après le premier que j'attrape,
Et, bénévole ou non, dût-il ronfler debout,
L'auditeur entendra ma Piece, jusqu'au bout !

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE, *habillée pour jouer, et tirant Mondor par le bras, d'un air inquiet.*

MONDOR.

A QUOI bon, dans le parc, ainsi tourner sans cesse, Pirouetter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondor!

MONDOR.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Tu ne voyois pas?

MONDOR.

Quoi?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand

LISETTE.

Le voilà bien sot!

MONDOR.

Qui ?

LISETTE.

Le trait certe est piquant!

MONDOR.

Quel ?

LISETTE.

Quel? qu'est-ce? quoi? quand? qui? L'amant de Lucile,
Que son mauvais Démon ne peut laisser tranquille; Dorante.

MONDOR.

Hé bien, Dorante ?

LISETTE.

Il nous a vus, de loin,
Ainsi que tu croyois m'aborder, sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile, ou qu'il m'ait reconnue,
Près de toi, l'un vaut l'autre; et sur-tout son destin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc: il nous guette, il pétille;
Il se glisse et nous suit, du long de la charmille.
Moi, qui, du coin de l'œil, observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, et disparois toujours.
Dieu sait si le cerveau, de plus en plus, lui tinte!
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe,
Où le pauvre jaloux, pour long-tems en défaut,
Peste et jure, je crois, maintenant comme il faut!
Je ferois encor pis, si je pouvois pis faire!
De ces cœurs défians l'espece atrabilaire

Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux :
Il faut les aguerrir pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh ! parbleu ! ce n'est pas le foible de mon maître !
Au contraire, il se livre aux gens, sans les connoître,
Et présume assez bien de soi-même et d'autrui,
Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui !
Du reste, sait-il bien se tirer d'une affaire ?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire
Disent qu'il s'y prenoit en brave Cavalier ;
Et, pour un bel-esprit, qu'il est franc du collier !

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire à laquelle il ne coure.
Le bel-esprit en nous n'exclut pas la bravoure !
D'ailleurs, ne dit-on pas : « Telles gens, tel patron ? »
Et dès que je le sers peut-il être un poltron ?

LISETTE.

Voilà donc cet amour, dont j'étois ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante ?

MONDOR.

Mon maître ne dit mot ; mais, à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité !
En ce cas mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse ?

MONDOR.

Oui ; j'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas,

Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une et l'autre en paralelle.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis!

LISETTE.

Il se repentiroit de les avoir suivis!
Envers et contre tous, je protége Dorante.

MONDOR.

Gageons que, malgré toi, mon maître le supplante!
Car, étant né Poëte, au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déja l'aime et l'estime.
Du pere de Dorante il n'est pas moins l'intime;
Et je porte un billet à ce pere adressé,
Qu'après s'être battu, sur l'heure, il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.
Il saura là-dessus le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré!

LISETTE.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance!
J'ai vu pâlir Lucile au récit du combat;
D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue; et c'est pour lui, te dis-je:
Il a visiblement tout l'honneur du prodige!

Depuis même ils se sont entretenus long-tems,
Et s'étoient séparés l'un de l'autre contens,
Lorsque dans cet esprit, soupçonneux à la rage,
Ma présence équivoque a ramené l'orage;
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement,
Et coulera ton maître à fond, dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque, en dépit de Neptune!
Songe donc qu'elle porte un Poëte et sa fortune!
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui
Qui mettroit pere et fille à genoux devant lui!...
De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'Amour m'arrache un tems que l'honneur me reproche.
Adieu; que devant nous tout s'abaisse en ce jour;
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour!

(*Il s'en va.*)

SCENE II.

LISETTE, *seule.*

« TELLE gloire le peut couronner !.. » J'ai beau dire,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire!
Faisons la guerre à l'œil; et mettons-nous au fait
De ce coup, qui doit faire un si terrible effet!

SCENE III.

SCENE III.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU, *à Lisette, qu'il ne voit que par derriere, et qu'il prend pour Lucile.*

LUCILE, redoublez de fierté pour Dorante.
Vous n'êtes pas encore assez indifférente.
Vous souffrez qu'il vous parle; et je défends cela,
Tout net! Entendez-vous, ma fille?

LISETTE, *se tournant, et faisant la révérence.*

Oui, mon pere.

M. FRANCALEU, *reconnoissant Lisette.*

Ah!
C'est toi, Lisette?

LISETTE.

Hé bien, c'est moi; je tiens parole!
Lui ressemblé-je assez? Joûrai-je bien son rôle?
L'œil du pere s'y trompe; et je conclus d'ici
Que bien d'autres, tantôt, s'y tromperont aussi!

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Admirez, en effet, comme elle lui ressemble!

LISETTE.

Quand commencera-t-on?

M. FRANCALEU.

Tout-à-l'heure. On s'assemble.

Cependant, vas chercher ta maîtresse ; et l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

(*Lisette rentre dans la maison.*)

SCENE IV.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

LA coquine le sert indubitablement,
Et m'en a sur son compte imposé doublement !
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait querelle ?

DAMIS.

Sur un mal-entendu, pour une bagatelle !

M. FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis ?

DAMIS.

Quelque ressentiment pourroit m'être permis ;
Mais je suis sans rancune, et ce qui se prépare,
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

M. FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur !

DAMIS.

Quoi donc ?

M. FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,
Qui, n'écoutant priere, avis, ni remontrance,

Depuis dix ou douze ans, me plaide, à toute outrance,
Des sottises d'un pere un fils n'est pas garant;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse;
Et sans le tems, les pas et les soins qu'il y faut,
J'aurois été Poëte onze ou douze ans plutôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables?
Il faut que le public intervienne au procès,
Et conclue, avec vous, à de gros intérêts!
Et Dorante n'a t-il contre lui que son pere?

M. FRANCALEU.

Pardonnez-moi, Monsieur, il a son caractere.
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi: cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée, esprit jeune et frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole,
Qui me choque, en un mot, et qui me choque au point
Que chez moi sans ma Piece il ne resteroit point.
Mais il le faut avoir si je veux qu'on la joue;
Et voilà trop de fois que mon Spectacle échoue!...
A propos, ce bonhomme avec qui vous jouez,
Plaît-il? que vous en semble?... excellent! avouez?

DAMIS.

Admirable!

M. FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un pere qui querelle?
Hein! Comme sa surprise a paru naturelle?

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir
Que vous en ayiez vu ce que je viens d'en voir !
Il est original en ces sortes de rôle !

M. FRANCALEU.

Pour un mois avec nous il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment !

M. FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne sauroit faire un meilleur acquêt !

M. FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne plus que moi, Monsieur, ne le souhaite !

M. FRANCALEU.

Et personne, Monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi ?

M. FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où ? daignez m'en éclaircir ?

M. FRANCALEU.

Vous pouvez, à la Cour, lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au Ciel, il n'est rien que pour lui je ne fisse !

M. FRANCALEU.

Vous êtes bien venu des Ministres !

DAMIS.

Un fat
Avoûroit que la cour fait de lui quelque état ;
Et, passant du mensonge à la sottise extrême,
En le faisant accroire, il le croiroit lui-même.
Mais je n'aime à tromper ni les autres, ni moi.
Un Poëte à la Cour est de bien mince aloi !
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire, on y songe à l'utile ;
Ou si vers l'agréable on penche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois ;
Et là, comme autrepart, les sens entraînant l'homme,
Minerve est éconduire, et Vénus a la pomme !
Ainsi je n'oserois vous promettre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui !

M. FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée ;
Car je comptois sur vous, quand je l'ai hasardée ?

DAMIS.

Hé de quoi s'agit-il encor ? voyons un peu ?

M. FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu,
Un libertin, qui s'est attiré sa disgrace,
En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS, *vivement.*

Oh ! je le servirai si ce n'est que cela,

Et mon peu de crédit ira bien jusques-là !

M. FRANCALEU, *voulant s'en aller.*

Non, non, laissez; parbleu ! j'admire ma sottise !

DAMIS, *l'arrêtant.*

Quoi donc ?

M. FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah ! gardez vous en bien, s'il vous plaît ?

M. FRANCALEU.

Hé pourquoi ?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi !

M. FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vîte.

DAMIS.

Je serois très-fâché qu'il en eût le mérite !

M. FRANCALEU.

Songez donc que ce soir il aura mon billet,
Et que j'aurai demain la Lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu ! laissez-moi faire ; ayez cette indulgence !

M. FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence ?

DAMIS.

Plus grande encore !

M. FRANCALEU.

Oh ! non !

DAMIS.

Que direz-vous pourtant
Si votre homme ce soir, ce soir-même est content?

M. FRANCALEU.

Ce soir? Ah! sur ce pied, je n'ai plus rien à dire.
Mais comment ce tems-là pourra-t-il vous suffire!

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

M. FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup!

DAMIS.

Vous allez voir....
Mais, Monsieur, on diroit, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même?

M. FRANCALEU.

Sans doute; et j'ai raison. L'oncle me fait pitié!
Et tout mauvais sujet mérite inimitié!
Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête;
Vous; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas,
Car vous me fréquentez et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme un fou sera la cause.
Aussi l'ordre du Roi, pour le bien de la chose,
Devroit faire enfermer avec le libertin
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin....
(*Damis se met à rire.*)
Vous riez! mais je parle en pere de famille.

SCENE V.

LISETTE, DAMIS, M. FRANCALEU.

M. FRANCALEU, *à Lisette.*

QUE viens-tu m'annoncer ?

LISETTE.

Que je me déshabille.

M. FRANCALEU.

Quoi ! la Piece....

LISETTE, *l'interrompant.*

Est au croc, une seconde fois.

M. FRANCALEU.

Faute d'Acteurs ?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquoit que trois;
Mais, ma foi ! maintenant c'est bien une autre histoire!

M. FRANCALEU.

Quoi donc ?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'Acteurs, ni d'Auditoire.

M. FRANCALEU.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Tout défile et vole vers Paris.

M. FRANCALEU.

Désertion totale ?

LISETTE.

Oui, pour avoir appris
Que ce soir on y joue une Piece nouvelle,
Dont le titre les pique et les met en cervelle.

M. FRANCALEU.

Ah! j'en suis!

LISETTE.

L'heure presse; et tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici pour le soupé.

DAMIS.

Quelle rage! à quoi bon cette brusque sortie?
Comme s'ils n'eussent pû remettre la partie!

M. FRANCALEU.

Non. Le sort d'une Piece est-il en notre main?
Nous en voyons mourir du soir au lendemain.
Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.
Si nous la voulons voir songeons donc à les suivre.
Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la Piece que vous.
D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous,
De soins très-sérieux remplira ma soirée.

M. FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez Monsieur De L'Empirée.
Votre refus fait place à Monsieur Baliveau,
Qui dans l'Art du Théatre étant encor nouveau,
Ne sera pas fâché qu'on le mene à l'école.
Qui plus est, son neveu l'occupe et le désole;

Et la Piece nouvelle est un amusement
Qui pourra le lui faire oublier un moment.

(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE VI.

DAMIS, LISETTE.

DAMIS, *à part.*

OUI-DA, c'est bien s'y prendre!

LISETTE, *à part.*

Un peu de hardiesse!
Cet homme-ci, je crois, est l'Auteur de la Piece!
Faisons qu'il se trahisse; il en est un moyen....
(*A Damis.*)
Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.
Monsieur raisonnoit juste, et votre attente est vaine;
Car la Piece est mauvaise, et sa chûte est certaine.

DAMIS.

Certaine?

LISETTE.

Oui, cet arrêt dût-il vous chagriner!

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner?

LISETTE.

Non, mais c'est ce que mande un connoisseur en titre,
Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Hé ce grand connoisseur, dont le goût est si fin ?....

LISETTE, *l'interrompant.*

Ne croit pas que la Piece aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien savoir sur quelle conjecture ?

LISETTE.

Sur ce qu'hier chez lui l'Auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui ? l'Auteur ? hier ?

LISETTE.

Oui... Qu'a donc ce discours...

DAMIS, *à part.*

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours.

LISETTE, *à part.*

Je le tiens !

DAMIS, *à part.*

C'est Alcippe, oh ! c'est lui, je le gage!
Nouvelliste effronté, suffisant personnage,
Qui raisonne, au hasard, de nous et de nos vers,
Et, pour ou contre nous, prévient tout l'univers.
Cela sait ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de Cour, son cabinet des Princes,
Pese ou regle, à son gré, les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts!
Présent, passé, futur; tout est de sa portée!
Le Livre des Destins s'emplit sous sa dictée:
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit;
Et l'événement seul toujours le contredit....

(*A Lisette.*)

Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'Auteur ?

LISETTE.

Non, Monsieur ; c'est vous-même
Qui venez de tout dire et de vous déceler.
Alcippe en tout ceci n'a rien à démêler.
Moi, seule, je mentois ; et je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie !

(*Elle veut s'en aller.*)

DAMIS, *la retenant.*

Lisette !

LISETTE.

Hé bien ?

DAMIS.

(*A part.*)

De grace ! .... Étourdi que je suis !

LISETTE.

Que voulez-vous de moi ?

DAMIS.

Du secret !

LISETTE.

Je ne puis !

DAMIS.

Quelques jours seulement !

LISETTE.

Cela n'est pas possible !

DAMIS.

Eh ! ne me faites pas ce déplaisir sensible !
Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,
En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr !

LISETTE.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espece est plaisante !
D'un secret tout entier la charge est trop pesante ;
Partageons celui-ci par la belle moitié.
Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié ;
Si vous réussissez je consens à me taire.
Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus ; car je réussirai.

LISETTE.

Oh ! bien, en ce cas-là, Monsieur, je me tairai.
(*Dorante paroît au fond du Théatre, d'où il les voit et les écoute.*)

DAMIS, *baisant la main de Liseste.*

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,
Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde !
(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *à part, ayant apperçu Dorante, et lui tournant brusquement le dos.*

LE jaloux nous surprend : le voilà furieux ;
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile, à ses yeux !

DORANTE, *sans approcher.*

« Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,

» Je vous laisse, et m'en vais le plus content du
» monde. . . . »
Madame, on n'aura pas de peine à concevoir,
Quelle étoit la promesse, et quel est cet espoir.
Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre,
C'est que cette promesse, et si douce et si tendre,
Reçue à la même heure, et presque au même lieu,
Mot à mot, dans ma bouche, ait mis le même adieu.
Il faut vous en faire un de plus longue durée,
Et dont vous vous teniez un peu moins honorée. . . .
Adieu, Madame, adieu! Ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimée autant que je vous hais!
(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)
LISETTE, *à part.*
Donnons-nous, à notre aise, ici la Comédie;
Car il va revenir.
(*Elle s'assied au-devant et à l'un des coins du Théatre, en face du Parterre, se cachant le visage avec son éventail, du côté par où Dorante peut l'aborder.*)
DORANTE, *revenant, et croyant voir, dans cette attitude, l'embarras d'une personne confondue.*
Monstre de perfidie!
Pouvoir ainsi passer, d'abord, et sans égard,
Des mains de la nature à ce comble de l'art!
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre!
M'avoir persuadé, presqu'au point de le plaindre!
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison?
Pourquoi d'un vain espoir y mêlant le poison,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes?
Me dire, en paroissant prête à verser des larmes :

« Dorante, ou je fléchis mon pere, ou de mes jours
» A l'asyle où j'étois je consacre le cours! »
Quels étoient vos desseins? répondez-moi, cruelle!
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une Belle,
Qui, jalouse des droits d'un éclat peu commun,
Veut gagner tous les cœurs, et ne pas en perdre un?
Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire!
Mais, hélas! malgré moi, la vérité m'éclaire.
Ce rival, dès long-tems, est le rival aimé.
C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé;
Et quand vous me disiez que j'en étois la cause,
Quand vous promettiez plus que l'amour même n'ose,
C'est que de votre amant vous protégiez les jours,
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole! On ne l'a tantôt que différée;
Et ma rage, à vos yeux, l'auroit déja tirée,
J'attaquois, devant vous, le traître, en arrivant,
Si je n'eusse voulu jouir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche!
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche,
Repentez-vous, ou non, de m'avoir outragé,
Vous ne me verrez plus que mort, ou que vengé!

LISETTE, *effrayée.*

Dorante!

DORANTE, *à part.*

Je m'arrête au cri de l'infidelle!
Elle tremble, il est vrai; mais pour qui tremble-t-elle?
(*A Lisette.*)
N'importe: je l'adore; écoutons-la.... Parlez....

(*Se rapprochant un peu.*)

Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez ;
Rejettons le passé sur l'inexpérience,
Et redemandez-moi toute ma confiance.
Un regard, un seul mot n'a qu'à vous échapper ;
Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper !
Ah ! Lucile ! ai-je pu si-tôt perdre le vôtre ?
Vous me haïssez !

LISETTE, *avec une voix enfantine et dolente.*

Non.

DORANTE.

Vous en aimez un autre ?

LISETTE, *de même.*

Eh ! non !

DORANTE.

Vous m'aimez donc ?

LISETTE, *de même.*

Oui.

DORANTE.

M'y ffrai je ?

LISETTE, *de même.*

Hélas ?

DORANTE.

Eh ! bien, je n'en veux plus douter ! Ne sais-je pas
Que l'infidélité, sur-tout, dans la jeunesse,
Souvent est moins un crime, au fond, qu'une foiblesse,
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner ?

(*Il s'approche d'elle tout-à-fait.*)

Je vous pardonne donc, et même vous excuse.
Lisette est contre moi; Lisette vous abuse.
Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;
C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE, *toujours contrefaisant Lucile.*

Il est vrai.

DORANTE, *se jettant à ses genoux, et lui prenant une main.*

C'est assez; mon ame satisfaite....

SCENE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, *au fond du théatre.*

VEILLAI-JE ou non? Dorante, aux genoux de Lisette!

LISETTE, *baissant l'éventail et se levant.*

Lui-même; et qui me fait fort joliment sa cour!...
(*A Dorante.*)
On vous prend sur le fait, Monsieur, à votre tour....
(*A Lucile.*)
Songez à bien jouer le rôle que je quitte....
(*A Dorante.*)
Car vous nous voyez deux, que votre faute irrite.
Enfin, concevez-vous combien vous vous trompiez?

DORANTE, *à Lucile.*

Je croyois en effet, Madame, être à vos pieds.
Son habit m'a fait faire une lourde bévue !

LISETTE, *à Lucile.*

Madame, vous plaît-il que je vous restitue
Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux,
Monsieur me débitoit, croyant parler à vous?
N'en déplaise à l'amour, si doux dans ses peintures,
Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh ! quel autre, à ma place, eût pu se contenir?

LISETTE.

Je vous devois cela, Monsieur, pour vous punir!

LUCILE, *à Dorante.*

Eh! quoi, Dorante, après mille et mille assurances,
Qui, tout-à-l'heure encor, passoient vos espérances,
Le reproche et l'injure aigrissoient vos discours;
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours ?

DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même,
Vous qui savez, Madame, à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous instruise; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprends mon rival. . . .

LUCILE, *l'interrompant.*

Oui, j'ai tort de me plaindre!
En effet, ma foiblesse autorise à tout craindre;
Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf et trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront!
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice,

Cette justice même aussi nous désunisse,
Et rompe entre nous deux un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti!

DORANTE.

Entendons-nous, de grace! Encore un coup, Madame,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme,
Croyez si j'eusse pu ne me pas alarmer
Que je ne serois pas digne de vous aimer.
Devois-je voir en paix? ....

LUCILE, *l'interrompant.*

Depuis quand, je vous prie,
N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait,
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait?
Vos vers m'en avoient fait tout une autre peinture!...
Juste sujet pour moi de crainte et de rupture!
J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix,
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits!

DORANTE.

Mais ayez la bonté ....

LUCILE, *l'interrompant.*

Ma bonté m'a trahie!
Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.
Je ne recueillerois de mes soins les plus doux
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conservé, prévoyante et soumise,
L'insensibilité que je m'étois promise!...

(*A Lisette, en pleurant.*)

Lisette, je t'ai crue, et toi seule tu m'as....

LISETTE, *à Dorante, en voyant pleurer Lucile.*

N'avez-vous point de honte?

DORANTE.

Eh ! ne m'accable pas!
(*A Lucile.*)
Tu sais mon innocence?.... Appaisez vos alarmes,
Lucile ! Retenez ces précieuses larmes!
C'est mon injuste amour qui les a fait couler;
C'est lui qui, toutefois, pour moi doit vous parler.
L'amour est défiant quand l'amour est extrême!

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur allarmé,
Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le savez, cette sage maxime
De ces vers qui vous ont mérité mon estime,
De votre propre Idylle, ouvrage séducteur,
Où votre esprit se montre, et non pas votre cœur!

DORANTE.

Ni l'un, ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
Madame; et que je cede au remords qui me presse.
Du moins, vous concevrez, après un tel aveu,
Pourquoi tout mon bonheur me rassuroit si peu!
C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime;
C'est que tous ces écrits, source de votre estime,
Vous venoient par mes soins, mais ne sont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous?

DORANTE.

Non.

LISETTE, *à part.*

Le sot homme!

LUCILE.

Quoi ?....

DORANTE, *l'interrompant.*

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon ame,
J'inspirois le Poëte, en lui peignant ma flamme.
Que son art, à mon gré, s'y prenoit foiblement,
Et que le bel esprit est loin du sentiment !
Mais cet art vous amuse ; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, sentir mieux et se taire !
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû,
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu ?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante ; aussi pour vous suis-je toujours la même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
J'étois indifférente, et je ne le suis plus ;
Et je sens que sans vous je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE.

Treve de beaux discours ! Il est tems que j'y pense !
De par Monsieur, expresse et nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez nous parler !

DORANTE.

Il aura su mon nom ?

LUCILE, *à Lisette.*

Ah ! tu me fais trembler !

LISETTE.

Et même ici quelqu'un, peut-être, nous épie.
Séparez-vous; rentrez, Madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE, *à Lucile.*

Rassurez-moi d'un mot encore, en me quittant;
Ou déja mon espoir est tout prêt à s'éteindre!

LUCILE.

De vos rivaux, du moins, vous n'avez rien à craindre.
Mon pere pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix; mais jamais le changer.
(*Elle rentre dans la maison.*)

SCENE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

QUELQU'UN m'a desservi près de lui, je parie?

LISETTE.

Eh! ne vous en prenez qu'à votre étourderie,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort; je l'avoue. A présent il peut lire,
Je l'écoute; ou, plutôt, sans cela, je l'admire,
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le nîra.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire !
Songez à profiter d'un avis salutaire....
Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du Parterre et des pauvres Auteurs,
Contre les nouveautés signalant leurs prouesses,
Et se faisant un jeu de la chûte des Pieces ?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire ? Oui, pour un, j'en sais trois.

LISETTE.

Courez les ameuter, pour aller aux François,
Sur ce qui s'y joûra faire éclater l'orage.
La Piece est de l'Auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le pere de Lucile y vient d'aller.

DORANTE.

Tu veux....

LISETTE, *l'interrompant.*

Ah ! j'en serois d'avis ! faites le scrupuleux !
Damis ne l'est pas tant, lui ; car à votre pere
Il a de votre amour écrit tout le mystere.
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager ? Hé sur quoi ?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres !
Une Piece tombée, il en renaît mille autres !
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir ?...
Monsieur de Francaleu, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déja que trop ce bel Auteur en tête !
S'il le voit triompher, c'est fait, rien ne l'arrête :
Il lui donne sa fille ; et croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah ! tu me fais frémir ! et des transes pareilles
Me livrent, en aveugle, à ce que tu conseilles.
(*Il s'en va.*)

SCENE X.

LISETTE, *seule.*

AH ! ah ! Monsieur l'Auteur ! avec votre air humain ;
Vous endormez les gens, vous écrivez sous main,
Vous avez du manége ; et votre esprit superbe
Croit déja sous le pied nous avoir coupé l'herbe ?
Un bon coup de sifflet va vous être lâché ;
Et vous savez alors quel est notre marché ?

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, *seul.*

JE ne me connois plus, aux transports qui m'agitent!
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même, enfin, depuis deux heures.
Ma Piece, auparavant, me sembloit des meilleures;
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts.
Du foible, du clinquant, de l'obscur et du faux.
De-là, plus d'une image annonçant l'infamie!
La critique éveillée, une loge endormie;
Le reste de fatigue et d'ennui harassé,
Le Souffleur étourdi, l'Acteur embarrassé,
Le Théatre distrait, le Parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence!...
Mille autres visions, qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur!...
(*Regardant à sa montre.*)
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce!
Je seche; je me meurs!... Quel métier!... J'y renonce!
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis,
Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis?
Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe;

Car, enfin, c'en est fait.... je péris si je tombe!
Où me cacher? où fuir? et par où désarmer
L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
Quelle égide opposer aux traits de la satyre?
Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire?
De quel front, à quel titre oserois-je m'offrir,
Moi, misérable Auteur qu'on viendroit de flétrir?...
(*Il se promene à grands pas comme un homme extrêmement agité.*)
Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse!
Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
Abrége, au moins, d'un an le nombre de mes jours!

SCENE II.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Hé bien! une autre fois, malgré mes conjectures,
Vous fîrez-vous encore à vos heureux augures,
Monsieur? J'avois donc tort tantôt de vous prêcher
Que lorsqu'on veut tout voir il faut se dépêcher?
Voilà, pourtant, voilà la nouveauté flambée!

DAMIS, *à part, comme un homme qui est bien soulagé.*
(*A M. Francaleu.*)

Et mon sort décidé!... Je respire!... Tombée?

M. FRANCALEU.

Tout-à-plat!

DAMIS.

Tout-à-plat?

M. BALIVEAU.

Oh ! tout-à-plat !

DAMIS.

Tant pis !....

(*A part.*)

C'est qu'ils auront joué, comme des étourdis!

M. BALIVEAU.

Sifflée, et ressifflée!

DAMIS.

Hé le méritoit-elle ?

M. BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'Auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit : « j'ai tort ! »

M. FRANCALEU.

Celui-ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord,
Sans être, pour cela, taxé de suffisance;
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une Piece, en effet,
Au tintamare affreux qu'au Parterre on a fait ?
Ah ! nous avons bien vu des fureurs de cabale;
Mais jamais il n'en fut, ni n'en sera d'égale.
La Piece étoit vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essaim, des nuées !
Cependant, à travers les brocards, les huées,
Le carillon des toux, des nez, des : « Paix-là ! paix ! »
J'ai trouvé....

M. BALIVEAU, *l'interrompant.*

Ma foi ! moi, j'ai trouvé tout mauvais!

M. FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime !...

Morbleu ! je le maintiens, j'ai trouvé telle rime.....
(*A Damis qui l'écoutoit avidement, et qui ne l'écoute plus.*)
Oui, telle rime digne, elle seule, à mon gré,
De relever l'Auteur que l'on a dénigré !

M. BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'Auteur, avec sa rime,
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme ;
Et de n'exercer plus un talent suborneur,
Dont les productions lui font si peu d'honneur !

DAMIS.

C'est s'il eût reussi qu'il pourroit vous en croire,
Et demeurer oisif, au sein de la victoire,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers ;
Mais contre ses rivaux, et leur noire malice,
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice,
Sans que jamais il songe à la désemparer
Qu'il ne les force, eux-même, à venir l'admirer.
Le Nocher dans son art s'instruit pendant l'orage :
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage !
Notre sort est pareil, dans le métier des vers ;
Et, pour y triompher, il y faut des revers !

M. FRANCALEU.

C'est parler en Héros, en grand homme, en Poëte !...
(*A M. Baliveau.*)
Vous êtes stupéfait ? Moi, non. Je le répete :
Vivent les grands esprits pour former les grands cœurs !
Mais cela n'appartient qu'à nous autres Auteurs....
(*A Damis.*)
N'est-ce pas, mon Confrere ?

SCENE III.

MONDOR, M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

DAMIS, *à Mondor, qui le veut tirer à part.*

HÉ bien?

MONDOR, *bas et sanglottant.*

Je vous annonce....

DAMIS.

Je sais, je sais... Ma lettre?

MONDOR, *lui donnant un papier.*

En voilà la réponse.

DAMIS, *prenant le papier.*

Laisse-nous; je te suis....

(*Mondor rentre dans la maison.*)

SCENE IV.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

DAMIS, *à M. Francaleu et à M. Baliveau.*

MESSIEURS, permettez-moi
D'aller décacheter, à l'écart; après quoi
Je compte vous rejoindre: et laissant vers et prose,
Nous nous entretiendrons, s'il vous plaît, d'autre chose.

(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE V.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

Oui, changeons de propos, et laissons tout cela.

M. FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là !

M. BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois sa marotte est la vôtre ?

M. FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre !

M. BALIVEAU.

Belle prérogative !

M. FRANCALEU.

« Une lice, un nocher !
» Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher !...»
Plaît-il ? vous l'entendiez ?

M. BALIVEAU.

Moi ? non ; j'avois en tête
La Lettre de cachet, qui, dites-vous, est prête ?

M. FRANCALEU.

Ce jeune homme n'est pas du commun des humains !
Peste ! les grands Seigneurs se l'arrachent des mains !

M. BALIVEAU, *à part.*

(*A M. Francaleu.*)

J'enrage !... Revenons, de grace ! à la promesse,
Dont vous m'avez tantôt flatté, pendant la Piece !

M. FRANCALEU.

Vous parlez d'une Piece ? ah ! s'il en fait jamais
Ce sera de l'exquis ; c'est moi qui le promets,
Et je défîrai bien la cabale d'y mordre !

M. BALIVEAU, *avec chaleur.*

Parlez, aurai-je, enfin, n'aurai-je pas mon ordre?

M. FRANCALEU.

Eh ! tranquillisez-vous ! soyez sûr de l'avoir.
Oui, vous serez content, ce soir même, ce soir;
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine;
Et, tenez, son retour va vous tirer de peine,
Car je gagerois bien que, tout en badinant,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

M. BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant ? qui ?

M. FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

M. BALIVEAU.

Plaît-il ?

M. FRANCALEU.

Êtes-vous sourd ? Cet homme de mérite.

M. BALIVEAU.

Monsieur De L'Empirée ?

M. FRANCALEU.

Hé qui donc ?

M. BALIVEAU.

Quoi ! c'est lui
Dont le zele pour moi sollicite aujourd'hui ?

M. FRANCALEU.

Lui-même.... Il a trouvé que vous jouyiez en maître;
Et votre admirateur, autant que l'on doit l'être,

Il veut vous enrôler, pour un mois, parmi nous.
Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égaremens de votre enfant prodigue.
Il a sur cette affaire obligeamment pris feu,
Comme si ç'eût été la sienne propre!

M. BALIVEAU, *avec humeur et voulant s'en aller.*

Adieu!

M. FRANCALEU, *l'arrêtant.*

Comment donc!

M. BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges!

M. FRANCALEU.

Monsieur le Capitoul, vous avez des vertiges!

M. BALIVEAU.

Eh! c'est vous qui, plutôt que mon neveu, cent fois,
(*A part.*)
Mériteriez.... Je suis le moins sensé des trois!....
(*A M. Francaleu.*)
Serviteur!
(*S'en allant encore.*)

M. FRANCALEU.

Mais encore! Entre amis l'on s'explique!
Ne pourroit-on savoir quelle mouche vous pique?
Quoi! lorsque nous tenons....

M. BALIVEAU, *l'interrompant.*

Non, nous ne tenons rien;
Puisqu'il faut vous le dire; et cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendard à qui j'en veux!

M. FRANCALEU.

Est-il possible ?

M. BALIVEAU.

Le voilà ! Maintenant, soyez émerveillé
Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé !
Si j'eusse vu le diable elle eût été moins grande !

M. FRANCALEU.

Je vous en offre autant !... A présent, je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit ?
Un garçon studieux, de probité, d'esprit ;
Beau feu, judiciaire, en qui tout se rassemble !
Un Phœnix, un trésor....

M. BALIVEAU, *l'interrompant.*

Un fou, qui vous ressemble !
Allez, vous méritez cette apostrophe-là !
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie,
Que par vous-même au mal elle soit enhardie ?
Et que l'écervelé qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire, en vous trouve un appui ?
Il versifira donc ? Le beau genre de vie !
Ne se rendre fameux qu'à force de folie !
Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs ;
Et le jouet titré des petits et des grands !
Examinez les gens du métier qu'il embrasse :
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs elle peut triompher ;
Mais, en bonne police, on devroit l'étouffer !
Oui ; comment souffre-t-on leurs licences extrêmes ?

Que font-ils pour l'État, pour les leurs, pour eux-mêmes?
De la société véritables frélons,
Chacun les y méprise, ou craint leurs aiguillons!
Damis eût figuré dans un poste honorable;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,
A la perte duquel, en homme infatué,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué!
Félicitez-vous bien, l'œuvre est très-méritoire!

M. FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déja vous a trop honoré!
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré?
Préjugé populaire, esprit de bourgeoisie,
De tous tems gendarmé contre la Poésie.
Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat,
Anoblit bien autant que le Capitoulat!
Apprenez....

M. BALIVEAU, *l'interrompant.*

Apprenez de moi qu'on ne voit guere
Les honneurs, en ce siecle, accueillir la misere;
Et que la pauvreté, par qui tout s'avilit,
Faite pour dégrader, rarement anoblit!
Forgez-vous des plaisirs de toutes les especes:
On fait comme on l'entend quand on a vos richesses;
Mais, lui, que voulez-vous qu'il devienne, à la fin?
Son partage assuré c'est la soif et la faim!
Et d'un œil satisfait on veut que je le voie?...
Soit: à vos visions je l'abandonne en proie!
Il peut se reposer de ses nobles destins

Sur ceux qui, dites-vous, se l'arrachent des mains!
Qu'il périsse : il est libre. Adieu.

M. FRANCALEU.

Je vous arrête,
En véritable ami dont la réplique est prête;
Et vais vous faire voir, avec précision,
Que nous ne sommes pas des gens à vision!
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche, autant que son mérite;
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille, avec cent mille écus!

M. BALIVEAU.

Avec cent mille écus?

M. FRANCALEU.

Hé bien, est-il à plaindre?
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre....
(*Appelant quelqu'un des gens de sa maison.*) (*A M. Baliveau.*)
Holà, quelqu'un!.... Vous-même en jugerez ainsi.

SCENE VI.

UN LAQUAIS, M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU, *au Laquais.*

QUE l'on cherche Lucile, et qu'elle vienne ici.
(*Le Laquais rentre dans la maison.*)

SCENE VII.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU, *à part.*

Aussi-bien elle hésite ; et rien ne se décide....
(*A M. Baliveau.*)
Qu'est-ce ? vous mollissez ? votre front se déride?
Vous paroissez ému ?

M. BALIVEAU.

Je le suis, en effet.
Vous êtes un ami bien rare et bien parfait !
Un procédé si noble est-il imaginable ?...
Ne me trouvez donc pas, au fond, si condamnable.
Nous perçons l'avenir, ainsi que nous pouvons,
Et sur le train des mœurs du siecle où nous vivons.
Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne,
Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'abandonne.
Damis de ce côté se porte avec chaleur,
Et je ne lui pouvois pardonner son malheur ;
Mais, dès que d'un tel choix votre bonté l'honore...

SCENE VIII.

DAMIS, M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

VENEZ, venez, Monsieur ! Une autre fois encore
Vous serez à la Cour notre solliciteur !...
(*Lui montrant M. Baliveau.*)
Vous vous flattiez, ce soir, de contenter Monsieur?

DAMIS, *à M. Baliveau.*

M'avez-vous trahi ?

M. BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,
(*Lui montrant M. Francaleu.*)
Damis... Voici quelqu'un qui nous réconcilie;
Qui signale, à tel point, son amitié pour nous
Qu'il s'acquiert, à jamais, les droits que j'eus sur vous.
Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre....
(*Voyant Damis interdit.*)
Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre;
Car, de quelques talens dont vous fussiez pourvu,
Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu !
Mais la joie auroit dû, suspendant sa puissance,
Avoir déja fait place à la reconnoissance.
Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur!

DAMIS, *d'un air embarrassé.*

Mon oncle....

M. BALIVEAU.

Hé bien ?

DAMIS.

Je suis....

M. FRANCALEU.

Quoi ?

DAMIS.

L'humble adorateur
Des graces, de l'esprit, des vertus de Lucile;
Mais de tant de bontés, l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens,
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagemens.

M. FRANCALEU.

Ah !

M. BALIVEAU.

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire,
Qui, tout-à-l'heure, étoit un Phœnix, un trésor!
Eh ! bien, de ces beaux noms le nommez-vous encor ?...
(*A Damis.*)
Vas, maudit soit l'instant où mon malheureux frere
M'embarrassa d'un monstre, en devenant ton pere !
(*Il rentre dans la maison.*)

SCENE IX.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

MONSIEUR, la Poésie a ses licences ; mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets !
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre !

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent ;
Mais, vous-même, à ma place, en auriez fait autant,
Car je vous ai surpris louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit !

M. FRANCALEU.

Comment ! la connoîtrois-je ?

DAMIS.

Oui, du moins, son esprit.
Grace à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu par-tout où se lit le Mercure.
C'est là que, sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour entr'elle et moi forma des nœuds si doux !

M. FRANCALEU.

Quoi ! ce seroit ?.... Quoi ! c'est la Muse originale
Qui de ses impromptus, tous les mois, nous régale ?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus !

M. FRANCALEU.

Ce bel-esprit sans pair ?

DAMIS.

Eh ! oui.

M. FRANCALEU.

Mériadec, de Kersic, de Quimper ?

DAMIS.

En Bretagne !.... Elle-même !... Il faut être équitable,
Avouez, maintenant ; rien est-il plus sortable ?

M. FRANCALEU, *riant.*

Embrassez-moi !

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut ?

M. FRANCALEU.

Du pauvre oncle, qui s'est effarouché trop tôt;
Mais nous l'appaiserons !... Rien n'est gâté !

DAMIS.

Sans doute,
Il sortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoute !

M. FRANCALEU.

Oh ! c'est vous qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laisserez, s'il vous plaît, l'erreur où vous étiez !

DAMIS.

Quelle erreur ? qu'insinue un pareil verbiage ?

M. FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah ! vous aurez beau dire.

M. FRANCALEU.

Et vous, beau protester !

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête !

M. FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter !

DAMIS.

Parbleu non !

M. FRANCALEU.

Parbleu si !... Parions,

DAMIS.

Bagatelle !

M. FRANCALEU.

La personne pourroit, par exemple, être telle....

DAMIS, *l'interrompant.*

Telle qu'il vous plaira ! suffit qu'elle ait un nom.

M. FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot, et vous verrez que non !

DAMIS.

Rien, rien !

M. FRANCALEU.

Sans la chercher si loin....

DAMIS, *l'interrompant.*

J'irois à Rome !

M. FRANCALEU.

Quoi faire ?

DAMIS.

L'épouser ; je l'ai promis !

M. FRANCALEU, *à part.*

Quel homme !

DAMIS.

Et, tout en vous quittant, j'y vais tout disposer !

M. FRANCALEU.

Oh ! disposez-vous donc, Monsieur, à m'épouser !
A m'épouser, vous dis-je !... Oui, moi, moi ! C'est moi-même
Qui suis le bel objet de votre amour extrême !

DAMIS.

Vous ne plaisantez point ?

M. FRANCALEU.

Non ; mais, en vérité,
J'ai bien, à vos dépens, jusqu'ici plaisanté,
Quand, sous le masque heureux qui vous donnoit le change,
Je vous faisois chanter des vers à ma louange !....
Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût !
L'ouvrage est peu de chose, et le seul nom fait tout....
Oh ça ! laissons donc là ce burlesque hyménée.
Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée :
Ne songeons désormais qu'à vous dédommager
De la faute où ce jeu vient de vous engager.
Je vous fais perdre un oncle, et je dois vous le rendre.
Pour cela je persiste à vous nommer mon gendre.
Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi,
Et n'est pas un parti moins sortable que moi?
Tenez, lui pourriez-vous refuser quelque estime?

DAMIS, *à part.*

Ah ! Lisette la suit!... Malheur à l'anonyme !

SCENE X.

LUCILE, LISETTE, M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Lucile.*

MIGNONNE, venez ça ! Vous voyez, devant vous,
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux ;
Ses talens....

LISETTE, *l'interrompant.*

Ses talens?... c'est où je vous arrête.

M. FRANCALEU.

Qu'on se taise!

LISETTE.

Apprenez?....

M. FRANCALEU, *l'interrompant.*

Ne me romps pas la tête,
Coquine! Tu crois donc que je sois à sentir
Que tout le jour ici tu n'as fait que mentir?

DAMIS, *bas, à M. Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment; et pour cause!

M. FRANCALEU, *à Lisette.*

Vas-t-en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose!

M. FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler...

(*Montrant Damis.*)

Tenez, voilà l'Auteur que l'on vient de siffler!

DAMIS, *à M. Francaleu.*

Maintenant elle peut rester!

M. FRANCALEU.

L'impertinente!

DAMIS.

A dit vrai!

LISETTE, *à l'oreille de Lucile.*

Tenez bon; je vais chercher Dorante.

(*Elle rentre dans la maison.*)

SCENE XI.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Elle a dit vrai?

DAMIS.

Très-vrai!

M. FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas,
M'étonne bien un peu; mais ne me change pas.
Non, je n'en rabats rien de ma premiere estime:
Loin de là! votre chûte est si peu légitime,
Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous!
Et ma fille n'est pas, non plus, si mal habile....

LUCILE, *l'interrompant.*

Mon pere....

DAMIS, *l'interrompant.*

Permettez, belle et jeune Lucile....

LUCILE, *l'interrompant.*

Permettez moi, Monsieur, vous-même, de parler....
(*A M. Francaleu*)
Mon pere, il n'est plus tems de rien dissimuler.
D'un pere, je le sais, l'autorité suprême
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime;
Mais de ce droit jamais vous ne fûtes jaloux.
Aujourd'hui même encor vous vouliez, disiez-vous,

Que, par mon propre choix, je me rendisse heureuse;
Vous vous en étiez fait une loi généreuse;
Et c'est ainsi qu'un pere est toujours adoré,
Et que moins il est craint, plus il est révéré!
Vous m'avez ordonné, sur-tout, d'être sincere,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystere?
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

M. FRANCALEU.

(*A part.*)

Au fait?... J'augure mal de cet avant-propos!

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble....

M. FRANCALEU, *l'interrompant.*

Ah! fort bien!

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux!

(*Elle se jette aux pieds de M. Francaleu.*)

M FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un?... J'en suis fâché pour vous!
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire
Est le seul justement que vous aviez exclus.

M. FRANCALEU.

Quoi! quand j'ai mes raisons....

LUCILE, *l'interrompant.*

Vous ne les avez plus.
Son cœur à mon égard étoit selon le vôtre.

Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre;
Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé!
Il m'adore; et de moi près de vous secondé.....
Ah! je lis mon arrêt sur votre front sévere!...
Eh! bien, j'ai mérité toute votre colere!
Je n'ai pas contre moi fait d'assez grands efforts;
Mais est-ce donc avoir mérité mille morts?
Car, enfin, c'est à quoi je serois condamnée
S'il falloit à tout autre unir ma destinée!
Non, vous n'userez pas de tout votre pouvoir,
Mon pere! Accordons mieux mon cœur et mon devoir!
Arrachez moi du monde à qui j'étois rendue!
Hélas! il n'a brillé qu'un instant à ma vue!
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits...
Puisse le Ciel m'y rendre insensible, à jamais!

M. FRANCALEU, *à part.*

La sotte chose en nous que l'amour paternelle!
Ne suis-je pas déja prêt à pleurer, comme elle!

DAMIS.

Eh! laissez-vous aller à ce doux mouvement,
Monsieur! Ayez pitié d'elle et de son amant.
Je ne vous rejoignois, après ma lettre lue,
Que pour servir Dorante, à qui Lucile est due.
Laissez là ma fortune et ne songez qu'à lui!

M. FRANCALEU.

Votre ennemi mortel, qui vouloit aujourd'hui....

DAMIS, *l'interrompant.*

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

M. FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine !

DAMIS, *lui remettant une lettre ouverte.*

Non; voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCENE XII et derniere.

DORANTE, M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

DORANTE, *à M. Francaleu, en se jettant à ses pieds.*

ECOUTEZ-MOI, Monsieur, ou je meurs à vos pieds !...

(*Appercevant Damis.*)

Après avoir percé le cœur de ce perfide !....
Il est tems que je rompe un silence timide :
J'adore votre fille ! Arbitre de mon sort,
Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort !
Prononcez ; et souffrez, cependant, que j'espere !
Un malheureux procès vous brouille avec mon pere;
Mais vous fûtes amis : il m'aime tendrement !
Le procès finiroit par son désistement.
Je cours donc me jetter à ses pieds, comme aux vôtres!
Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres,
Vous réunir tous deux, tous deux vous émouvoir,
Ou me laisser aller à tout mon désespoir....

(*A Damis.*)

D'une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire,
Traître ! de couronner la méchanceté noire
Qui croit avoir ici disposé tout pour toi,
Et qui t'a fait écrire à Paris contre moi !

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra, malgré votre colere.
J'ai véritablement écrit à votre pere,
Dorante; mais je crois avoir fait ce qu'il faut....
(*Montrant M. Francaleu.*)
Monsieur tient la réponse, et peut lire, tout haut.

M. FRANCALEU, *lisant.*

« Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
» Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.
» Par son médiateur il est des mieux servis;
» Et vous plaidez sa cause en orateur habile!
» La rigueur, il est vrai, seroit très-inutile;
» Et je défere à vos avis.
» Reste à lui faire avoir cette Beauté qu'il aime.
» Il n'aura que trop mon aveu!
» Celui de Monsieur Francaleu
» Puisse-t-il s'obtenir de même!
» Parlez, pressez, priez! Je desire, à l'excès,
» Que sa fille, aujourd'hui, termine nos procès,
» Et que le don d'un fils, qu'un tel ami protége,
» Entre votre hôte et moi renouvelle, à jamais,
» La vieille amitié de collége!»

MÉTROPHILE.

(*A Dorante.*)
Maîtresse, amis, parens, puisque tout est pour vous;
Aimez donc bien Lucile, et soyez son époux!

DORANTE.

(*A part.*) (*A Lucile.*)
Ah! Monsieur!.. O mon pere!... Enfin, je vous possede!....

DAMIS.

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cede ?

DORANTE.

Cher Damis ! vous devez en effet m'en vouloir ;
Et vous voyez un homme....

DAMIS, *l'interrompant.*

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir !
Je suis un monstre !

DAMIS.

Non ; mais, en termes honnêtes,
Amoureux et François : voilà ce que vous êtes.

DORANTE, *à M. Francaleu et à Lucile.*

Un furieux ! qui, plein d'un ridicule effroi,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi,
Impitoyablement, ai fait siffler sa Piece !

DAMIS.

Quoi !.... Mais je m'en prends moins à vous qu'à la traîtresse....

(*Montrant Lisette.*)

Qui vous a confié que j'en étois l'Auteur....
Je suis bien consolé, j'ai fait votre bonheur !

DORANTE.

J'ai demain, pour ma part, cent places retenues ;
Et veux, après demain, vous faire aller aux nues !

DAMIS.

Non ; j'appelle, en Auteur soumis, mais peu craintif,
Du Parterre en tumulte au Parterre attentif...

Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête.
Ne songez qu'aux plaisirs que l'Hymen vous apprête....
(*A part.*)
Vous, à qui, cependant, je consacre mes jours,
Muses! tenez-moi lieu de fortune et d'amours!

FIN.

REGISTRATU
5460